

ŒUVRES

DE

M. L'ABBÉ MILLOT.

AVERTISSEMENT

Sur les contrefaçons *in*-12 des OEuvres de l'abbé *Millot*.

Le public est prévenu que tous les Ouvrages de l'Abbé Millot dont on vient de faire une nouvelle édition, avec des augmentations, format in-12 et in-8., portent la signature de L. ARTAUD : qu'il lui sera facile, en conséquence, de se garantir des contrefaçons fautives desdits ouvrages. On n'en a tiré que 100 exemplaires in-8°., sur carré fin d'Angoulême.

Prix, brochés et étiquetés.

Élémens d'Histoire ancienne, 4 vol. in-12, 10 fr.
Élémens d'Histoire moderne, 5 vol. in-12 12 liv. 10 s.
Élémens d'Histoire d'Angleterre, augmentée des règnes de Georges II et de Georges III, 3 vol. in-12, 7 liv. 10 s.
Élémens d'Histoire de France, corrigés et augmentés d'observations sur le règne de Louis XV, concernant les mœurs de la cour, les finances, le ministère, les progrès de l'esprit humain, et continués jusqu'a la mort de Louis XVI, 3 vol. in-12, 7 liv. 10 s.
Histoire litt. des Troubadours, 3 vol. in-12, 7 liv. 10 s.
Les mêmes ouvrages en 15 vol. in-8°., sur beau papier, 60 liv. *Idem*, sur carré fin d'Angoulême, 90 liv.
L'édition in-8°. ne se vend pas séparément, excepté l'Histoire de France et d'Angleterre, 6 vol. in-8°., 30 liv.

COURS D'ÉTUDES ENCYCLOPÉDIQUES, rédigés sur un plan neuf, contenant : 1°. l'Histoire de l'origine et des progrès de toutes les sciences, belles-lettres, beaux arts et arts mécaniques ; 2°. l'analyse de leurs principes ; 3°. tous ces mêmes objets traités en détail. Le tout d'après les meilleurs auteurs, et les découvertes les plus récentes, 6 gros vol. in-8°. avec un *frontispice* gravé et un *atlas* de 64 planches ou tableaux. Prix, 36 fr. brochés, pour Paris ; 40 fr. franc de port par les messageries, pour les départemens ; et 48 fr. franc de port par la poste : il faut ajouter 8 fr. de plus pour la reliure en basane propre, et 15 fr. en veau porphyre, filet, atlas, reliure pleine. Il en reste quelques exemplaires sur beau papier vélin, atlas grand raisin vélin, premières épreuves, du prix de 72 fr. br. pour Paris, et 84 fr. par la poste. Il faut ajouter 30 fr. pour la rel. en veau racine, dentelle, doré sur tranche, 2e. édition.

HISTOIRE
LITTÉRAIRE
DES TROUBADOURS,

CONTENANT

Leurs vies, les extraits de leurs pièces, et plusieurs particularités sur les mœurs, les usages, et l'histoire du douzième et du treizième siècles.

Tome III.

A PARIS,

Chez Artaud, Libraire, quai des Augustins, n°. 50.

1802.


LIBRARY
SEP 20 1961
UNIVERSITY OF TORONTO
769019

TABLE
DES ARTICLES

Contenus dans ce troisième Volume.



HISTOIRE



HISTOIRE LITTÉRAIRE DES TROUBADOURS.

XCIX.

GUI D'UISEL.

SELON l'hiſtorien provençal, GUI étoit ſeigneur d'Uiſel, bon château en Limouſin, qu'il poſſédoit conjointement avec ſes deux freres, Ebles & Pierre : outre ce château, ils en avoient beaucoup d'autres. Cependant Noſtradamus, (dont l'inexactitude prend Uzès pour Uiſel,) raconte que les trois freres ne pouvant vivre avec le peu de bien qu'ils avoient, Ebles inſinua que le meilleur

parti à prendre, s'ils ne vouloient pas mourir de faim, étoit de se livrer à la poésie, & de visiter les cours des princes. Ce conseil fut approuvé. Ils communiquèrent leur projet à Elias, un de leurs cousins, gentilhomme pauvre, mais bon jongleur ; & ils le prièrent de se joindre à eux. Elias y consentit volontiers. Avant de partir, les trois freres convinrent que Pierre, habile musicien, chanteroit les chansons de Gui & les sirventes d'Ebles; qu'ils ne se sépareroient jamais; que Gui recevroit l'argent, & le distribueroit aux deux autres par égale part.

On voyoit souvent de pareilles associations de jonglerie. Nos manuscrits confirment le récit de Nostradamus sur celle des trois freres & du cousin ; & les représentent tous quatre comme troubadours, Gui composant de bonnes chansons, Ebles des sirventes, Elias des tensons, & Pierre chantant leurs poésies,

Mais l'hiſtorien provençal ne dit mot du motif que leur attribue Noſtradamus. Les ſeigneurs du *bon* château d'Uiſel, poſſeſſeurs de pluſieurs autres châteaux, pouvoient-ils craindre de mourir de faim? D'un autre côté, peut-on croire que leur aſſociation n'ait eu pour objet que de ſe faire conſidérer par leurs talens? Des vues d'intérêt, de gloire & de plaiſir, y concoururent vraiſemblablement. Plus d'un troubadour, qui pouvoit vivre chez lui dans l'aiſance, mais d'une manière obſcure, couroit au-dehors après la fortune, auſſi-bien qu'après la conſidération.

Du reſte, Noſtradamus, ſujet à tant de mépriſes, peut avoir confondu les trois freres avec leur couſin, qui étoit réellement dans le beſoin. Nous avons un couplet de Faidit, où il reproche à Elias d'Uiſel ſa pauvreté & celle de ſon château. Elias en convient dans ſa réponſe, & fait d'autres reproches à ſon adverſaire.

Revenons au principal objet de cet article. Gui d'Uisel étoit chanoine de Brioude & de Montferrand. Le déréglement des mœurs ecclésiastiques lui permettoit de suivre librement ses goûts. Il alla en Provence avec ses associés ; & y devint amoureux d'une dame, nommée Nugidas de Mondus, nièce de Guillaume comte de Montpellier, & cousine germaine de la reine d'Aragon. Cette reine doit être Marie, fille unique du comte, qui épousa Pierre II en 1204. Nous ne trouvons d'ailleurs aucun éclaircissement sur la dame dont il s'agit.

Le troubadour fit pour elle des chansons, qui le mirent en honneur. Rebuté d'abord, il reçut enfin des espérances. Un jour qu'il pressoit plus vivement sa maîtresse d'agréer son hommage : » Vous » êtes un noble homme, lui dit madame » de Mondus ; quoique vous soyez clerc, » vous êtes aimé & estimé ; & je vous » veux tant de bien, que je ne puis me

» défendre de faire tout ce qui vous
» conviendra. Vous pouvez m'avoir
» pour maîtreſſe ou pour femme. Voyez
» lequel vous voulez choiſir. « Elle ne
cherchoit qu'à éprouver le caractère de
ſon amant, qui ſans doute n'étoit pas
dans les ordres : on doit ſuppoſer auſſi
qu'elle étoit veuve.

Tranſporté de joie, Gui conſulta ſon
couſin Elias ; & voici une tenſon entre
eux ſur cette importante matière.

GUI.

» Or dites-moi, Elias, un amant ſin-
» cère qui aime ſa dame de bonne foi,
» & qui eſt aimé de même, doit-il, ſelon
» les droites lois d'amour, ſouhaiter
» plutôt d'en être l'amant que le mari,
» dans la ſuppoſition qu'on le laiſſe maî-
» tre du choix ? «

ELIAS.

» J'ai le cœur d'un loyal amant, &
» & non d'un trompeur : ainſi je tiens à
» plus grand honneur d'avoir pour tou-

» jours dame belle & ſage, que de ne la
» poſſéder qu'un an ; & je juge meilleure
» la condition du mari, qui toujours
» poſſéde ſa dame : car j'ai vu bien des
» intrigues d'amour ceſſer & ſe rom-
» pre. «

GUI.

» J'eſtime par deſſus toutes choſes ce
» qui fait devenir meilleur ; & je ne mé-
» priſe rien tant que ce qui fait empi-
» rer. Pour une maîtreſſe, on s'efforce
» d'acquérir de jour en jour plus de
» mérite ; pour ſa femme, on ſe néglige,
» on perd le mérite qu'on a. Un amant
» eſt loué de ſon amour ; & on ſe mo-
» que de celui d'un mari pour ſa femme.
(Il eſt étonnant de trouver au treizième
ſiècle ce honteux & abſurde préjugé, ſi
répandu de nos jours.)

ELIAS.

» Si vous aimiez tant ſoit peu, vous
» ſentiriez l'abſurdité que vous venez
» de dire. Un faux amant ne cherche

» que ſon plaiſir, ne ſe ſoucie point de
» celle qui en eſt l'objet. Pour moi, en
» préférant des chaînes qui me lient éter-
» nellement à ma dame, je prouve que
» rien ne me plairoit tant ailleurs; &
» que lorſqu'elle voudra de moi, je ne
» veux point avoir la liberté de lui man-
» quer. «

GUI.

» Je ne fais point d'injure à ma
» dame, en ne ſouhaitant pas de l'avoir
» pour femme; c'eſt, au contraire, par
» le reſpect & l'amour extrême que je
» lui porte. La fidélité d'un amant eſt
» bien plus honorable. S'il prend une
» maîtreſſe, il eſt retenu par la honte
» attachée à l'inconſtance. A-t-il pour
» elle des procédés indignes & indécens?
» il pèche contre l'amour; il offenſe, à
» ſon déshonneur, toutes les règles de la
» galanterie. «

ELIAS.

» On ſeroit fondé à me regarder

» comme un trompeur, si, pouvant
» avoir sans surveillant, sans compagnon
» & sans maître, celle que j'aime, je
» demandois autre chose. Le mari obtient
» aisément ce qu'il désire ; & l'amant
» l'achète bien cher. Ainsi, on a beau
» dire, j'aime mieux être mari joyeux
» qu'amant dans l'inquiétude. «

Je conviens que les idées romanesques de galanterie, & plus encore la corruption des mœurs, pouvoient faire pencher la balance du côté de Gui. Mais n'est ce pas la honte de son siècle, comme du nôtre, qu'une pareille question pût devenir problématique ? La saine morale n'est-elle pas essentiellement d'accord avec la nature ? Et qu'y a-t-il de comparable à l'union sacrée de deux cœurs, que la sympathie, la tendresse, l'estime, la confiance, les services mutuels, les innocens plaisirs, & les gages précieux de l'amour chaste & conjugal, rendent l'un pour l'autre un principe

conſtant du bonheur ? Juſqu'aux peines du mariage, quand il eſt aſſorti par la ſageſſe, tout doit le rendre cher aux époux ſenſibles & vertueux. Ce n'eſt point l'ivreſſe d'une paſſion orageuſe, où les tranſports de joie amènent, ſinon des fureurs, du moins les dégoûts, les parjures & les remords.

Gui d'Uiſel perſiſta dans ſon ſentiment. Mais la dame de Mondus, qui ne croyoit pas ſans doute aux viſions romaneſques, penſa qu'il vouloit ſe réſerver la liberté de l'inconſtance. Elle en fut extrêmement choquée, dit l'hiſtorien provençal; elle congédia le troubadour, ſous prétexte qu'elle ne feroit jamais ſon amant d'un homme qui n'étoit pas chevalier, & épouſa un chevalier de Catalogne.

L'amant diſgracié ſe vengea par une chanſon, où l'on ne retrouve plus cette belle flamme dont il ſe vantoit. Après avoir dit que ſa dame le quitte, mais

qu'il ne cesse pas pour cela de chanter; il ajoute :

» Je me repens bien de la douleur » que j'en ai eue. Je suis fort satisfait » de son changement, puisqu'elle m'ap- » prend à changer. Ses caresses m'au- » roient fait grand plaisir ; mais sa folie » a changé mes idées, comme le tems » changera bientôt ses attraits. On ne » doit plus me reprocher d'avoir menti » en la louant : je me corrige à présent » qu'elle me donne lieu de dire tout » le contraire. «

Sa passion n'étoit cependant pas éteinte ; & la chanson suivante exprime les tourmens d'un cœur sensible & vivement agité.

» Non, je n'aurois pas cru qu'amour » pût jamais me déplaire, ni me rendre » insupportable à moi-même. Je n'avois » pas encore senti ses rigueurs. Insensé » que j'étois ! je faisois gloire d'aimer » sans fausseté & de tout mon cœur. Je

» vois bien maintenant qu'en amour
» rien n'eſt pis que d'aimer. Ainſi je ceſſe
» d'aimer.

» Amour eſt le contraire de tous les
» autres métiers : plus on y eſt habile,
» moins on y gagne. Les foibles amans,
» ſatisfaits de la plus légère faveur, ſe
» trouvent trop heureux & s'abandon-
» nent à la joie. Tous les profits ſont
» dévólus aux trompeurs. Hélas! amour
» eſt une grande folie. Que j'ai été fou,
» moi qui ne pouvois vivre un ſeul jour
» ſans aimer! moi, qui ai reçu de l'a-
» mour les plus grands maux, ſans aucun
» bien!

» Amour eſt tellement dégénéré,
» qu'avant de ſavoir ſi l'on eſt bon ou
» méchant, les dames veulent aimer à
» l'eſſai : auſſi changent-elles ſouvent.
» Une mode encore pire eſt ſurvenue :
» ſans amour on veut avoir une amie.
» N'en diſons pas davantage : car celui
» qui reprend avec douceur, corrige

» toujours mieux que s'il se mettoit en
» colère.

» Ah ! si amour étoit ce qu'il avoit
» coutume d'être ; non, aucune joie ne
» lui seroit comparable. Il écartoit tous
» les soucis, toutes les agitations dont il
» n'étoit pas la source ; il assaisonnoit ses
» peines de mille douceurs. Amour res-
» piroit la générosité, l'honneur, la civi-
» lité, la sagesse, la courtoisie. Tout ce
» qui tendoit à fausser la galanterie, il le
» rejetoit bien loin & avec opprobre.

» Mais, quoique amour m'ait donné
» la mort, je ne dois point trop en dire
» de mal. Car il y a bien encore quel-
» que loyal amant, à qui mes invectives
» feroient une peine mortelle ; & l'on
» doit au moins plaindre l'amant sin-
» cère, tant qu'il reste dans le droit che-
» min. «

Une profonde mélancolie, fruit de l'amour malheureux ou de l'orgueil humilié, enchaîna le talent de Gui. Il re-

nonça aux vers, aux chanſons. Les chevaliers & les dames en étoient fâchés, ſurtout madame Marie de Ventadour, qui avoit pour lui une eſtime particulière. Afin de le tirer de cet état de langueur, elle imagina de lui propoſer une queſtion, propre à exciter la verve d'un troubadour. C'eſt le ſujet de la tenſon ſuivante.

MARIE DE VENTADOUR.

» Gui d'Uiſel, je ſuis affligée que
» vous ne chantiez plus; & je voudrois
» bien vous en faire reprendre l'uſage.
» Voici une queſtion qui eſt de votre
» compétence. Une dame doit-elle, ſui-
» vant les droites lois d'amour, autant
» faire pour un loyal amant, que l'amant
» pour elle? «

GUI.

» Madame Marie, je croyois avoir
» quitté à jamais les tenſons, & tout le
» reſte. Mais je n'oſe réſiſter à une invi-
» tation telle que la vôtre. Je vous ré-

» pondrai que la dame ne doit pas
» moins faire pour ſon amant que l'a-
» mant pour elle. Tout doit être égal
» entre amis. «

MARIE DE VENTADOUR.

» Cependant c'eſt le devoir d'un amant
» de demander en toute humilité ce qu'il
» déſire, & la dame a droit de lui com-
» mander. L'amant doit exécuter les
» ordres de ſa mie, comme de ſa ſou-
» veraine ; au-lieu que l'obligation de
» la dame eſt de traiter ſon amant avec
» les égards ordinaires, non avec le reſ-
» pect & la ſoumiſſion dûs à un ſeigneur
» & à un maître. «

GUI.

» Nous prétendons, nous, que la
» dame ne doit pas avoir moins de reſ-
» pect pour l'amant, que l'amant en a
» pour elle, ſuppoſé que l'amour ſoit
» égal entre eux. «

MARIE DE VENTADOUR.

» Mais ce n'eſt pas ainſi que les amans

» penſent eux-mêmes. Car quand ils dé-
» butent auprès d'une dame, ils la ſup-
» plient à genoux, & les mains jointes,
» d'accepter leurs très-humbles ſervices,
» en proteſtant de vouloir être leurs
» eſclaves. A votre compte, ils ſeroient
» donc de vrais traîtres, ſi après s'être
» donnés pour eſclaves, ils prétendoient
» devenir nos égaux. «

GUI.

» C'eſt choſe honteuſe, qu'une dame
» refuſe de regarder comme ſon égal un
» amant, à qui elle s'eſt tellement unie,
» que les deux cœurs n'en font plus
» qu'un. Ou il vous faudra convenir, ce
» qui ſeroit bien mal-honnête, que l'a-
» mant doit aimer plus loyalement que
» la dame ; ou vous m'accorderez qu'ils
» ſont égaux l'un à l'autre, & que ſi
» l'amant cède, c'eſt par pure politeſſe. «

L'opinion du poëte étoit certaine-
ment blaſphématoire dans les principes
de la chevalerie, puiſque l'amant devoit

rendre à ſa dame une ſorte de culte religieux. Peut-être n'étoit-elle pas moins fauſſe dans les principes de la nature raiſonnable, ſi le véritable amour, du côté de l'homme, eſt un hommage rendu à la beauté, aux grâces, au ſentiment; & ſi la pudeur eſſentielle de la femme commande en quelque ſorte le reſpect à la tendreſſe de l'amant. Uiſel traite bien cavalièrement cette matière, dont on faiſoit la baſe de l'inſtruction.

Il fut cependant auſſi amoureux de deux dames, la comteſſe de Montferrand & la vicomteſſe d'Aubuſſon, qu'il ne manqua pas de célébrer dans ſes vers, avec toute l'humilité de la galanterie à la mode, ou avec tous les ſentimens de l'amour reſpectueux. Il dit au ſujet d'une de ces dames:

» L'admiration qu'elle me donne me » fait ſentir toute ma témérité. Plus elle » me fait d'obligeantes réponſes, plus je » ſuis troublé par la frayeur. Je feins des

» prétextes, comme ſi j'étois venu pour
» d'autres affaires : l'amour extrême en
» eſt la cauſe. Je ne craindrois pas tant,
» ſi j'aimois moins.

» Toujours mes vœux ſeront timides,
» parce que les prétentions de mon
» amour ſont bien hardies. On eſt moins
» embarraſſé à ſolliciter un petit don,
» qu'à en demander un grand dont tout
» le monde a envie. Ah! ſi elle vouloit
» me l'accorder.....

» Elle pourroit à moins me rendre
» très-content. Je ne ſuis pas fait pour
» un tel bonheur ; je ne le demande
» point, je ne lui en parlerai pas même.
» Mais comme je le déſire, je m'en
» entretiens avec moi-même. Faute de
» mieux, les amans ſe ſoulagent en par-
» lant. Oui, je fais gloire de parler de
» ma flamme ; mais c'eſt la peur qui
» m'en fait parler.

» Du moins dirai-je dans mes chan-
» ſons, combien ſa jolie perſonne eſt

» pourvue de mérite. Ah ! ſi merci, ra» cine de tous biens, étoit dans ſon » cœur ! mais c'eſt ce qui lui manque, » & j'aurois grand beſoin de l'y ren» contrer. Eh quoi ! aurai-je la douleur » de trouver quelque défaut à celle que » j'aime ? Non, il n'y aura rien à repren» dre en elle, ſi elle prend pitié de mon » tourment.

Envoi.

» Belle Azalaïs, tout le monde vous » loue tant, qu'il eſt inutile que je parle » de vous. Mais que Dieu ne m'accorde » aucun bien d'amour, ſi je ne vous » aime plus & mieux que perſonne. «

Un légat du pape, qui vint dans le pays, fit jurer à Gui d'Uiſel de renoncer à la poéſie. L'hiſtorien provençal ne dit pas pourquoi. Selon Noſtradamus, Gui & ſes compagnons attaquoient la tyrannie des princes, & l'abus de l'autorité pontificale ; le légat les obligea de promettre qu'ils n'écriroient plus ni

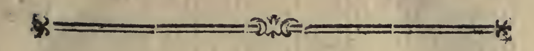
contre le pape, ni contre aucun prince; ils ſe retirèrent chez eux avec beaucoup de biens qu'ils avoient amaſſés dans les cours; Jacques Motta, gentilhomme d'Arles, célèbre troubadour qui ne ménageoit point les mauvais princes, ſe moqua de la folle promeſſe que les d'Uiſel avoient faite; le moine des Iles d'or & Hugues de Saint-Céſaire aſſurent que, malgré leur ſerment, ils ne ceſſèrent point d'invectiver contre la tyrannie.

Nos manuſcrits ne font mention nulle part de Jacques Motta, & ne contiennent aucune pièce des d'Uiſel propre à confirmer le récit de Noſtradamus. Cependant le motif qu'il donne de la défenſe du légat paroît fort probable. La liberté des troubadours les expoſoit aux pourſuites, quelquefois aux perſécutions des gens d'égliſe; & quoiqu'il fût indécent qu'un clerc chanoine composât des vers de galanterie, ce n'étoit pourtant

point alors de quoi irriter le zèle d'un légat.

Gui mourut de douleur en 1230, s'il faut en croire Noſtradamus, qui ne nous apprend pas le ſujet de cette grande douleur. Les trois freres & leur couſin fleurirent au commencement du treizième ſiècle. On n'en ſait pas davantage. Il nous reſte ſeize pièces de Gui, & trois tenſons d'Ebles. Elias eſt interlocuteur dans pluſieurs tenſons de l'un & de l'autre. Pierre ſe borna vraiſemblablement à chanter les vers de ſes freres & de ſon couſin.





C.

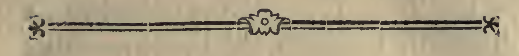
GUIBERT AMIELS.

GUIBERT AMIELS étoit un chevalier Gaſcon, pauvre & courtois ; il excella dans les armes ; il fut bon troubadour, & fit des vers plus exacts & plus corrects qu'aucun autre ; enfin, il n'aima jamais de dame d'une naiſſance ſupérieure à la ſienne. C'eſt tout ce que nous apprennent nos manuſcrits. Les auteurs connus ne parlent point de ce poëte. Une pièce que nous avons de lui confirme ſon éloge, & prouve qu'il mépriſoit la folie de ces amours romaneſques, dont on ſe piquoit pour les dames de haut parage.

» Je ſuis un troubadour, non de ceux » qui tranchent du grand ſeigneur, & » cherchent à ſe faire entendre au loin. » Je veux que mon chant ſe borne entre

» moi & celle que je veux chanter. Je » ne me ſoucie point de l'amour des » grandes dames : je préfere les perſon- » nes de ma ſorte. Je n'ai ni la fortune » ni les qualités qu'il faut, pour aſpirer » à ces hautes conquêtes qui ne me con- » viennent point, & que je n'obtiendrois » pas ſi je voulois y prétendre. J'aime » mieux un beau petit oiſeau que je tiens » dans la main, que deux ou trois grues » dont le vol ſe perd dans les cieux.....] » Je ſais telle perſonne, belle, vertueuſe, » de la meilleure conduite, & qui ſe con- » tente de la médiocrité : c'eſt à elle que » j'adreſſe mes vœux ; que je rends mille » graces, les maintes jointes : trop heu- » reux de la félicité dont elle me fait » jouir. «





C I.

FRÉDÉRIC, *roi de Sicile*, & LE COMTE D'EMPURIAS.

NOUS avons vu Richard I, roi d'Angleterre, employer les vers à peindre ſes infortunes & ſes ſentimens de bravoure. Voici un roi de Sicile troubadour, qui en fait le même uſage. La poéſie fut ſouvent autrefois l'organe de la politique, auſſi-bien que de la galanterie. Le premier de ces deux genres nous offre plus d'objets d'inſtruction.

Depuis la ſanglante tragédie des Vêpres ſiciliennes, la maiſon d'Aragon ſe maintenoit en Sicile, malgré les foudres du Vatican ; & les Siciliens haïſſoient trop les François, avoient trop à craindre leur vengeance, pour rentrer ſous la domination de la maiſon d'Anjou. Alphonſe III, ſucceſſeur de Pierre III en

Aragon, pour ſe délivrer d'un interdit toujours dangereux, s'engagea en vain à procurer la reſtitution de la Sicile, que Jacques ſon frere poſſédoit. Jacques & les Siciliens s'y opposèrent ; & le fatal interdit fut renouvelé. Alphonſe mourut ſans enfans. Jacques alla auſſitôt en Eſpagne pour y règner, & laiſſa en Sicile Frédéric, ſon cadet. Alors on renoua les négociations avec Rome.

En 1285, le célèbre Boniface VIII, qui commanda ſi ſouvent en maître du monde, fit conſentir Jacques à reſtituer la Sicile, à condition que Charles de Valois renonceroit aux droits que Martin IV lui avoit donnés ſur l'Aragon. La paix fut ſignée. Jacques parut inſenſible aux remontrances & aux prières des Siciliens. Ils prirent leur parti avec courage, aſſemblèrent les états généraux à Palerme, & proclamèrent Frédéric.

Celui-ci fut bientôt foudroyé par Boniface. Son propre frere, le roi d'Aragon,

gon, ſe déclara contre lui en apparence; rappela de Sicile les ſoldats Aragonois & Catalans, dont très-peu obéirent; ſe rendit à Rome pour concerter avec le pape les moyens de détrôner Frédéric; accepta même le commandement de la guerre ; en alla faire les préparatifs avec un éclat affecté; paſſa en Sicile avec une grande flotte; battit celle de ſon frere; & retourna dans ſon royaume, après ces preuves de zèle qui n'empêchèrent pas de croire, non ſans beaucoup de raiſon, qu'il ne cherchoit qu'à tromper un pontife redoutable.

Dans cette ſituation critique, Frédéric III compoſa l'unique pièce que nous ayons de lui. Il l'adreſſa au comte d'Empurias, ſeigneur Catalan, qui ayant accompagné Jacques II à Rome, avoit paſſé de là en Sicile, pour ſoutenir le même prince dont à Rome on avoit médité la ruine. Voici la pièce du roi:

» Je ne dois pas me mettre en peine

» de la guerre, & j'aurois tort de me » plaindre de mes amis : je vois une » foule de guerriers venir à mon ſecours, » chacun s'empreſſant à me faire recou- » vrer mon domaine. Si quelqu'un paroît » m'abandonner, je ne le condamne » point; car on a fait pour moi de ſi » belles actions, que ma race en eſt » comblée d'honneur & de gloire. Je » puis faire encore retentir le bruit des » Catalans & Aragonois, & mettre à fin » l'entrepriſe de mon pere. Je me crois » en droit d'avoir la couronne. Si pour » cela aucun de mes parens, armé d'une » noble ambition, entreprend de me » pourſuivre, il peut ſe montrer: car je » ne ſuis pas homme à me gouverner » par les fantaiſies d'autrui.

» Ebles (c'eſt le jongleur,) vas dire à » ceux qui n'ont point encore pris de » parti, que j'aime pour ſujets des hom- » mes diſtingués par le courage & la » conſtance des anciens Romains, &

» qu'ils me trouveront auſſi fidelle pour » eux qu'ils le feront pour moi. Mais » mes parens agiſſent à mon égard d'une » façon peu ſincère. «

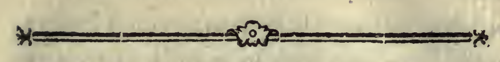
Il comptoit ſur les ſecours du roi d'Aragon; il le voyoit ſe liguer avec ſes ennemis : il ne ſavoit apparemment que penſer de cette conduite artificieuſe, & y trouvoit des ſujets de défiance. Le comte d'Empurias, auſſi troubadour, lui répondit par une pièce où il donne à connoître les véritables deſſeins de Jacques II.

» Vas dire au roi Frédéric, qu'il ne » ſied point à un noble perſonnage de » rien relâcher de ce qu'on lui veut retenir. Il ne recevra pas maintenant des » ſecours qu'il attend d'Eſpagne de ſes » parens; mais il peut être sûr que dans » l'été il en recevra.... Non, ſes parens » ne déſirent point ſa ruine; ne veulent » point qu'il perde ſon royaume, & que » les François s'enrichiſſent à ſes dépens.

» Que Dieu les confonde ces François
» & rabatte leur orgueil! & que le roi
» de Sicile se couvre de gloire, par de
» hauts faits pour la défense de tous ses
» pays! Le jeune roi me plaît, de ne
» pas s'effrayer des menaces, pourvu
» qu'il recouvre les terres que son père
» avoit conquises. S'il en vient à bout,
» nous le regarderons comme un brave
» & habile prince. «

Jamais la maison de France ne put recouvrer la Sicile; & si elle conserva Naples, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine: tant les François s'étoient attiré de haine par leurs violences & leurs débauches.

Le comte d'Empurias, dont il s'agit ici, se nommoit Pons Hugues III. Il mourut sans enfans; & ce comté, un des neuf que Charlemagne avoit établis en Catalogne, fut réuni par sa mort à la couronne d'Aragon. (*Chronique manuscrite de François Tarafé, chanoine de Barcelone.*)



C I I.

ARNAUD CATALANS.

SELON Crefcimbéni, ce troubadour eft le même que Trémoleta Catalan, dont il eft parlé dans la fatire du moine de Montaudon. Du refte, on ne le connoît que par fix pièces, qui roulent prefque uniquement fur l'amour. Il y parle avec éloge de la comteffe de Provence, & félicite les Provençaux des biens que la Savoie leur a procurés en la leur donnant. Cette princeffe étoit Béatrix de Savoie, femme du dernier Raimond-Bérenger.

Il exalte, dans une chanfon, la beauté de fa maîtreffe, qui ne doit rien aux couleurs empruntées, ni à l'art de fe peindre. » Quand il eft auprès d'elle, *il » fait le figne de la croix*; tant il eft » émerveillé de la voir. Elle eft fotte

» avec les ſots, & bonne avec les bons ;
» de ſorte que tout le monde la trouve
» à ſon gré. « Une femme de mérite ne ſera jamais *ſotte avec les ſots*. Elle les évitera tant qu'il lui ſera poſſible, & ce ne ſera pas un petit effort de ſageſſe & d'honnêteté, que d'être indulgente pour leur ſottiſe.



CIII.

GUIONET.

DEUX tenſons de ce troubabour, inconnu d'ailleurs, roulent ſur le ſujet qu'on jugeoit alors le plus intéreſſant, ſur les qualités qui devoient rendre un chevalier préférable à un autre en amour.

GUIONET propoſe à Rambaud cette queſtion : Une dame de haut rang & d'un mérite ſupérieur, eſt aimée de deux chevaliers également nobles ; l'un eſt courageux & intrépide, & n'a pas d'autre mérite ; l'autre réunit en lui toutes les vertus, hors le courage dont il manque tout-à-fait : lequel des deux la dame doit-elle eſtimer davantage ?

Rambaud décide pour le ſecond, & dit en preuve, Que les femmes ſe gagnent d'ordinaire par la douceur & la

complaiſance ; qu'elles n'aiment ni la rudeſſe ni la fierté ; que le chevalier loyal trouve tous les jours occaſion de ſe battre. Guionet ſoutient, Que le pouvoir d'une valeur intrépide eſt ſi grand, que tout l'univers lui eſt ſoumis, & cite l'exemple d'Alexandre. Il eſt vrai que la valeur avoit alors beaucoup d'attraits pour les femmes ; mais, ſelon toute apparence, elles cherchoient comme aujourd'hui des adorateurs plutôt que des maîtres.

Dans la ſeconde tenſon, le troubadour dit à Cadenet : Une dame qui ne veut point d'amant, eſt tendrement aimée par deux hommes, dont l'un abſorbé par le chagrin, perd tout le mérite qu'il avoit, & il en étoit rempli ; l'autre, qui en avoit peu auparavant, devient meilleur de jour en jour par les efforts qu'il fait pour plaire à la dame : lequel eſt le plus amoureux ?

C'eſt le premier, répond Cadenet ;

car l'excès de ſon déſeſpoir prouve l'excès de ſon amour. Guionet prétend que la dame ſe déshonoreroit en ne préférant pas celui qui devient meilleur ; car ſi d'empirer, prouve l'excès de l'amour, on ne ſongera qu'à mal faire pour prouver qu'on eſt bien amoureux.

Les braves gens, réplique Cadenet, ne ceſſeront pas pour cela de chercher à acquérir du mérite ; au contraire ils ſe perfectionneront de plus en plus : mais ſi l'amour les tourmente, ils dégénéreront néceſſairement ; car l'amour eſt une ivreſſe, & celui qui en eſt ſaiſi ne voit, n'entend rien.



C I V.

GUI DE CAVAILLON & BERTRAND D'AVIGNON.

La ville de Cavaillon, dans le comtat Venaiſſin, avoit autrefois ſes vicomtes, dont l'autorité ſe maintint après que ceux d'Avignon eurent perdu la leur. Gui fut un de ces vicomtes. Nos manuſcrits le dépeignent comme un noble baron, homme gracieux & courtois, chevalier fort aimé des dames & de tout le monde, bon guerrier, qui fit de bonnes tenſons & de bons couplets d'amour & de joie. Ils ajoutent qu'on le crut amant de la comteſſe de Provence, Garſende, dont le mari étoit frere du roi d'Aragon. Garſende étoit petite-fille de Guillaume, dernier comte de Forcalquier. Elle épouſa en 1193 Alphonſe II comte de Provence, frere de Pierre II. C'eſt en vertu

de ce mariage que les comtés de Provence & de Forcalquier furent réunis.

On peut rapporter à la comtesse de Provence une chanson du troubadour, où il dit » que le mérite de sa maîtresse » le fait trembler ; que cette considération » tion seule l'empêche de lui offrir ses » vœux, jusqu'à ce qu'il ait rendu assez » de services pour se croire en droit de » lui adresser quelque prière : il voudroit » que ses actions fussent ses messagers ; » & qu'elle les regardât comme un hom» » mage qu'il lui rend : car de beaux faits » valent bien une déclaration. «

Mais Gui ne se bornoit point à une seule maîtresse. Il le fait assez connoître par une espèce de tenson ou de dialogue avec son manteau, qui lui avoit occasionné quelque chagrin dans des aventures de galanterie. » Il m'a fait tant de » honte, dit-il, que j'en ai encore la » tête basse. Je voudrois que ce man» » teau eût été brûlé, plutôt que de per-

» dre, pour en avoir été revêtu, les
» bonnes grâces de l'aimable Donſava
» & de la belle dame Galberge. «

» Vous vous moquez de moi à préſent,
» répond le manteau, quoique je vous
» aie bien gardé du froid. Mais vous ne
» me reprocherez point tant d'autres
» ſervices que je vous ai rendus. Si quel-
» que dame vous mépriſe à mon ſujet,
» ne m'en ſachez pas mauvais gré. Si
» l'aimable Donſava vous abandonne,
» je voudrois vous couvrir l'un & l'au-
» tre. «

Gui promet à ſon manteau de le faire teindre en écarlate, pour le récompenſer de ſa bonne volonté. Le manteau répond qu'il eſt accoutumé à entendre ſon maître donner de belles paroles; mais qu'il ne s'y fiera point.

Nous avons des couplets de ce poëte, ſur une guerre qu'il ſoutint contre les François pour le comte de Toulouſe, qui poſſédoit le comtat en qualité de

marquis de Provence. L'empereur Frédéric II, irrité contre Raimond Bérenger V, comte de Provence, l'avoit mis au ban de l'empire, & avoit transféré le comté de Forcalquier à Raimond VII comte de Toulouſe. La guerre commença entre eux en 1239. Les François, que Bérenger appeloit à ſon ſecours, pénétrèrent dans le comtat. Gui de Cavaillon, aux priſes avec eux, adreſſa ces vers à Folcon deſcendant des anciens vicomtes d'Avignon.

Il lui mande qu'il eſt aſſiégé par les François dans Château-neuf, (village du comtat;) il dit qu'il les combat depuis trois mois; il vante la valeur avec laquelle il déploya autrefois ſon lion (ſes armoiries;) il reproche à Bertrand de l'avoir quitté ſans congé, & l'invite à revenir.

Bertrand d'Avignon, par une réponſe en vers, paroît lui reprocher à ſon tour de s'être laiſſé forcer par un vilain comte

dans Château neuf, où il l'avoit secouru ; » service dont j'ai été mal récompensé, » ajoute-t-il ; je m'en rapporte à Refor» tats, pour savoir si vous ètes bon dans » un château assiégé. « Il ne croit pas que, pour rien au monde, Gui déploie son lion contre les François, depuis la mauvaise manœuvre qu'il fit à la victoire d'Usson, &c. Nous ignorons ces petits faits militaires, trop peu intéressans pour qu'on s'efforce de les éclaircir.

D'autres couplets de Gui, adressés au comte de Toulouse, intéressent davantage par le sujet même. Le poëte demande à Raimond, s'il aimeroit mieux que le pape lui rendît sa terre de bonne grâce, que de la recouvrer par les armes? Le comte répond qu'il préfere vaillance & honneur à tout autre bien ; mais que ce n'est pas en haine du clergé qu'il tient ce discours ; que ce n'est pas non plus par crainte qu'il se défend de haïr le clergé ; enfin, qu'il ne veut ni châteaux

ni tours qu'à titre de conquête, & que ſes chevaliers s'en trouveront bien.

Soit que Raimond VII eût ces ſentimens, ou que le poëte ſouhaitât de les lui inſpirer, la néceſſité l'emporta ſur le courage; & ſi le comte n'avoit pas été abſous en 1229, de l'excommunication qui le dépouilloit de ſes domaines, il n'auroit eu que des droits inconteſtables, ſans forces pour les faire valoir. Il envoya Gui de Cavaillon en ambaſſade à la cour de France, & enſuite à celle de Rome, où devoit ſe traiter l'accommodement. Il obtint l'abſolution, mais non la reſtitution entière de ſes états.

Le zèle de Gui pour le comte de Toulouſe éclate encore dans une pièce, contre Guillaume VI de Baux, prince d'Orange, ligué avec les François, & déteſté par la plûpart des habitans du Comtat, qui défendoient leur ſeigneur injuſtement opprimé. Ce pays réſiſtoit aux foudres de Rome: le tems appro-

choit cependant où les papes devoient y regner! Mais écoutons le troubadour.

» Bannières & chevaux armés, avec » de valeureux vassaux, auront désor» mais leur tems; & je mande au seigneur » de Courteson (ville de la principauté » d'Orange,) quoiqu'il soit allié des » François, de ne pas croire qu'il de» meure en paix avec le consulat d'Avi» gnon.

» Je ne dissimulerai point ma joie du » mal qui arrive à ceux de Baux. Je suis » bien en droit de m'en réjouir, puis» qu'ils m'ont ruiné Robion (un de ses » fiefs,) dont je n'ai pas encore tiré » vengeance. Mais tandis que je tiens » les dés, je le leur ferai payer chère» ment.

» Comte (de Toulouse,) si vous am» bitionnez l'estime, soyez loyal, géné» reux, magnifique: c'est le moyen de » vous faire considérer comme un bon » seigneur. Donnez généreusement aux

» étrangers & à vos amis, en abaissant » vos ennemis; & aimez mieux accorder » que refuser.

» Notre demi-prince (Guillaume de » Baux) a été proclamé roi de Vienne, » & couronné comme le savent tous ses » barons. Bonnardon (jongleur,) va » promptement lui dire, qu'il ne sorte » pas de son royaume sans de bons gui- » des : car il est sujet à se laisser prendre » prisonnier. «

Ce dernier trait sera expliqué dans la vie de Guillaume de Baux, dont l'auteur parle avec un souverain mépris, selon l'usage des siècles où la haine n'est tempérée par aucune bienséance. Guillaume avoit obtenu en 1214 de l'empereur Frédéric II le titre de roi d'Arles & de Vienne. En cette qualité, il prétendoit avoir droit à l'hommage, même des comtes de Provence. Il n'eut dans le fait qu'un vain titre.

C V.

GUILLALMET.

Ce troubadour inconnu nous a laissé une pièce fort originale, où il semble tourner en ridicule les moines intéressés, au sujet des images dont ils cherchoient à tirer parti. Une statue de saint négligée par un prieur, qui attendoit les offrandes, est le sujet de la tenson suivante.

GUILLALMET.

» Seigneur prieur, le saint est fâché » contre vous, de ce que vous le laissez » si long-tems dans la pauvreté. Je crois » qu'il ne sera point tenté de faire des » miracles en votre faveur ; puisque » vous le méprisez au point de ne pas » couvrir sa nudité par un habit : on lui » voit sur l'autel les cuisses & le ventre » à découvert. «

LE PRIEUR.

» Seigneur Guillalmet, c'eſt à vous
» qu'il faut s'en prendre, ſi le ſaint n'a
» pas gagné davantage, & ſi les offran-
» des de nos voiſins n'ont pas ſuffi pour
» l'habiller, lui & nous. Les drapiers ne
» veulent point livrer leur drap ſans
» argent. Le ſaint *a trop peu gagné:* c'eſt
» pour cela qu'on lui voit les côtes à
» l'autel. «

GUILLALMET.

» Il vous ſied mal, ſeigneur prieur,
» de le garder ainſi au grand ſcandale
» du monde. Prêtez-lui, juſqu'à ce qu'il
» ait gagné, ou que Dieu lui ait fait un
» meilleur ſort. «

LE PRIEUR.

» C'eſt comme ſi vous ne diſiez rien,
» ſeigneur Guillalmet. Le ſaint n'aura
» point d'habit, qu'on ne donne de quoi
» l'habiller. Il y a bien deux ans que je
» prêche ſur ſa miſere, mais en vain. «

Dès le treizième ſiècle, ce ton de

raillerie devenoit commun, & l'hiſtoire en offre pluſieurs exemples. On avoit pouſſé trop loin les abus de la ſuperſtition, & l'on en faiſoit un trafic trop indécent, pour que les eſprits qui commençoient à ſecouer le joug, ne ſe permiſſent pas quelquefois des ſaillies peu meſurées. Ce fut bien pis lorſque Dante & Bocace ouvrirent la carrière au génie.



C V I.

TOMIERS & PALAZIS.

TOMIERS & PALAZIS, dont le ſavant hiſtorien du Languedoc ne fait qu'une ſeule perſonne, étoient deux chevaliers de Taraſcon, qui compoſoient des ſirventes ſur les événemens de leur pays. Il nous reſte deux de ces pièces, ſans indication de celui qui en eſt l'auteur. Elles intéreſſent par beaucoup de traits hiſtoriques.

La première doit ſe rapporter à la malheureuſe ſituation de Raimond VII, accablé ſous les coups de la croiſade contre les Albigeois. Simon de Montfort, chef ambitieux & hypocrite des croiſés, avoit aſſujetti les états du comte de Toulouſe. Sancie d'Aragon, femme de ce prince, ſignaloit pour lui un zèle impuiſſant; & les princes d'Aragon ne

donnoient aucun ſecours, occupés d'autres affaires qui les intéreſſoient davantage. Les conditions de paix, propoſées au comte, paroiſſoient plus intolérables que les calamités de la guerre ; & ſes refus d'y ſouſcrire aigriſſoient toujours la haine du clergé, principal auteur de l'oppreſſion où il ſe trouvoit. Écoutons le troubadour.

» J'ai tant de ſujets de parler, que je » ne ſais par où commencer. Que chacun » faſſe ſes réflexions, & prenne exemple » ſur Toulouſe, où les plus nobles ſont » pis que ſi on les avoit mis à mort. » Avec tant ſoit peu de ſens, on doit » préférer la guerre à une méchante paix. » L'aimable comteſſe d'Avignon (cette ville appartenoit au comte de Toulouſe,) » que Dieu béniſſe! s'eſt mieux comportée que ſes parens de par de-là Algueſſa (ville frontière,) dont aucun ne » lève la tête, & ne prend la bonne voie. » L'un tire vers le Portugal, l'autre vers » la Lombardie.

» Mieux vaut ſe défendre, que de ſe » laiſſer tuer ou faire priſonnier. Car » bien des gens ont à ſe plaindre des » évêques; Dieu les confonde! Je prie » chacun de me prêter attention. Avec » quelle perfidie ils traitèrent le ſeigneur » de Foix qui s'étoit confié à eux! (Ce ſeigneur fut opprimé comme tant d'autres.)

» Avignon s'élève en Provence; & il » paroît que Dieu en diſpoſe ainſi: car » ſes citoyens ont de la conduite & de » la généroſité! Ah! noble & courtoiſe » nation, votre vigueur, votre fermeté » eſt la gloire des Provençaux.

» Guillaume de Baux s'éloigne du » royaume, en ſuivant le parti des » François; & ils le couvrent de honte, » comme quand ils lui firent céder, mal» gré lui, le pouvoir qu'on lui avoit » donné dans le Vénaiſſin. « (Ce prince d'Orange, vaſſal des comtes de Toulouſe, fut leur ennemi mortel. On lui

avoit ſans doute fait eſpérer la jouiſſance du Comtat, & on l'obligea enſuite de le céder au pape.)

Notre poëte voudroit qu'au lieu d'attaquer un prince chrétien, on tournât les forces chrétiennes contre les infidelles. Et certes, il faut l'avouer, les autres croiſades, en comparaiſon de celle-ci, étoient dignes du zèle de religion.

» Celui-là n'eſpère guère en Dieu, qui » abandonne le ſaint ſépulcre. Le clergé » & les François ne tiennent compte de » l'injure qu'on fait à Dieu : il s'en vengera. Tous les chemins d'Acre & d'Aſſur ont été infeſtés de leurs brigandages. « (Les brigandages des croiſés, ſi le troubadour y eût réfléchi, étoient une des plus fortes raiſons contre les croiſades.)

Dans le ſecond ſirvente, l'auteur traite le même ſujet, & ſe livre particulièrement à ſon ardeur pour la guerre ſainte.

Cette

Cette pièce est composée de couplets d'égale mesure, tous terminés par le même refrain.

» La promesse d'aller à la croisade est » restée sans exécution. Dieu permet » qu'on l'abandonne par lâcheté. *Sei-» gneurs, ayons de la fermeté, & soyons » sûrs d'être secourus.*

» Nous avons un puissant secours: » c'est en Dieu que je me confie. Il nous » donnera la victoire sur les François; » car il se venge des armées qui ne le » craignent point. *Seigneurs, ayons de la » fermeté, &c.* (Les François faisoient la guerre au comte de Toulouse. Dieu ne donna pas la victoire à l'opprimé.)

» Tel croit venir à une fausse croi-» sade, qui sera obligé de fuir sans trou-» ver de gîte: car à bien combattre, » on défait aisément les plus grands » princes. *Seigneurs, &c.*

» J'ai perdu auprès des Aragonois & » des Catalans mes efforts & mes sirven-

» tes ; & le jeune roi ne trouve perſonne » qui l'aſſiſte. *Seigneurs*, *&c.* (Jacques I étoit reſté, après la bataille de Muret, entre les mains de Simon de Montfort.)

» Si Frédéric, roi d'Allemagne, ſouf- » fre que le roi de France entame & dé- » truiſe ſon empire, le roi d'Angleterre » en ſera bien fâché. *Seigneurs*, *&c.* (Louis VIII vouloit attaquer Avignon, qui relevoit de l'empire. Il n'y avoit rien à eſpérer du foible Henri III.)

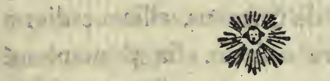
» Les lâches évêques ſe mettent peu » en peine de la perte du ſaint ſépulcre, » où fut notre pere Jéſus-Chriſt ; quand » il vint du déſert : ils aiment mieux » Beaucaire. *Seigneurs*, *&c.* (La croi- ſade contre les Albigeois étoit effecti- vement plus fructueuſe pour les évê- ques.)

» Notre cardinal ſe tranquilliſe, ſe » divertit, joue & prend de belles mai- » ſons. Que Dieu le confonde ! Il eſt » inſenſible aux maux de Damiette. *Sei-*

» *gneurs, &c.* (Le cardinal Bertrand, légat du pape, gagnoit tout au moins autant que les évêques, à la ruine du comte de Toulouſe.)

» Je ne crois pas qu'Avignon perde » courage ; tant nous voyons ſes ci- » toyens armés de conſtance dans toutes » leurs affaires. Maudit ſoit celui qui en » eſt fâché. *Seigneurs, ayons de la fer- » meté, & ſoyons sûrs d'être ſecourus.* «

La poéſie, & la littérature en général, ſont bien précieuſes au genre humain, lorſqu'elles défendent les droits de l'humanité contre l'uſurpation & le fanatiſme. Si elles y travaillent ſans ſuccès, du moins laiſſent-elles aux ſiècles futurs des monumens, où l'injuſtice eſt flétrie, & qui font enfin triompher la vérité.



CVII.

GUILLAUME DE BAUX, *prince d'Orange.*

LA maiſon de Baux, dont nous avons eu pluſieurs fois occaſion de parler, fournit un article curieux à notre hiſtoire, dans la perſonne d'un de ſes principaux membres, qui joignit aux titres les plus pompeux la qualité de troubadour. La poéſie provençale, ſi honorée par tout, avoit des droits particuliers ſur les Provençaux du premier rang.

GUILLAUME DE BAUX étoit fils de Bertrand, & devint prince d'Orange du chef de ſa mere Tiburge, princeſſe d'Orange, mariée en 1160. Il épouſa Ermengarde de Sabran, alliance digne de ſon illuſtre maiſon. Sa principauté relevoit du comtat Venaiſſin, que le pape avoit ſaiſi ſur le comte de Tou-

louſe. Guillaume profita auſſi de la circonſtance, pour s'affranchir de toute ſujétion. En 1214, il obtint de l'empereur Frédéric II des lettres patentes qui lui aſſuroient le titre de roi d'Arles & de Vienne. Le royaume d'Arles ou de Provence étoit perdu pour l'empire d'Allemagne. Un empereur qui en auroit joui, ne l'auroit pas donné ſans doute; mais ç'a été un uſage commun à la cour impériale, ainſi qu'à la cour pontificale, de conférer les titres & les droits ſans poſſéder la choſe, & même parce qu'on ne la poſſédoit point. Guillaume de Baux affecta dès-lors tous les priviléges de la ſouveraineté : il ſe qualifia prince *par la grace de Dieu.*

Sa ſouveraineté & ſa royauté ne le garantirent pas de deux aventures humiliantes, qui lui attirèrent les railleries de quelques hardis troubadours. Nous tirons le fait de nos manuſcrits.

Le prince d'Orange dépouilla un

marchand françois, qui étoit en voyage, & lui prit des effets considérables ; c'est-à-dire apparemment, qu'il confisqua ses effets, parce que le marchand avoit fraudé les droits de péage ou de douane. Le marchand porta ses plaintes au roi de France (Philippe-Auguste.) Ce roi lui répondit, qu'il étoit trop éloigné pour lui faire justice, & qu'il lui permettoit de se la faire lui-même comme il pourroit. Si la réponse fut réellement telle, il semble que c'étoit un simple propos hasardé légérement ; car Orange ne dépendoit point du roi de France, & le prince Guillaume étoit d'ailleurs ligué avec lui contre les Albigeois.

De retour dans son pays, le marchand imagina un moyen fort extraordinaire de se venger. Il fit contrefaire le sceau du roi ; il écrivit en son nom une lettre au prince, par laquelle le roi lui mandoit de se rendre auprès de lui, afin de recevoir les grands biens & hon-

neurs qu'il lui destinoit. Guillaume est charmé de la lettre, & après de grands préparatifs, il se met en route. La ville où demeuroit le marchand se trouvoit malheureusement sur son passage; il y séjourne, il ne se défie de rien. Le marchand, dont les mesures étoient bien prises sans doute, le fait arrêter avec toute sa suite; & l'oblige de réparer tout le dommage qu'il lui avoit fait. Guillaume, instruit alors du manège, s'en retourna dépouillé & confus.

Pour concevoir cette aventure, il faut se transporter en un siècle où il n'y avoit aucun frein à la licence & au brigandage. On recevoit par tout la loi du plus fort; & Guillaume pouvoit ne l'être pas en voyageant.

Quelque tems après, il eut à dévorer un affront de même nature. Brouillé avec Aimard de Poitiers comte de Valentinois & de Die, il alla insulter & piller une de ses terres. Comme il reve-

noit par le Rhône, des pêcheurs, ſujets d'Aimar, l'arrêtèrent & probablement le rançonnèrent.

Gui de Cavaillon, comme nous l'avons vu, faiſoit alluſion à ces aventures, en diſant au prince d'Orange qu'il étoit ſujet à ſe laiſſer prendre priſonnier. C'étoit le reproche d'un homme piqué. Ce qui étonne davantage, c'eſt que le troubadour Rambaud de Vaqueiras, étant à la cour d'Orange, l'ait raillé en vers ſur le même ſujet. Guillaume lui répondit par une pièce, dont il ne reſte que ce mauvais fragment:

» Je ſuis bien ſurpris, Rambaud, de » vous voir ſi fort en colère contre moi. » On ſaura dans peu que vous êtes plus » fou que les plus fous. Allez vers le roi » de Barcelone (roi d'Aragon,) & vers » les autres, comme vous l'avez entre- » pris; car vous aimez mieux de l'ar- » gent que de pauvres armures. «

Apparemment Vaqueiras ne recevoit

pas d'autres préſens de Guillaume. Il répliqua en railleur :

» Inglès, (nom poétique ſous lequel il déſigne le prince,) » Aimard de Poitiers a tiré promte vengeance de l'aſſaut, que vous avez donné à ſa terre » d'Oſteilla. Un de ſes pêcheurs vous a » pris comme un brochet. Je ne dis pas » que vous ayez été battu ; ſi ce n'eſt » par contre-coup du roi de France, » qui ne vous livra cependant point : » mais vous eûtes la ſimplicité d'ajouter » foi au ſceau du ruſé bourgeois. « On ne peut douter, après cela, de ce que nos manuſcrits racontent ſur le marchand.

Nous avons auſſi la réponſe du prince d'Orange à la pièce de Gui de Cavaillon. (Voyez ſon article.) Deux perſonnages de ce rang pouvoient ſe battre en vers, ainſi qu'avec l'épée & la lance.

» Rendez votre *lion* plus ſouple : car

» il eſt trop furieux ; & s'il nous avoit
» tous mangés, vous n'y gagneriez rien.

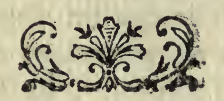
» Gui, vous fûtes bien conſeillé,
» quand vous vintes chercher à faire la
» paix avec nous, & que vous vous
» rendîtes dans notre priſon : je crois
» que ce fut à Marſeille ; (un prince de
la maiſon de Baux y étoit vicomte.)
» Mais le comte vous a enlevé à nous ;
» & vous ne vous en tirerez pas ſans
» qu'il vous en coûte.

» Ami, Gui de Cavaillon, quelque
» noble & eſtimable que vous ſoyez,
» devenez plus modéré : car la fortune
» change en un inſtant. «

Guillaume de Baux fut la victime de ſa haine contre les Albigeois, dont la ville d'Avignon ſoutenoit le parti avec chaleur. Vers l'an 1218, les Avignonois le firent priſonnier dans une embuſcade, l'écorchèrent vif, & coupèrent ſon corps en morceaux. Vengeance atroce des atrocités que la croiſade avoit produites.

Le pape Honorius III expédia des brefs foudroyans, pour exhorter les croisés à punir cet attentat. Ce fut un des motifs qui déterminèrent Louis VIII à faire le siége d'Avignon en 1226.

Diverses branches de la maison de Baux, établies à Naples sous le règne des princes François, y ont possédé les premières dignités, avec les duchés d'Andria & de Nardo, les comtés de Tricassi, de Castro, d'Ugento, d'Avelino, de Montéscaiolo. On appelle encore en Provence *terres Baussenques*, un grand nombre de fiefs qui appartenoient à cette illustre maison.



CVIII.

ARNAUD DE COMMINGES.

IL y a eu au treizième ſiècle, dans la maiſon des comtes de Comminges, deux Arnaud Roger, dont l'un fut vraiſemblablement notre troubadour. Nous n'avons de lui qu'un ſirvente, où il invective contre les déſordres du ſiècle.

» Je ſuis bien content d'un uſage » qui ſe met en vogue parmi nous : je » ſouhaite qu'il dure long-tems, & que » ceux qui font violence aux foibles, en » trouvent d'autres qui le leur rendent. » Je voudrois que cet uſage pût aller » toujours en remontant, depuis moi » juſqu'à l'empereur ; en ſorte qu'un » méchant trouvât toujours un plus » méchant que lui. « Suit un détail des déſordres qu'on voit règner, parce que le droit du plus fort eſt le ſeul connu.

Vraiſemblablement le poëte avoit en vue les horreurs produites par la guerre contre les Albigeois. La maiſon de Comminges, unie par le ſang & l'amitié à celle de Toulouſe, en partagea les infortunes. Ce fut bien le droit du plus fort, qu'on exerça ſous couleur de religion.



C I X.

ARNAUD DE MARSAN.

QUOIQUE ce troubadour ſoit tombé entièrement dans l'oubli, on peut aſſurer qu'il joignoit à l'éclat de la naiſſance, le mérite des talens & celui de la chevalerie. Nous croyons qu'il étoit de l'illuſtre maiſon de Marſan.

Il ne reſte de lui qu'une pièce, mais digne d'un long extrait, parce qu'elle peint les modes antiques, & la manière de vivre des ſeigneurs, qu'on eſtimoit la plus honorable. L'auteur ne ſe pique pas de modeſtie; car il dit que ſon conte en vaut bien cent, & qu'il eſt tel que, de cent, celui ci ſeroit le meilleur. C'eſt une eſpèce d'inſtruction de chevalerie.

» Ce fut dans un mois d'octobre, » bien m'en ſouvient, que je fis prendre

» à deux de mes damoiſeaux deux fau-
» cons, & à un troiſième un autour, le
» meilleur que je connuſſe, avec des
» chiens & des levriers. Nous étions bien
» dix chevaliers ſur des chevaux de prix,
» & tous avec bonne envie de nous
» amuſer. Nous n'étions pas encore ſor-
» tis, que voici arriver un chevalier en
» habit de pélerin. C'étoit le plus beau
» perſonnage & le mieux fait qu'on ait
» jamais vu ſous le ſac de pénitence. Il
» s'avançoit à pas lents, comme accablé
» de fatigue, & la tête enfoncée dans
» les épaules.

» Quand il fut près de moi, ſans
» ſaluer, ſans proférer un ſeul mot, il
» prit mon cheval par la bride, me tira
» à l'écart, & me jetant un regard lan-
» goureux, il s'arrêta un moment, en
» homme qui avoit le cœur ſerré de
» douleur. Puis il dit : Pour Dieu, ſei-
» gneur, ayez compaſſion de mon état.
» Je viens d'un pays éloigné pour vous

» demander conſeil d'amour, comme à
» celui qui eſt l'homme du monde le plus
» capable de m'inſtruire. J'aime une da-
» me excellente en vertus & en beauté :
» j'ai fait tous mes efforts, & ne ſuis
» point parvenu à lui plaire : je veux
» m'en faire aimer, & je ne ſais com-
» ment m'y prendre. Enſeignez-moi par
» pitié la conduite que je dois tenir. «

Il faut ſe tranſporter dans les ſiècles de chevalerie, pour concevoir un pélerin, ſous le ſac de pénitence, dont le pélerinage n'a d'autre objet que de chercher des conſeils d'amour.

» A ces mots, je dis à mes barons :
» Trouvez bon que la partie ſoit remiſe
» à une autre fois : car aujourd'hui j'ai à
» parler de plaiſir & de joie avec ce
» jeune inconnu ; & il faut que nous
» ſoyons ſans témoins.

» Auſſitôt, deſcendant de cheval, je
» prends par le gant cet étranger ; je le
» prie de différer la converſation juſqu'au

» lendemain, pour être en état de réflé-
» chir & de lui donner de meilleurs con-
» ſeils. Mais je voudrois ſavoir, lui dis-
» je, à qui je parle, afin d'être plus ſûr
» des avis que j'ai à vous donner. Sa
» réponſe fut auſſi courtoiſe que ma de-
» mande; & ſon nom me le fit conſidé-
» rer davantage.

» Nous nous mîmes enſuite à jouer
» aux échecs & aux tables, (jeu de da-
» mes;) à dire mille fables & chanſons;
» & reſtâmes ainſi juſqu'au coucher du
» ſoleil, qu'on nous avertit pour aller
» ſouper dans la grande ſalle, où ſe
» trouvèrent pluſieurs perſonnes. Le ſou-
» per fini, comme le nouvel hôte avoit
» beſoin de repos, nous fumes nous
» coucher. Après avoir bien dormi,
» nous nous levâmes, le prêtre nous
» ayant fait avertir pour la meſſe, à
» l'aube du jour. (On étoit plus diligent
qu'aujourd'hui.) » Lorſqu'elle fut dite,
» nous allâmes au dîner qu'avoit ſervi

» Bidaus mon connétable : il fut bon &
» dura long-tems.

» Enfin, je me levai, prenant l'étran-
» ger par la main ; & laissant toute la
» compagnie dans la salle, nous descen-
» dîmes tous deux seuls, & passâmes
» dans un verger, où je le fis asseoir près
» d'un laurier vis-à-vis de moi. Alors,
» lui adressant la parole : Ami, que
» souhaitez-vous de moi ? Vous ne me
» trouverez ni beaucoup d'habileté ni
» un grand savoir ; mais de la joie, de la
» courtoisie & du courage : c'est en quoi
» ont excellé les plus illustres amou-
» reux. «

Suit une longue énumération de héros du tems, fameux en galanterie. Après quoi, le troubadour donne sa leçon.

» Retenez bien ce que je vais vous
» dire ; & vous serez passé maître en
» amour. Soyez vêtu proprement & ga-
» lamment. Soit que vos habits soient
» riches, ou non : ayez soin que votre

» chemiſe ſoit fine & blanche ; que vos
» ſouliers, vos bas, vos chauſſes, vos
» manches, votre ſurcot (eſpèce de veſte)
» ſoient ſi juſtes, que tous ceux qui
» vous verront vous portent envie. Que
» votre robe, ſi vous en faites faire une,
» ſoit plutôt courte que longue. Que
» votre habit ait de l'ampleur par de-
» vant : la poitrine en ſera mieux ou-
» verte, & l'on n'y verra rien d'indécent.
» Que votre manteau ſoit de la même
» étoffe que la robe ; & que la ceinture
» y ſoit aſſortie, ainſi que l'agrafe. «
(L'habillement, comme on voit, étoit
fort différent du nôtre ; mais la propreté
& une certaine parure n'étoient guère
moins en honneur. Le commerce des
femmes l'exigeoit.)

» Rien ne fait plus valoir un homme
» que de beaux cheveux. Lavez ſouvent
» les vôtres, & ne les portez point trop
» longs : il ſied mieux de les avoir un
» peu écourtés. Les mouſtaches & la

» barbe trop longues vont mal aussi. Il » vaudroit mieux qu'elles fussent coupées » de trop près ; mais point d'excès de » façon ni d'autre : faites-y attention.

» Les yeux & les mains sont les signes » par lesquels on juge souvent d'un » homme. Qu'ils n'aient rien d'ignoble. » Que les yeux ne regardent pas effron- » tément ; & tenez vos mains dans une » posture décente. Si vous voyez à quel- » qu'un une chose qui lui plaise, & qui » vous fasse envie, n'ayez pas l'impoli- » tesse de la lui ôter des mains. «

Ces petits détails regardent directement la personne. En voici d'autres plus remarquables sur la manière de tenir maison : car la magnificence pouvoit beaucoup sur le cœur des dames.

» Vous devez avoir des écuyers pour » vous servir. Il vous en faut deux sages, » beaux, & qui sachent plaire. Les au- » tres n'ont besoin que d'être courtois & » polis ; mais pour ceux-là, il est néces-

» ſaire qu'ils ſachent bien parler ; afin
» que, ſi vous les envoyez quelque part,
» ils ne faſſent pas rire à vos dépens, &
» ne donnent pas ſujet de dire : *Tel maî-*
» *tre, tel valet.*

» Quand vous tiendrez votre maiſon,
» ſi vous y avez du monde, faites bonne
» compagnie, beaucoup d'amitiés à ceux
» que vous recevrez. Invitez-les à man-
» ger, & qu'ils ſoient bien ſervis. On ne
» viendra point, ſi votre maiſon ſent la
» pauvreté, & qu'on n'y trouve pas bon
» traitement & bon régal. Lorſque le
» jour paroît, gardez-vous de vous
» mettre tout ſeul à manger : rien de plus
» impoli. Faites placer vos hôtes auprès
» de vous dans un lieu propre ; faites-
» leur les honneurs de votre table, tant
» par vous-même que par vos gens ; &
» qu'ils aient bon feu. Recommandez
» bien à vos domeſtiques de ne pas ve-
» nir interrompre le repas en vous par-
» lant à l'oreille ; gardez-vous auſſi de

» leur parler bas : cela auroit un air de
» pauvreté & de mesquinerie. Mais avant
» de vous mettre à table, donnez tous
» vos ordres jusqu'au lendemain, soit
» pour le vin, soit pour les lumières. Que
» les chevaux & les écuyers aient tout
» ce qu'il leur faut. Car s'ils n'ont pas
» assez à boire & à manger, vous enten-
» drez des murmures honteux pour un
» galant homme.

» Si vous tenez une cour ou assem-
» blée, n'y épargnez rien. Qu'il n'y ait
» ni clé ni porte à l'entrée de votre
» maison ; & n'écoutez point les flatteurs
» qui vous diront d'avoir des portiers,
» pour repousser à coups de bâton les
» écuyers, les varlets (pages,) les para-
» sites & les jongleurs. Ne suivez pas
» l'exemple des riches avares, qui se reti-
» rent secrètement de ces fêtes. A Dieu
» ne plaise que vous soyez le premier à
» quitter la compagnie ! Soyez plutôt le
» dernier à vous retirer.

» Votre maiſon doit être celle de » tout le monde, & vous devez à toute » heure faire face à quiconque ſe pré- » ſente. Jouez le plus gros jeu : il fait le » plus d'honneur. Il eſt vilain & hon- » teux de prendre les dés & de les laiſ- » ſer. Je vous y exhorte donc, mettez » tout votre argent à tenir le cornet » à tout venant. Quoi que vous perdiez, » n'en témoignez point de mauvaiſe hu- » meur, ne changez point de place; » autrement on ſe moqueroit de vous: » ne tordez pas vos mains comme un » furieux; enfin ne donnez aucun ſigne » que vous êtes fâché de perdre. Sinon, » renoncez dès ce moment à la galan- » terie. «

Voilà des conſeils qui pouvoient conduire un grand ſeigneur à l'hôpital. Une maiſon ouverte à tout le monde, ſans portier; le plus gros jeu continué ſans interruption, quelque perte qu'on y faſſe : c'eſt folie plutôt que magnificence.

Auſſi n'étoit-il point rare de ſe ruiner ſuperbement, comme aujourd'hui ; avec cette différence néanmoins, que les profuſions d'alors tenoient plus de la généroſité, & que celles de nos jours tiennent plus du libertinage & de la molleſſe.

» Ayez un bon cheval, léger à la » courſe, facile à manier, & menez le » continuellement. Que vos armes ſoient » riches & belles ; que votre lance, votre écu, & votre cuiraſſe qu'on connoît, (on mettoit deſſus ſes armoiries,) » ſoient bien éprouvés ; que votre cheval ſoit bien équipé de ſelle, de bride » & de poitrail ; que la trouſſe & la ſelle » ſoient de même couleur que votre écu » & la banderole de votre lance. Ayez » un rouſſin de bât pour porter une » armure de rechange. Je vous dirai » pourquoi je vous recommande toutes » ces choſes : c'eſt que ſi vous ne les » avez pas préparées d'avance, & miſes

» en

» en ordre; à la première injure qu'on » vous fera, à la première guerre qui » vous surviendra, vous serez obligé de » les chercher avec précipitation; & les » dames n'aiment point les galans qui » ne sont pas toujours prêts à marcher » aux guerres & aux tournois : elles » veulent des gens empressés à saisir » toutes les occasions de se faire hon» neur.

» Pourvu que mes exhortations ne » vous ennuient point, je vous recom» manderai d'aimer la chevalerie, & de » vous y affectionner plus qu'à tout » autre talent ou plaisir. Soyez vigilant » à ne pas vous laisser surprendre par » des attaques imprévues. Ne vous » effrayez point des cris & des rumeurs » que vous entendrez. Soyez le dernier » à la retraite, comme le premier à la » charge : car tel doit être celui qu'a» mour conduit. «

Ces idées militaires, toujours liées à

l'amour, nous retracent le vrai caractère de l'ancienne chevalerie.

» Lorſque vous ſerez au tournoi, » ayez un haubert, & un caſque de » rechange, les chauſſes d'acier, & vo- » tre épée au côté, dont vous donnerez » de grands coups pour animer votre » cheval. Que ſon poitrail ſoit garni de » ſonnettes & grelots bien attachés; rien » n'eſt plus propre à inſpirer de la con- » fiance au chevalier, & de la terreur » à ſes ennemis. Montrez-vous le plus » promt à pourſuivre & le plus lent à » reculer : tout cela eſt du devoir d'un » ſerviteur d'amour. Prenez garde à n'eſ- » ſuyer ni perte ni dommage, & à ne » point revenir ſans avoir porté des » coups. Quand une fois vous aurez le » bras levé, ſi votre lance vous man- » que, n'oubliez pas de mettre l'épée à » la main, & d'en porter de ſi rudes » coups, que l'enfer & le paradis en » retentiſſent. C'eſt ainſi que je frappai

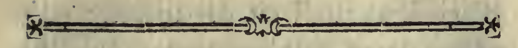
» toujours depuis que je fus chevalier, » & j'ai eu grand nombre de belles & » bonnes dames. «

L'auteur fait ici l'énumération de ſes bonnes fortunes, & cite beaucoup de dames comme ſes conquêtes. » Je vous » en citerois encore bien d'autres, ajoute-t-il en finiſſant; » mais je ne veux » point révéler les myſtères de celles qui » m'ont accordé en ſecret leur amour. «

De pareilles conquêtes, il faut l'avouer, reſſemblent trop à celles que fait le libertinage. Ce n'eſt plus cet amour excluſif & noble, qui pour mériter le cœur d'une femme eſtimable, ſe porte avec ardeur aux actions héroïques. C'eſt une paſſion corruptrice & volage, qui emprunte le ſecours de la magnificence & de la gloire militaire, pour triompher plus aiſément de la foibleſſe d'un ſexe attaqué avec de mauvaiſes vues. Puiſque Arnaud de Marſan a trahi lui-même ſon ſecret, on doit le blâmer

d'avoir en quelque ſorte profané les principes de la chevalerie primitive ; mais il eſt louable d'ailleurs de n'avoir gliſſé dans ſes leçons aucun trait dont l'honnêteté puiſſe recevoir atteinte.





C X.

RAIMOND DE CASTELNAU.

UNE ſatire amère contre les hommes de tout état, en particulier contre le clergé & les moines, eſt la ſeule pièce remarquable de ce troubadour, dont les chanſons galantes ne diſent rien.

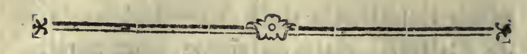
Il attaque le luxe des habits & de la chauſſure des eccléſiaſtiques; leur avarice, & le délai à payer leurs dettes. Il invective contre les prélats, qui uſurpent tyranniquement les fiefs que l'on tient d'eux; qui les font acheter aux poſſeſſeurs par de groſſes ſommes, ou par des redevances & obligations plus fortes que ne le comportent ces fiefs. Il déclame contre les rois, comtes, barons, baillis & ſénéchaux, qui prenant le bien de tout le monde, ſont néanmoins plus pauvres que des pélerins, & n'ont ni

foi ni ferment. Il dit des moines: » Si » Dieu fauve pour bien manger & avoir » des femmes, les moines noirs, les » moines blancs, les Templiers, les » Hofpitaliers & les chanoines auront le » paradis; & Saint Pierre & Saint An- » dré font bien dupes d'avoir tant fouf- » fert de tourmens, pour un paradis qui » coûte fi peu aux autres. « Les légif- tes, les hôteliers, les journaliers, les médecins, huiffiers, &c. paffent en revue: il dépeint vaguement leurs pil- leries, leurs injuftices; & ajoute que, fi ceux-là font fauvés, les freres mi- neurs vivent bien follement, ainfi que ceux qui vont fouvent à confeffe & font pénitence. Il dit à la fin, que le plus grand des rois eft le roi Alphonfe; le meilleur des comtes, le comte de Ro- dez; le meilleur des prélats, celui de Mende; & fon frere, le meilleur des barons.

L'éloge du plus grand des rois ne peut

guère s'appliquer qu'à Alphonſe X, roi de Caſtille, dont le règne commence en 1252. Dès-lors, le comte de Rodez eſt Hugues VI; & l'évêque de Mende, Odilon de Mercœur.





C X I.

RICHARD DE BARBÉSIEU.

SELON l'auteur de la vie manuſcrite de ce troubadour, RICHARD étoit un chevalier, du château de Barbéſieu en Saintonge ; pauvre *vavaſſeur*, mais bon chevalier d'armes, & de belle figure ; ayant plus de talent pour les inventions poétiques, que d'habileté à ſe produire dans le monde ; ſachant bien compoſer, ſans ſavoir parler avec grace. Une extrême timidité qui venoit ſans doute d'une mauvaiſe éducation, lui donnoit un air de gêne & d'embarras, ſurtout dans les nobles compagnies, où il paroiſſoit morne & ſilencieux. Plus il voyoit de perſonnes aſſemblées, plus ſon embarras augmentoit ; & il avoit toujours beſoin de gens pour le produire & le faire valoir.

Ce portrait d'un bon chevalier, d'un

bon poëte, si timide dans la société, n'annonce pas de grands succès en galanterie; puisque c'est avec des qualités fort différentes qu'on avoit coutume d'y réussir. Cependant la vie de notre troubadour est pleine d'intrigues galantes, dont le récit entremêlé de ses pièces intéresse la curiosité.

Il devint amoureux de la femme de Geoffroi de Touai, riche baron du pays. C'étoit la fille de Geoffroi Rudel, prince de Blaye. Une belle figure, beaucoup de gaieté dans le caractère, le talent de la plaisanterie dans la conversation, le désir de l'estime & de la célébrité, la distinguoient avantageusement. Elle s'aperçut bientôt de la passion qu'elle avoit inspirée à Barbésieu, & en parut si contente, qu'il osa lui faire une déclaration d'amour. Elle la reçut en femme qui souhaitoit d'être célébrée par un poëte. Dès-lors le troubadour fut attaché à son service, & la chanta sous le nom

de *Miels-de-donna* (la meilleure des dames.)

» Toutes les fois que je la confidère, » je fuis frappé d'étonnement. Je ne fais » que rêver, fans ofer rien dire. Elle » a tout l'efprit, toute la fageffe de l'âge » mûr: elle y joint la gaieté, la galan- » terie & les graces de la jeuneffe..... » Je fuis comme la chandelle qui fe dé- » truit en éclairant: mon amour me » confume. «

Madame de Touai l'accueilloit avec bonté, mais fans lui accorder la moindre faveur; & quand il la prioit d'amour, elle lui crioit merci; ajoutant qu'elle ne demandoit pas mieux pourvu que fon honneur reftât hors d'atteinte. S'il lui vouloit réellement tant de bien, difoit-elle, il ne devoit rien exiger qui pût nuire à fa réputation. L'amant foupiroit, la conjuroit de ne pas fe rendre coupable en le damnant:

» C'eft un enfer que mon état. Je

» meurs de soif dans la souffrance ; je
» brûle d'un feu dévorant dans les té-
» nèbres.... Voyez ma patience, ma
» soumission, la pureté de mon amour ;
» & daignez m'accorder un doux re-
» gard.... Je n'ose vous appeler amie,
» puisque vous ne voulez pas contribuer
» pour votre moitié à établir ce nom
» entre nous. Je vous trouve une insen-
» sibilité que je ne mérite point. Et ce-
» pendant je ne puis me résoudre à per-
» dre toute espérance. «

Les rigueurs d'une maîtresse inspirent quelquefois des soupçons. La jalousie se fait sentir dans une pièce de Barbésieu, où, après avoir demandé un baiser comme le salaire de l'amour le plus constant, il avertit sa dame que la beauté ne suffit pas sans la vertu ; qu'elle doit prendre garde de prêter matière à la médisance ; qu'eût elle toute la vertu du monde, on ne manqueroit pas de croire les mauvais discours, si elle n'a un exté-

rieur honnête, & si elle ne ferme les oreilles aux galanteries des hommes, qui la plûpart ne sont que des trompeurs.

Une dame du même pays, châtelaine d'un riche château, dit l'historien provençal, ayant fait venir Barbésieu ainsi tourmenté par sa passion, lui tint ce discours: » Je m'étonne bien qu'un homme » tel que vous aime si long-tems une » dame, qui ne vous accorde aucun » plaisir d'amour. Vous êtes d'une figure, » d'un mérite à plaire généralement, » & à obtenir de toutes les dames ce que » vous désirerez. Pour moi, je m'estime- » rois heureuse de vous accorder ce que » l'on vous refuse ailleurs; si vous pre- » niez le parti de vous détacher d'une » cruelle. Et cependant je suis plus belle » & de plus haut rang que l'objet de » votre amour. «

Sur cette déclaration, Barbésieu promet de quitter madame de Touai. L'autre dame lui ordonne d'aller prendre

congé d'elle, ſans quoi elle ne lui accordera rien. Il obéit. » Je vous ai aimé, » dit-il à ſa maîtreſſe, plus qu'aucune » dame du monde, & plus que moi-» même. Mais ne pouvant obtenir de » vous la moindre faveur, je ſuis réſolu » de vous quitter. « Affligée de ce propos, madame de Touai le prie de ne la point abandonner; & ajoute que, ſi juſques-là elle n'avoit point eu égard à ſes demandes, elle promettoit de le mieux traiter à l'avenir. Il répond ſéchement : » Mon parti eſt pris, je vous quitte. « Il court auprès de ſa nouvelle maîtreſſe.

Quelle fut ſa ſurpriſe, lorſque rendant compte à la dame de l'exécution de ſes ordres, il ne reçut que cette réponſe pleine de mépris : » Allez, vous êtes » indigne qu'aucune femme vous traite » bien. Vous êtes l'homme du monde le » plus faux, d'avoir rompu de la ſorte » avec une dame ſi belle, ſi gaie, ſi » honnête à votre égard! Puiſque vou

» l'avez quittée, vous quitteriez toute
» autre. Retirez-vous. «

Barbéfieu consterné fut en proie à la douleur. Il retourna crier merci à madame de Touai : elle ne voulut plus entendre parler de lui. Alors la fureur lui dicta une invective contre les femmes en général :

» Chercher de la fidélité chez les femmes, c'est chercher les choses saintes
» aux lieux où l'on jette les chiens morts.
» S'y fier, c'est comme si l'on confioit le
» poussin au milan. Si elles n'ont point
» d'enfans, elles en supposent, pour
» avoir les avantages matrimoniaux,
» accordés aux meres. Elles vous feront
» haïr ce que vous chérissez le plus, &
» aimer à la folie ce que vous ne pou-
» vez souffrir. Elles ne veulent que s'en-
» traîner les unes les autres dans le dé-
» sordre, pour en rire & se justifier. «

Accablé de désespoir, le troubadour se retira dans un bois, où il se bâtit une

petite maiſon, réſolu de n'en jamais ſortir, & de ne plus paroître dans le monde, juſqu'à ce qu'il fût raccommodé avec madame de Touai. Les chevaliers du pays étoient touchés de ſon ſort. Au bout de deux ans, ils vinrent le prier d'abandonner ſa retraite. Il tint ferme dans ſa réſolution. Enfin toutes les dames & les chevaliers allèrent demander grace pour lui à ſa dame. Mais elle répondit qu'elle ne l'accorderoit pas, à moins que cent dames & cent chevaliers, qui s'aimaſſent *par amour*, ne vinſſent les mains jointes & à genoux lui crier merci & ſolliciter le pardon de Barbéſieu, promettant à cette condition de l'accorder. Cette nouvelle lui rendit l'eſpérance, & il exprima ſes regrets & ſes déſirs dans une chanſon :

» Ainſi qu'un éléphant, renverſé par
» terre, ne peut ſe relever, juſqu'à ce
» qu'un grand nombre d'autres éléphans
» le faſſent relever par leurs cris ; de

» même je ne ferois jamais forti de » l'affliction où m'a précipité mon crime, fi la cour du Pui, fi les loyaux » amans n'avoient imploré pour moi » celle dont je ne pouvois obtenir » grâce. Sans eux je continuerois à ne » plus chanter, à me tenir enfermé comme un reclus, privé de toute joie : » car je ne fuis pas de la nature de » l'ours, qui engraiffe à force de mal » avoir...... Je voudrois, étant mort » comme le phénix, me brûler & renaître comme lui de mes cendres, pour » rentrer en grâce auprès de la belle que » j'ai offenfée, que je n'ofe voir depuis » deux ans. Chanfon, fois auprès d'elle » mon interprète. Je vais me remettre à » fa miféricorde ; femblable au cerf qui, » ayant fini fa courfe, va mourir aux » pieds des chaffeurs. «

Les dames & les chevaliers s'affemblèrent au nombre prefcrit, allèrent intercéder pour le malheureux amant, &

obtinrent ſa grâce. Mais madame de Touai mourut bientôt ; & Barbéſieu, ne pouvant plus vivre dans un pays, qui lui rappeloit continuellement la perte d'une maîtreſſe adorée, ſe retira en Eſpagne, où il finit ſes jours.

Ses chanſons, au nombre de quatorze, ſont toutes relatives à l'objet de ſa tendreſſe. L'hiſtorien provençal obſerve qu'il affectoit de ſe ſervir d'allégories, tirées des animaux, des oiſeaux, du ſoleil & des étoiles, afin de donner à ſes ouvrages un tour nouveau qui les diſtinguât. Le génie échauffé par le ſentiment trouve des moyens plus sûrs de ſe diſtinguer.

Qu'il n'y ait pas du romaneſque dans la vie de ce troubadour, c'eſt de quoi je me garderois bien d'être garant. Quelques circonſtances ajoutées ſur un fond vrai lui donnent ſouvent l'air d'une fable. Mais ſi l'ancien écrivain provençal peut être ſoupçonné ici de crédulité ou

de menſonge. Noſtradamus eſt tout autrement digne de cenſure : il ſemble accumuler à plaiſir les bévues & les erreurs.

Son Richard de Barbéſieu n'a aucun rapport avec celui de nos manuſcrits. Il en fait un très beau parleur, excellent mathématicien, auſſi verſé dans les ſaintes lettres que dans la poéſie provençale. Il avance que Pétrarque a profité de ſes poéſies. Il dit néanmoins que le troubadour mourut vers l'an 1383, dans le tems que le comte de Savoie força Nice de lui faire hommage ; tandis que Charles de Durazzo, uſurpateur du royaume de Naples, faiſoit la guerre en Provence à Louis I, comte de Provence & roi de Naples.

1°. Il eſt peu vraiſemblable que Pétrarque, mort en 1374, ait profité des ouvrages d'un poëte qu'on fait mourir après lui.

2°. Il eſt faux que Charles de Du-

razzo ſoit venu en Provence faire la guerre à Louis I, qui au contraire alla le combattre à Naples.

3°. La ville de Nice ne fut uſurpée par le comte de Savoie, Amédée VIII, qu'en 1388, trois ans après la mort de Louis I.



CXII.

GUILLAUME DE MONTAGNAGOUT.

» GUILLAUME DE MONTAGNAGOUT fut un chevalier de Provence, » bon *trouveur* & fort amoureux. Il aima » madame Josserande, du château de » Lunel, & fit pour elle beaucoup de » bonnes chansons. « C'est tout ce que nous apprennent nos manuscrits. Il n'y a en Provence aucun lieu du nom de Montagnagout; mais il y a un Puiagut dans le diocèse de Sisteron, & *pui* signifie *montagne*. Probablement notre troubadour possédoit ce fief, ou étoit de la famille des seigneurs.

Celui dont Nostradamus a donné la vie, sous le nom de Guillaume d'Agout, est certainement le même; puisqu'une de ses pièces les plus considérables, citée

par l'hiſtorien, ſe trouve dans le recueil de Montagnagout. Voyons les particulatités qu'il en rapporte.

Selon lui, Guillaume, ſeigneur d'Agout, fut bon poëte provençal ; il ſe diſtingua par un caractère ſage & honnête, doux & modeſte ; on l'appeloit l'Heureux, parce qu'il joignoit une grande fortune à une grande vertu ; ſon aſpect étoit gracieux & vénérable, & de jour en jour, on découvrit en lui des qualités plus ſingulières & plus dignes d'eſtime ; il aima Joſſerande, très-diſtinguée parmi les dames de ſon tems ; il compoſa pour elle beaucoup de chanſons, qu'il adreſſoit à Alphonſe roi d'Aragon, prince de Provence & comte de Barcelone, à la cour duquel il étoit le premier & le principal Gentilhomme. Noſtradamus donne enſuite l'extrait de la pièce qu'on verra dans cet article. Il fait mourir le troubadour en 1181, quoique ſes poéſies paroiſſent démon-

trer qu'il vivoit au milieu du treizième ſiècle.

Elles ſont au nombre de douze. Commençons par ce qu'elles renferment d'hiſtorique.

Nous trouvons en premier lieu un poëme concernant la ligue que Raimond VII, comte de Toulouſe, fit en 1241 avec un nombre de ſeigneurs contre S. Louis, pour recouvrer les domaines qu'il avoit été contraint de céder en 1229. Les comtes de la Marche, de Foix & de Rodez, entrèrent dans cette ligue. Le roi de France eut l'adreſſe de les en détacher; les autres alliés de Raimond l'abandonnèrent par foibleſſe, ou parce qu'ils le voyoient trop foible; & en 1243, il fut réduit à ſe ſoumettre par le traité de Lorris.

Pendant cette guerre, le troubadour compoſa ſon poëme, où reſpire la paſſion des armes. Il ſe plaît, dit-il, au ſon des trompettes, aux traits que tirent les

meilleurs archers, & à voir une forêt de lances. Il fait l'éloge du comte de Toulouſe, mais en lui reprochant de ne s'être pas tenu avec ceux de ſa nation; faute déjà commiſe par les ſeigneurs de la Marche, de Foix & de Rodez, qui ont pris un mauvais parti. Le poëte compare leur conduite à la trahiſon de Caïn. Il dit au ſujet du roi d'Aragon, qui avoit promis des ſecours: » Si le » roi Jacques I, à qui nous fûmes fidelles, » nous tient parole, les François s'en » trouveront mal. « Henri III, roi d'Angleterre, avoit donné beaucoup d'eſpérance, & s'en tenoit aux ſimples promeſſes. » Il fait bien de ne ſe pas remuer, » juſqu'à ce qu'on l'ait dépouillé de » tout. «

Un autre poëme, à l'occaſion du mariage de l'héritière de Provence avec Charles d'Anjou, frere de ſaint Louis, manifeſte encore mieux l'averſion du troubadour pour les François.

Il ſe plaint de ce que la Provence a perdu ſon nom; & il prétend qu'on l'appellera déſormais *Faillenza*, au lieu de *Proenza*, (pays de *lâcheté*, au lieu de pays de *bravoure*,) parce qu'elle a ſubi une domination dure, en place de ſon ancien gouvernement qui étoit la douceur même. Il ſouhaite que le roi d'Aragon (Jacques I,) qui a défait les Saraſins d'Eſpagne, vienne combattre les François. Il ne doute pas qu'ayant vaincu leurs vainqueurs, il ne les vainque fort aiſément; (alluſions aux victoires des Saraſins ſur ſaint Louis, dans ſa première croiſade.) Il craint que ſi le roi d'Aragon ne vient au ſecours du comte de Toulouſe, les François ne faſſent encore des progrès; & il regarde ces princes comme déshonorés, s'ils ne ſe vengent pas des injures qu'ils en ont reçues. (Raimond VII voyoit avec beaucoup de peine l'établiſſement de Charles d'Anjou en Provence; mais pouvoit-il l'empêcher?)

Deux

Deux ſirventes, ſur la décadence des mœurs, contiennent des traits remarquables : on y voit en particulier une cenſure des gens d'égliſe, qu'ils devoient pardonner difficilement.

Après avoir dit, avec le ton de la ſatire, que ſon ſiècle eſt ennemi de tout bien, & que l'argent ſeul y eſt compté pour quelque choſe, le poëte reproche aux prédicateurs de s'élever contre l'amour de la gloire.

» Quiconque fait peu de cas de la » gloire, eſt mal inſpiré. Dieu veut la » gloire & la louange ; l'homme qu'il fit » à ſon image, doit avoir le même déſir. » Les gens d'égliſe ont mauvaiſe grace » de ſe rendre inquiſiteurs, pour juger » des choſes à leur fantaiſie. Qu'ils le » ſoient, j'y conſens, pour ramener dou» cement à la foi ceux qui s'en ſont éga» rés, & pour les admettre charitable» ment à la pénitence. Ils diſent que l'or» froi (étoffe d'or) ne convient point aux

» femmes. Ah! qu'elles ne faſſent pas de
» plus grand mal! avec la richeſſe des
» habits elles conſerveront les bonnes
» graces de Dieu. Ce n'eſt point avec
» des robes noires ou des frocs blancs
» qu'on les obtient; ſi l'on n'a que ce mé-
» rite. Que les gens d'égliſe renoncent au
» monde, & ſongent uniquement à leur
» ſalut; qu'ils dépouillent la vanité & la
» convoitiſe; qu'ils n'uſurpent pas le bien
» d'autrui: & on les croira. A les enten-
» dre, ils ne veulent rien; mais à les
» voir, ils prennent ſans égard pour per-
» ſonne. «

Le ſirvente eſt adreſſé au comte de Toulouſe, pour le faire ſouvenir du mal que lui ont fait les gens d'égliſe, & pour qu'il ſe mette en garde contre eux à l'avenir.

Nous voyons à chaque inſtant, combien l'affaire des Albigeois les avoit rendus odieux. Doit on s'en étonner? Le zèle devient plus que ſuſpect, quand il

s'exerce en pillant, maſſacrant, brûlant; & que ſes travaux finiſſent par enlever les dépouilles de ceux qu'il a perſécutés. Alors naiſſent les haines, au lieu de converſions.

Voici le ſecond ſirvente, où ſe trouvent des leçons pour différentes claſſes d'hommes.

» Les clercs & les laïques vont par le » monde, ſe plaignant les uns des autres. » Les peuples ſe plaignent de l'injuſtice » de leurs ſeigneurs, & ceux-ci ſont mé- » contens de leurs ſujets. Ainſi le monde » eſt rempli de haines. Mais il vient de » vers l'orient des Tartarins qui, ſi Dieu » ne les arrête, les réduiront tous au » même état. (Il annonce une invaſion des Muſulmans, ſous un des noms qu'on donnoit aux hérétiques Albigeois.)

» Ce malheur arrivera aux chrétiens; » pour tant de forfaits dont les clercs & » les laïques ſe ſont rendus également » coupables; il arrivera infailliblement,

» ſi Dieu ne prend pitié d'eux, & ne fait
» terminer leurs différends par le pape:
» car ſi le pape les concilie, ils ſont à
» l'abri de l'infortune. (L'auteur ſemble parler des Guelfs & des Gibelins; mais le pape n'étoit rien moins que conciliateur entre ces partis: il étoit plutôt le chef de l'un, contre l'autre.)

» Pourquoi le clergé veut il de ſi
» beaux habits, & vivre dans l'opulen-
» ce; pourquoi le clergé veut-il de ſi
» belles montures; puiſqu'il ſait que
» Dieu vécut pauvre? Pourquoi veut-il
» s'emparer du bien d'autrui; puiſqu'il
» ſait que tout ce qu'il dépenſe au-delà
» du manger & du vêtement le plus ſim-
» ple, eſt un vol qu'il fait aux néceſſi-
» teux, *ſi l'écriture ne ment?*

» Pourquoi les grands ſeigneurs ne
» ſont-ils pas attentifs à ne faire ni tort
» ni violence à leurs ſujets? Faire vio-
» lence aux ſiens eſt auſſi criminel
» qu'uſurper les droits d'autrui. C'eſt

» même un double crime de les maltraiter, étant obligé de les défendre.
» Ainſi on perd ſur eux tous ſes droits.

» Les ſujets, de leur côté, ſont bien
» coupables lorſqu'ils manquent à leurs
» ſeigneurs. Car chacun doit aimer d'amour pour ſon bon ſeigneur, & le ſervir loyalement; comme le ſeigneur
» doit aimer de bonne foi ſes ſujets.
» Loyauté oblige les uns & les autres
» de s'aimer ſi cordialement, qu'il n'y
» ait entre eux aucune fauſſeté.

» Roi de Caſtille, l'empire vous attend.
» Mais on dit ici que cette attente eſt
» celle des Bretons, (qui attendoient
toujours leur Arthur, héros fabuleux.)
» Quand un grand roi fait une grande
» entrepriſe, il faut qu'il mette ſa tête à
» l'aventure. «

Alphonſe X, dont il s'agit, fut élu empereur en 1257, par un parti oppoſé au prince Richard d'Angleterre. Pour ſoutenir cette élection, il ſe montra peu

digne du glorieux ſurnom de Sage ; en accablant d'impôts ſes ſujets, ſans pouvoir exécuter une entrepriſe ſi imprudente.

Les pièces de Montagnagout pour madame Joſſerande devroient être incomparables, à en juger par ce début :

» Quoique les premiers troubadours » aient dit beaucoup de choſes ſur l'a- » mour, on peut encore en ajouter de » nouvelles : car on n'eſt pas bon trou- » badour, ſi on ne met de la nouveauté » & de l'invention dans ſes ouvrages. » Un des premiers a dit qu'on avoit » tant parlé de l'amour, qu'il ſeroit diffi- » cile d'en rien dire de plus. Mais il » n'en eſt rien. Je dis ce que je n'ai » jamais entendu dire ; & amour m'a » donné tant de ſavoir, que ſi jamais on » n'eût fait de vers, j'en aurois été l'in- » venteur. «

Cependant il ſe jette dans les trivialités de la galanterie, où nous éviterons

de le ſuivre, quoique peu de poëtes avant lui y aient montré des ſentimens plus honnêtes. On en jugera par la pièce ſuivante, la même que cite Noſtradamus dans l'article de ſon Guillaume d'Agoult. Elle peint avec naïveté cet amour antique & pur, dont la théorie étoit déjà fort effacée.

» On ne doit être eſtimé qu'autant » qu'on s'efforce d'être auſſi bon qu'il » eſt poſſible ; parce qu'on ne vaut qu'à » proportion de ſa richeſſe. Vous qui » déſirez acquérir du mérite, mettez en » amour votre cœur & votre eſpoir. » Amour porte aux plus belles actions ; » il engage à une conduite honnête ; il » diſſipe le chagrin & inſpire la joie.

» Procéder frauduleuſement en amour, » c'eſt n'être pas amoureux. Vous n'ai- » mez point, vous ne devez point être » aimés, vous qui demandez à celle » dont votre cœur eſt épris, des choſes » que la vertu condamne. Quelque ar-

» dent désir qui vous tourmente, vous
» ne devez rien vouloir contre l'hon-
» neur de votre maîtresse. Amour n'est
» qu'une même volonté avec l'objet
» aimé, pour tout ce qui peut augmen-
» ter sa gloire. Qui cherche autre cho-
» se, dément le nom d'amour.

» L'amant loyal aime raisonnable-
» ment, sans trop se passionner. La rai-
» son s'éloigne également du trop & du
» trop peu. Telle est la voie que nous
» suivons, nous autres vrais amans.
» Celui qui ne tient pas d'autre route,
» Dieu à la fin le comblera de bienfaits;
» mais quiconque s'en écarte est trom-
» peur.

» Jamais il ne me prit envie de rien
» faire, dont la belle à qui j'ai donné
» mon cœur pût être fâchée. Nul plai-
» sir ne peut me plaire, si son honneur
» en recevoit la moindre tache. Le sin-
» cère amant désire cent fois plus le
» bonheur de sa maîtresse que le sien.

» Les amans du *tems passé* ne cher-
» choient que la gloire de bien aimer ;
» & les belles n'auroient jamais consenti
» à rien de mal-séant. Aussi les uns &
» les autres étoient-ils pleins de mérite,
» n'aspirant tous qu'à l'honneur. Mais
» aujourd'hui la vertu tombe en déca-
» dence ; parce que, sans égard pour
» l'honneur, on ne cherche en amour
» que le plaisir.

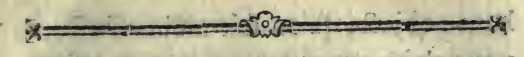
» Cette leçon m'attirera les reproches
» d'une foule de méchans amoureux &
» de fausses dames. Mais les ménager
» seroit participer à leurs désordres. Le
» devoir du sage est de retirer le fou de
» ses égaremens. Si je déplais par-là, j'en
» suis bien aise. «

La pièce finit par un éloge d'Alphonse X, nouvellement parvenu au trône de Castille : il y monta en 1252.

Nous avons une complainte de Pons Saurel de Toulouse, personnage inconnu, sur la mort de Montagnagout, qu'il

loue comme un modèle de ſainteté, le chef & le pere des troubadours. L'envoi eſt à la ſainte Vierge : il la prie pour celui qui a dit du bien d'elle.





CXIII.

GUILLAUME DE MUR.

DANS le catalogue des nobles de Catalogne, on trouve les ſeigneurs de Mur, branche de la maiſon des comtes de Pallas. Il n'y a aucun Guillaume parmi les aînés. Ce troubadour étoit probablement un des cadets. Outre un ſirvente peu curieux pour exhorter les chrétiens à la croiſade, (la dernière de S. Louis,) nous avons de lui deux tenſons qui paroiſſent dignes d'un extrait.

I.

Lequel doit faire plus d'efforts pour mériter l'eſtime, ou de l'amant déjà heureux, ou de celui qui n'a encore que l'eſpérance ? C'eſt la queſtion que le poëte propoſe à Giraud, dont il a oüi vanter le ſavoir.

Celui-ci décide pour le premier. Guil-

laume objecte qu'on fait moins d'efforts pour plaire, quand on a moins à désirer & à demander : il cite l'exemple du rossignol, qui est dans la joie, tant qu'il poursuit celle qu'il veut obtenir, & qui ne l'a pas plutôt obtenue, que son chant devient rude & grossier. Giraud répond que la récompense ne peut affoiblir le désir de mériter ; que l'exemple du rossignol ne signifie rien, un oiseau étant incapable de connoissance & de sentiment réfléchi. Pour moi, ajoute-t-il en finissant, je ne vaux jamais mieux que lorsque je suis bien traité.

I I.

Lequel est le plus estimable, de deux riches barons, dont l'un emploie son bien à enrichir ses gens & ses compagnons de guerre, à l'exclusion des étrangers, & dont l'autre affecte de tout donner aux étrangers, sans rien faire pour ses gens ? La question s'adresse à Giraud.

On ne mérite aucun éloge, répond-il, lorſqu'on n'enrichit que des étrangers ; & faire du bien aux ſiens eſt, au contraire, une action très-eſtimable. Guillaume dit qu'en donnant aux étrangers, on étend plus loin ſa réputation, on acquiert plus de gloire ; & que cette gloire, acquiſe parmi les étrangers, doit plus toucher le ſerviteur que le bienfait qu'il recevroit lui-même. Giraud réplique : Y a-t-il une plus grande gloire pour un ſeigneur, que de bien s'acquitter de ſon devoir ? Y a-t il un devoir plus eſſentiel, que de bien traiter ſes ſerviteurs ?

Ils choiſiſſent pour juge un jeune comte Henri, (peut-être Henri comte de Rhodez ;) & voici ſa déciſion :

» Guillaume & Giraud m'ayant invité
» à juger leur diſpute, dans laquelle l'un
» & l'autre ont défendu avec eſprit leur
» ſentiment ; Guillaume a ſoutenu par
» de fortes raiſons la préférence qu'il

» donne à celui qui fait du bien aux
» étrangers ; & Giraud, celle qu'il don-
» ne au baron qui récompenſe les ſiens :
» ſur ce, ayant pris l'avis de notre con-
» ſeil, nous diſons, Qu'il y a de part &
» d'autre beaucoup d'honneur, mais que
» celui qui fait du bien aux ſiens mérite
» la préférence. «

Autant la plupart des tenſons de galanterie étoient frivoles, autant les autres pouvoient être intéreſſantes & utiles, quand elles rouloient ſur les mœurs & les devoirs. C'étoit un moyen d'aſſaiſonner la morale.



CXIV.

RAIMOND DE TOR ou DE LA TOUR, DE MARSEILLE.

Il est inconnu ; mais ses pièces n'en sont pas moins curieuses. Nous en extrairons la substance.

Les deux premières concernent spécialement le comte d'Anjou. Le poëte suppose qu'il se met sur les rangs, ainsi que le roi de Castille Alphonse X, & Richard d'Angleterre frere de Henri III, pour avoir l'empire, extrêmement affoibli & agité depuis la mort de Frédéric II. Charles d'Anjou ne disputa jamais la couronne impériale. Ses prétentions sur le royaume des Deux-Siciles faisoient croire apparemment qu'il étendoit ses vues plus loin.

» Mes chansons & mes ingénieuses in-
» ventions doivent augmenter de valeur,

» dès que le comte d'Anjou entreprend » de demander l'empire, pour lequel il y » aura des guerres, des troubles, des né» gociations & des traités. Je ſerois affli» gé qu'on le trompât; & ſi j'en étois » cru, les eccléſiaſtiques en porteroient » la peine. Maudite ſoit l'oiſiveté où ils » croupiſſent! Je ne les eſtime pas la » valeur d'un gant. Ils traverſent le bon » roi Mainfroi, par qui la Pouille, l'Au» triche, la Sicile, la Calabre, & beau» coup d'autres principautés ſont gou» vernées. (Mainfroi, fils naturel de Frédéric II, tuteur & oppreſſeur de Conradin, ſon neveu, fut tout à la fois l'objet de la haine des papes, & l'ennemi de Charles d'Anjou.) » Le clergé plein de » tromperie eſt acharné contre lui. Mais » les Lombards & les Allemands, qui » ont ſa confiance, frapperont avec lui » de rudes coups. Si le ſeigneur de Pro» vence (le comte Charles) a le même » crédit que le comte Richard & le loyal

» roi de Caſtille, il y aura bien du trou-
» ble. «

Notre troubadour ne ſe montre pas fort inſtruit des affaires politiques, en s'intéreſſant tout-à-la-fois pour ſon ſeigneur, & pour celui que ſon ſeigneur vouloit réellement dépouiller. Ses idées ſont encore confuſes dans le ſirvente ſuivant :

» Il eſt bien juſte que je chante, puiſ-
» que Richard veut être roi de Vienne
» & d'Arles; dont le roi Charles a beau-
» coup de chagrin, & le roi Edouard (ou
» plutôt Henri) bien de la joie. Je ferai
» des chanſons plus éclatantes, puiſque
» Richard prétend avoir l'empire & ſub-
» juguer les Lombards, puiſque le roi
» de Caſtille veut auſſi l'empire. Ce roi
» eſt empereur de mérite; fine joie eſt
» ſon fils; fin amour, ſa mere; les gais
» plaiſirs, ſon armée; & le chagrin, ſon
» ennemi. Comme je ſais que celui des
» deux qu'on couronnera, ſera long-

» tems en guerre avec notre comte de
» Provence, je ne compterai point les
» coups qui se donneront dans les atta-
» ques & les poursuites. Quand l'Anglois
» ou l'Espagnol viendront demander la
» couronne de fer, quel que soit celui
» qui succombe, les gens d'église en ren-
» dront graces à Dieu, & prendront des
» habits bleus & rouges. «

La couronne de Lombardie, quoique d'or, s'appeloit couronne de fer, parce qu'elle étoit montée en fer. Il seroit inutile de donner sur cette pièce d'autres éclaircissemens. L'auteur s'y montre, comme dans la première, indigné de la haine des gens d'église contre la maison de Souabe. C'est pourtant ce qui valut le royaume de Naples à Charles d'Anjou, qui le reçut comme un don du souverain pontife.

Dans un troisième sirvente, se trouve l'éloge du prince Henri, frere du roi de Castille, alors réfugié à Tunis; prince

factieux & rebelle, qu'un admirateur d'Alphonse X ne devoit certainement pas louer.

» Henri est riche en mérite & en gloi» re, mais il ne peut le devenir en ar» gent : car il ne songe qu'à servir la va» leur & la courtoisie, à donner & à se » faire aimer; aimant mieux renoncer » aux biens de la fortune, que de s'atti» rer des reproches..... Comme il est » de la haute & antique souche dont » furent les guerriers, il ne peut arriver » à sa chevalerie qu'une bonne fin..... » Quoique plusieurs publient de plus en » plus les louanges du franc empereur » (Alphonse X,) son frere est bien en » droit d'être loué de tout le monde.... » J'exhorte le roi de Tunis à conserver » pour ami le glorieux Don Henri. «

Le poëte oublioit, sans doute, que c'étoit un crime & un opprobre, aux yeux des chrétiens, d'être en liaison avec les Sarasins.

Raimond de Tor adresse un sirvente à un autre troubadour, où l'on voit que la réputation de Florence & des Florentins annonçoit déjà de grandes choses, surtout en faveur de la poésie.

Ami Gaucelm, si vous allez en Toscane; arrêtez-vous à Florence: car » on y protége la valeur & le mérite; » on y fait grand cas des chansons & de » l'amour. Gagnez l'amitié du seigneur » Bernabo, qui n'a pas son pareil en » bravoure & en honneur. Il brilleroit » en Provence même, & en France. La » raison, la justice & la magnificence, » règlent toutes ses démarches. Il n'y a » pas un seul homme, de si loin qu'il » vienne, s'il est spirituel & galant, à » qui il ne donne des preuves de son » affabilité. Je vous exhorte à vous présenter devant lui avec un air enjoué, » & en chantant l'amour. Par ce moyen, » on est sûr, je crois, d'en être bien » accueilli. Outre un blanc roussin pour

» vous porter, vous aurez du brave ſei-
» gneur Bernabo un cheval bai ou gris,
» & un équipage tel qu'il vous le fau-
» dra. Quand vous aurez gagné ſes bon-
» nes grâces, dites-lui de nous un peu
» de bien. «

Un cinquième ſirvente eſt contre le beau & orgueilleux Bérenger, & le ſeigneur Rigaut, qui ont défié inſolemment deux autres gentilshommes, Olivier & Vivant. Le poëte leur reproche d'avoir envoyé à ceux-ci des joncs briſés en ſigne de rupture. Il reproche à Rigaut en particulier, d'avoir envoyé par inſulte, le pan de derrière du plus mauvais de ſes habits à Vivant, qui eſt gai, courtois, & de la plus pure loyauté. Ainſi on ſe ſervoit encore de ſignes extérieurs pour déclarer ſes ſentimens. Une paille ou un jonc rompus annonçoient une brouillerie. De-là l'expreſſion qui ſubſiſte encore, *rompre avec quelqu'un*.

La dernière pièce de ce troubadour

eſt une invective injurieuſe contre les belles-meres, qu'il dépeint toutes comme des marâtres, à l'occaſion d'un fait particulier. Il s'exprime en homme furieuſement paſſionné.

» Toute bru ſera bien de chaſſer ſa » belle-mere. Jeunes & vieux, tous les » gens ſenſés ſavent bien qu'une belle- » mere n'eſt jamais ſans antipathie pour » ſa bru, & n'obſerve à ſon égard ni juſ- » tice ni raiſon. Chacun peut dire ſans » mentir que la belle dame *** a bien » fait de mettre hors de chez elle ſa belle- » mere. J'envoie ce bon demi-ſirvente à » Siſteron, pour qu'il ſoit publié dedans » & dehors, & que toutes les belles- » meres & toutes les brus le ſachent.... » C'eſt avoir chaſſé une chauve-ſouris » que d'avoir chaſſé la belle-mere. «

Cette plate ſatire donne aſſez mauvaiſe idée du caractère, comme du talent de Raimond de Tor.

C X V.

GUILLAUME DE SAINT-DIDIER ou SAINT-LEIDIER.

LA naïveté de l'hiſtorien provençal, qui a compoſé la vie de ce troubadour, ou plutôt raconté ſes aventures de galanterie, eſt ſi agréable par elle-même que tout ornement la dépareroit. Je m'attacherai donc à ſon récit, avec la liberté d'y faire quelques légers changemens de ſtyle.

GUILLAUME DE SAINT-DIDIER fut un riche châtelain de Veillac (ou Noaillac,) dans l'évêché du Pui-Sainte-Marie, homme conſidéré, bon chevalier d'armes, généreux, courtois, loyal amant, fort aimé & bien accueilli des dames. Il aima d'*amour* (non en ſimple ami) madame Adélaïde de Clauſtra, ſœur du dauphin d'Auvergne, femme

du vicomte de Polignac, qu'on appeloit communément la marquiſe de Polignac. Ils prenoient enſemble le nom de Bertrand; ſans doute pour rendre leur intrigue plus myſtérieuſe, ſelon l'uſage des troubadours. Ce nom leur étoit commun avec Hugues Maréchal leur confident, qui ſavoit tout le myſtère de leur commerce : ils le lui donnoient apparemment, pour tromper davantage les curieux, par la difficulté d'en faire l'application.

Depuis long-tems Guillaume ſervoit la marquiſe, ſans qu'elle voulût lui faire aucun plaiſir d'amour. Elle lui dit à la fin: » Si le vicomte mon mari ne me » prie, & ne me commande de vous » prendre pour mon chevalier & ſervi» teur, vous n'obtiendrez jamais rien de » moi. « Ce diſcours le fâcha beaucoup. Cependant il penſa aux moyens de remplir la condition. Il s'aviſa de compoſer une pièce, où il faiſoit parler un mari intercédant

intercédant auprès de sa femme en faveur d'un chevalier amoureux. Ses chansons plaisoient beaucoup au vicomte, qui les chantoit lui-même fort bien. Le troubadour l'alla donc trouver, lui raconta qu'une dame lui avoit déclaré qu'elle ne l'aimeroit point, si elle n'en étoit priée par son mari ; & en même tems lui présenta sa pièce, conçue en ces termes :

» Madame, je suis un messager adressé » à vous. Je vous salue de la part d'un » homme enchanté de tout ce qui peut » vous plaire.... Il est tellement occu- » pé de vous, qu'il fuit toute autre joie. » Il n'a dans l'ame que l'amour dont » vous l'avez enflammé ; & il mourra » de langueur, si vous ne venez à son » secours.... Je ne connois point ce » chevalier ; mais je vous prie que, pour » l'amour de moi, vous cessiez d'être » fâchée contre lui...... Ne craignez » rien, je vous réponds de tout......

» Je vous défends d'aimer tout autre » chevalier. Il eſt riche en mérite & bien » né ;....... & je ne ſache rien en lui » pourquoi une dame doive rejeter ſes » vœux..... Madame, faites-lui ſavoir » ce que vous prétendez faire de lui ; & » que votre réponſe l'attache encore » plus à vous. «

Le vicomte de Polignac, très-content de la chanſon, & encore plus d'en connoître le motif, apprit les vers par cœur, & les alla chanter à ſa femme. Elle ſe reſſouvint de la parole qu'elle avoit donnée à Guillaume ; elle ſe dit intérieurement : Je n'ai plus de raiſon pour me défendre. Guillaume ſe préſenta bientôt, comme ayant exécuté ſes ordres. La marquiſe ne pouvant plus ſe diſpenſer de tenir parole, l'accepta pour ſon chevalier & ſerviteur. Leurs amours durèrent long-tems.

Interrompons un moment le récit, & obſervons le conſentement gracieux d'un

mari au choix que ſa femme faiſoit d'un amant. C'eſt ce qui ſe pratique encore tous les jours en Italie, pour les *ſigiſbés* ou *cavaliers ſervans* des dames. Il en étoit alors comme aujourd'hui : l'amour romaneſque du chevalier, & ſes ſervices aſſidus, l'expoſoient beaucoup, ainſi que la femme, à tomber dans quelque paſſion vulgaire.

Ce commerce tourna au déſavantage de Guillaume. Car les deux autres Bertrands (ſa dame & leur confident) lui firent une grande trahiſon.

Le troubadour aimoit la marquiſe avec beaucoup de diſcrétion, & ſans donner matière aux médiſances. Ils avoient eu grand ſoin de tenir caché ce qui produiſoit beaux *faits* & beaux *dits*; ces actions louables qu'inſpiroit quelquefois l'amour, & ces traits ingénieux qu'il ſemoit dans les converſations.

Il y avoit alors une dame très-belle & bien appriſe, la comteſſe de Rouſſil-

lon, fort estimée & fort honorée de tous les braves chevaliers. Guillaume la louoit & la vantoit plus qu'aucun autre. Il prenoit tant de plaisir à parler d'elle, que tout le monde le croyoit chevalier de cette dame. Elle le voyoit très-volontiers; il la voyoit de même, & rendoit des visites moins fréquentes à la marquise. Celle-ci en fut jalouse, persuadée, comme on le disoit, qu'il étoit l'amant de la comtesse de Roussillon.

La marquise manda Hugues Maréchal, & lui porta ses plaintes contre Guillaume. » Je veux m'en venger à » votre profit, lui dit-elle, je veux vous » faire mon chevalier; car je vous con- » nois bien: je suis sûre que je ne trou- » verai jamais chevalier qui me con- » vienne mieux, & dont la victoire » doive plus piquer Guillaume. Je veux » donc aller en pélerinage à Saint- » Antoine de Viennois; nous passerons « chez Saint-Didier; & je coucherai

» avec vous dans ſa chambre & dans
» ſon propre lit. «

Surpris d'abord de cette propoſition, Hugues dit à la marquiſe : » Vous me
» faites le plus grand honneur & le plus
» grand plaiſir, qu'on ait jamais fait à
» un chevalier ; & me voilà tout diſpoſé
» à ce que vous déſirerez de moi. «

Auſſitôt la marquiſe donne ſes ordres pour le voyage. Elle ſe met en route avec ſes dames & demoiſelles, ſuivie de ſon amant, & de pluſieurs autres. Elle arrive à Saint-Didier, dans le château de Guillaume qui étoit abſent. Elle deſcend de cheval. On la reçoit avec toutes ſortes de marques de diſtinction & d'honneur ; on la ſert comme elle veut ; enfin elle paſſe la nuit avec Hugues dans le propre lit de Guillaume.

La nouvelle s'en étant répandue dans le pays, Guillaume en fut auſſi affligé que confus. Néanmoins il ne voulut pas en faire plus mauvaiſe mine à la mar-

quiſe & à Hugues, ni engager avec eux une querelle, ni même faire ſemblant de ſavoir ce qui s'étoit paſſé. Mais il ſe livra entièrement à la comteſſe de Rouſſillon, & ſe détacha de la marquiſe. (C'eſt dommage que l'hiſtorien provençal ne nous apprenne point quelle fut la conduite du mari après cette aventure ſcandaleuſe.)

L'hiſtorien du Languedoc, ordinairement ſi exact, eſt tombé dans quelques erreurs au ſujet de Guillaume de Saint-Didier. La principale eſt de le compter parmi les troubadours du douzième ſiècle, qui floriſſoient ſous Raimond V comte de Toulouſe. Une pièce même de ſon recueil prouve qu'il vivoit bien avant dans le treizième. Il ſe plaint de ce qu'on abandonne Jéruſalem & les ſaints lieux; il voudroit que les prêtres & les prédicateurs paſſaſſent outre-mer; que le roi d'Angleterre, & *ſon frere Richard*, le roi d'Aragon & le roi de

France, allassent combattre les païens (les musulmans;) & il ajoute: » Que » ceux qui voudroient recouvrer valeur, » aillent en Castille auprès du roi *Al-» phonse*, continuellement occupé à dé-» truire leur puissance. «

Si don Vaissette avoit connu cette pièce, il auroit sans doute observé que le seul roi d'Angleterre de ces tems-là, qui eût un frere nommé Richard, est Henri III, dont le regne commence en 1216; que depuis cette époque, le premier roi de Castille nommé Alphonse, est Alphonse X, qui ne monta sur le trône qu'en 1252, & ne fit la guerre aux Maures qu'en 1256. Notre troubadour ne peut avoir parlé de Raimond V vivant, comme le suppose don Vaissette; il parle tout au plus de Raimond VI.

Les méprises d'un historien respectable méritent toujours d'être observées. Celles de Nostradamus ne tireroient point à conséquence. Il fait mourir Guil-

laume de Saint-Didier, en 1185, au service d'Alphonse roi d'Aragon & comte de Provence. Il raconte que ce poëte, ayant interprété un songe de la marquise de Polignac, lui donna une règle infaillible pour de pareilles interprétations, en lui disant qu'on ne songeoit qu'à des choses vraies quand on menoit une vie sobre, & qu'on s'endormoit sans avoir l'estomac chargé. Il dit que Hugues Maréchal, confident de leurs amours, s'efforça de le supplanter auprès de la marquise, & que celle-ci, indignée de la perfidie, renvoya le traître dans ses terres, où il fut assassiné par des paysans.

Parmi les quinze pièces de ce troubadour, il y a un chant sur les effets de la puissance de Dieu, où le sujet seul est remarquable; un dialogue extrêmement libre, entre un mari qui se vante d'être obligé de ménager sa femme, & la femme qui lui reproche de se vanter mal-à-

propos, & qui le défie. Les chanſons d'amour pour ſa maîtreſſe, ſous le nom ſuppoſé de Bertrand, valent beaucoup mieux. En voici deux qui nous paroiſſent remarquables par les ſentimens & par le ſtyle.

I.

» Comme celle que je chante eſt belle; » que ſon nom, ſa terre, ſon château, » le ſont auſſi; que ſa conduite, ſon » langage, ſes manières, tout en eſt » beau; je veux que mes couplets n'aient » rien que de beau. Si ma chanſon va» loit autant que la beauté pour qui je » la fais, nulle chanſon ne lui ſeroit com» parable.

» Celle dont je ſuis homme-lige me » fera mourir tout bellement, quoique » avec un fil de ſon gant, ou un des » poils qui tombent de ſa fourrure, elle » pût me ſauver la vie. Avec une ſeule » promeſſe, même fauſſe, elle pourroit » me rendre heureux; car plus elle

» m'humilie & me confond, plus je l'ai-
» me d'amour pur.

» Belle dame, au corps bien fait,
» vous êtes la maîtresse de mon cœur.
» Si je venois devant vous, les genoux
» en terre, joignant les mains, vous de-
» mander votre anneau; que je vous
» trouverois de bonté & d'humanité, si
» vous daigniez ranimer par cette faveur
» un malheureux qui est votre esclave,
» & qui ne connut jamais le bonheur;
» car sans vous il n'y a point de joie
» pour moi.

» Charmante & courtoise dame, puis-
» que je ne fais ma cour à aucune autre,
» & qu'il n'en est aucune, ni en effet ni
» en apparence, que j'estime la valeur
» d'un clou en comparaison de vous;
» voulez-vous que je meure sans goûter
» de joie. Amour me le défend. Hélas!
» je me suis plongé trop profondément
» dans cet abîme: je ne trouve ni gué
» ni pont pour en sortir.

» Un ſeul eſpoir me ſoutient ; c'eſt » que l'amour, noble & gentil, aſſiſte » immanquablement ſon fidelle ſerviteur » qui l'implore. Que le faux amant ſe » rebute : le loyal ne doit jamais déſeſ- » pérer. Et ſi les nobles dames ſont d'une » réſerve extrême ſur le choix des tems » & des perſonnes ; tôt ou tard elles » répondent aux tendres vœux qu'on » leur adreſſe. «

» Tous les lieux qu'elle habite me » plaiſent & me paroiſſent reſplendiſ- » ſans. Les bois les plus ſauvages ſont » pour moi des prairies, des vergers, » des jardins ornés de roſes. Chaque » jour elle me ſemble avoir acquis quel- » que nouvelle beauté. Elle a tant de » grâces, que les plus mal appris devien- » nent courtois en la voyant, & en lui » parlant. «

I I.

La ſeconde chanſon, quoique com-poſée ſur des rimes plus difficiles que

la précédente, n'a pas moins d'élégance & de naturel.

» Il n'y a point de créature dans le » monde qui ne trouve ſon pain. Cette » fortune manque à moi ſeul. J'aime » celle qui me perſécute ; je l'aime avec » plus de fidélité & de conſtance, que » n'en montre aucun amant pour une » maîtreſſe, qui par deux baiſers ſe livre » à lui malgré qu'elle en ait. Mon amour » augmente par les tourmens qu'elle me » cauſe. Si elle m'aimoit tant ſoit peu, » penſez vous que je l'aimaſſe bien ?

» Non, elle ne ſauroit y gagner, puiſ» qu'à préſent qu'elle me hait, je l'aime » tant, & porte ſeul le poids de l'amour » qui m'enivre. Cependant l'eſpoir qu'el» le me donneroit, je le ſens, m'enflam» meroit davantage..... Mais cette eſ» pérance, ſans effet, n'eſt point un » bonheur à pourſuivre. Je devrois bri» ſer mes liens ; je ne puis le gagner ſur » moi. «

» Que je me voudrois de mal, si
» j'avois commis envers elle la moindre
» faute, si je lui avois rien dit d'inju-
» rieux & d'offensant ! Hélas ! parce que
» tous les jours j'exalte de mon mieux
» son mérite, si je la regarde, elle ne
» fait pas semblant de me voir. Affable
» & débonnaire pour tout le monde, ce
» n'est qu'à moi qu'elle refuse de faire
» de doux semblans.

» Tel est l'usage des dames : elles
» traitent avec hauteur & dureté celui
» qui s'humilie. Ah ! belle dame, quoi,
» vous manquez de courtoisie pour moi
» seul ! car personne ne s'en plaint. A
» moi seul vous voulez du mal ! à moi
» seul vous faites de la peine ! & pour-
» quoi ? par ce que je vous aime plus
» que personne ! Vous pouvez m'arra-
» cher les yeux ; mais ni vous ni moi
» ne pouvons empêcher que la chose
» soit ainsi.

» De jour en jour, l'amour que je

» lui porte s'accroît, redouble, ſe for-
» tifie. Malgré cela, au lieu d'avancer,
» je recule; & je vois bien qu'à la fin
» j'en obtiendrai encore moins, puiſque
» dès le commencement tout va de mal
» en pis. Je ne ſais comment faire. Si je
» me fâche, je me fais tort; ſi je ſouffre
» avec patience, je ne gagne rien. Je
» devrois me retirer; & toujours je reſte.
» Peut on être enſorcelé à ce point? «

Creſcimbéni parle d'un fils de Guillaume de Saint-Didier, nommé Gauſſerand, troubadour comme ſon pere, & qui égala les poëtes les plus renommés de ſon tems. Il aima, dit-il, la comteſſe de Viennois, fille du marquis Guillaume de Montferrat. C'eſt Béatrix, femme de Guigues-André dauphin de Viennois, mort en 1237. Elle conſerva toujours le titre de comteſſe de Viennois. Une note de nos manuſcrits fait mention de Gaufferand & de ſes amours, mais le ſuppoſe fils de la fille de Guil-

laume de Saint-Didier. Ses ouvrages ont été vraiſemblablement confondus avec ceux de ſon pere. On lit à la tête du manuſcrit : *Poéſies de Guillaume de Saint-Didier ou Gauſſerand de Saint-Didier.*

En ce cas, la critique ſur l'hiſtorien du Languedoc, faite d'après M. de Sainte Palaye, pourroit être moins ſolide, ſi l'on attribuoit à Gauſſerand la pièce hiſtorique dont j'ai rendu compte.



CXVI.

BERNARD MARTI ou MARTIN LE PEINTRE.

On voit par ſes pièces, au nombre de neuf, qu'il étoit dans l'indigence : des ſentimens bas & un langage barbare, plein de jeux de mots groſſiers, prouvent que ſon talent de troubadour ne devoit point l'en tirer. Celui de peintre, car il l'étoit apparemment, valoit peut-être encore moins.

Il dit dans une pièce : » Perſonne ne » me conſidère, parce que je me ſoucie » peu d'amaſſer des richeſſes. Si je dors » trop, perſonne ne vient m'inviter à » manger. « Il exhorte ceux qui ont quelque choſe à le traiter avec ménagement, pour n'être pas réduits un jour à manquer de tout. Et craignant qu'on ne juge que cette leçon ne convient pas

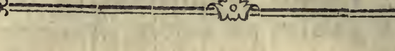
dans la bouche d'un homme né ſans bien, & paraſite par beſoin, il ſe compare à la pierre à aiguiſer, qui rend le fer tranchant quoiqu'elle ne puiſſe couper elle-même. C'eſt une comparaiſon d'Horace, connue de tout le monde *.

Dans une autre pièce, il permet aux femmes le commerce d'un ami courtois, outre celui de leur mari; mais ajouter un ſecond galant au premier, c'eſt *œuvre déshonnête*, dit-il. Cette morale n'eſt certainement pas ſévère.

---

* *Fungar vice cotis acutum,*
Reddere quæ novit ferrum exſors ipſa ſecandi.





C V I I.

PAULET DE MARSEILLE.

AUCUN écrivain ne parle de PAULET, & ſa vie ne ſe trouve point dans nos manuſcrits. Quelques-unes de ſes pièces ſont néanmoins précieuſes par les détails hiſtoriques. Il s'y montre fort ennemi de la domination françoiſe, établie en Provence ſous le règne de ſaint Louis.

I.

Dans une complainte ſur la mort de Barral de Baux, vicomte de Marſeille, qu'il nomme ſon ſeigneur, il dit avec emphaſe que les Provençaux ont perdu en lui toute leur gloire. » Les chevaliers, » damoiſeaux & jongleurs, ne viendront » plus en Provence, où il les accueilloit » ſi bien. « Le poëte ſe conſole de la mort du pere, en conſidérant les vertus

du fils, qui eſt l'héritier du nom de Baux.

Barral mourut en 1270, grand-juſticier du royaume de Naples, où il avoit ſuivi Charles d'Anjou. Son fils Bertrand lui ſuccéda dans cette dignité, & fut créé comte d'Avelino. Hugues, pere de Barral, avoit eu par mariage une partie de la vicomté de Marſeille; & quoiqu'il l'eût enſuite vendue aux Marſeillois, ſes fils ne laiſsèrent pas de ſe qualifier vicomtes de cette ville.

I I.

Une complainte ſur la priſon du prince Henri de Caſtille, rappelle des choſes plus intéreſſantes. Ce jeune prince, frere du roi Alphonſe X, emporté par un caractère inquiet & factieux, ſe révolta, s'enfuit à Tunis, ſe mit au ſervice des Maures, s'en dégoûta, paſſa en Italie auprès de Charles d'Anjou occupé de la conquête de Naples, & l'abandonna bientôt pour paſſer au ſervice de Con-

radin, ſon compétiteur. En 1268, Charles remporta une victoire déciſive; Conradin, le duc d'Autriche, le prince Henri tombèrent entre ſes mains. Les deux premiers périrent ſur un échafaud; le troiſième demeura en priſon.

Paulet déplore cet événement, comme un opprobre pour la nobleſſe de Provence: ſans doute, parce que les Provençaux de la ſuite du comte d'Anjou auroient dû, ſelon lui, s'oppoſer à l'empriſonnement du prince eſpagnol. Il ajoute que les Eſpagnols doivent en gémir; que le roi Alphonſe, qui ſe conduit avec tant de ſageſſe & d'honneur, doit redemander ſon frere; que les Allemands ſe ſont déshonorés, en l'abandonnant lâchement & le laiſſant ſeul dans la bataille; enfin que ce ſera une infamie aux Eſpagnols, s'ils ne font pas bientôt tel exploit, par lequel ils deviennent riches, aux dépens de ceux qui tiennent Henri priſonnier.

On voit que le troubadour déſire que l'Eſpagne dépouille la maiſon de France. C'étoit moins le fruit des violences commiſes en Italie, que des vexations faites en Provence depuis le mariage de Charles d'Anjou avec l'héritière du dernier comte. Les Provençaux, attachés en général à leurs anciens ſouverains, haïſſoient une nouvelle domination qui ne les ménageoit point aſſez. Les officiers de Charles, ſous prétexte de rétablir ſes droits, l'avoient rendu extrêmement odieux ; ils extorquoient l'argent du pays pour une conquête injuſte, que l'ambition inſpiroit, & dont le prince & ſes courtiſans pouvoient ſeuls recueillir des avantages. La haine étoit exceſſivement bien violente, puiſque Paulet s'y livre ſans retenue dans la pièce curieuſe qu'on va lire.

III.

C'eſt une paſtourelle, où paroît d'abord une jolie bergère, qu'il rencontre,

qu'il attaque de propos galans, & qui rejette ses offres amoureuses. De la galanterie on passe à la politique. Cette bergère, un peu trop savante pour son état, engage le dialogue sur les affaires de l'Europe concernant Charles d'Anjou.

Elle demande: » Pourquoi le comte » qui tient la Provence, tue & détruit » les Provençaux, qui ne lui ont point » *forfait;* pourquoi il prétend dépouiller » le roi Mainfroi, qui n'a aucun tort avec » lui; qui ne tient de lui aucune terre; » qui n'est point complice de la mort du » preux comte d'Artois, (frere de Charles, tué à la Massoure par les Sarasins;) » & qui ne doit pas porter la peine du » serment que fit Arnaud de venger » cette mort; en un mot, qui n'a de lui » ni maison, ni jardin, ni rente, ni » cens? «

P a u l e t.

» L'orgueil du comte d'Anjou lui ôte

» tout ſentiment de miſéricorde pour les
» Provençaux. Les gens d'égliſe ſont
» pour lui des pierres à aiguiſer : ils l'ani-
» ment, ils lui perſuadent qu'il pourra
» aiſément dépouiller le roi Mainfroi,
» plein de mérite & de la plus fine va-
» leur. (Le pape avoit excité cette
guerre, en donnant le royaume de Naples au prince François, par haine pour la maiſon de Souabe.) » Mais ce qui me
» conſole, c'eſt que je ne crois pas que
» l'orgueil puiſſe jamais procurer de gloi-
» re à perſonne: les François échoueront
» ſans doute, pourvu que Mainfroi ſe
» tienne fortement uni avec les ſiens. «

LA BERGÈRE.

» Dites-moi, ſeigneur, ſi le noble in-
» fant d'Aragon demandera ce qui ap-
» partient à ſa famille. Puiſqu'il eſt bon
» & brave, je voudrois qu'il en donnât
» des preuves, en chaſſant de notre pays
» les uſurpateurs de ſon bien. « (Les
Provençaux mécontens regrettoient les

princes d'Aragon, & traitoient d'uſurpateur celui de France, malgré ſon mariage avec l'héritière de leur comté.)

PAULET.

» Nous devons beaucoup eſpérer de
» l'attachement des Provençaux pour
» l'infant (Pierre, fils de Jacques I,)
» dont ils revendiqueront les droits. Il
» ſeroit à ſouhaiter que le pape fût pour
» lui. «

LA BERGÈRE.

» Je voudrois voir ce noble infant &
» Edouard bien unis entre eux. Avec
» leurs grandes qualités, ſortis de la mê-
» me tige, chers à leurs amis, redoutés
» de leurs ennemis, ils acquerroient
» beaucoup plus de gloire en ſe foute-
» nant l'un l'autre, & feroient de gran-
» des conquêtes *. «

* Edouard, dont il s'agit, fils aîné du roi d'Angleterre Henri III, appartenoit à la maiſon d'Aragon par ſa mere Eléonore, fille du dernier Raimond-Bérenger comte de Provence.

PAULET.

» Je souhaite que le roi d'Aragon, » lui qui a tant de sens, prenne garde au » plus tôt à sa réputation & à sa gloire. » Car s'il diffère, ni roi ni empereur ne » daignera plus le regarder. Les deux » jeunes princes, l'infant & Edouard, » sont généreux, habiles, bien armés. Il » ne convient pas qu'ils restent dépouil- » lés de leur héritage. Que ne dresse- » t-on vîte le jeu & le *tablier* (table de » jeu,) où maint heaume soit fendu & » maint haubert démaillé? «

La bergère fait son envoi à l'infant, accompli en mérite, en lui disant : » Sei- » gneur Pierre, que par vous les mal- » heureux Provençaux soient protégés » & honorés. « Paulet répond : » Ber- » gère, vous m'avez comblé de joie par » les louanges que vous avez données à » l'infant; car je ne sais point de prince » qui aime autant la vertu. «

Une telle pièce répandue dans le pu-

blic, pouvoit faire de vives impreſſions, parmi un peuple ardent & irrité ; mais la maiſon de France avoit la ſupériorité de forces, & ſaint Louis, frere de Charles d'Anjou, y joignoit un grand mérite.



CXVIII.

PIERRE DURAND.

A EN juger par quelques pièces de ce troubadour, inconnu d'ailleurs, il étoit bouffon, ſatirique & licencieux. Le dialogue ſuivant, d'un homme avec une femme, fera connoître l'originalité de ſon eſprit.

L'homme demande à la femme, » Qu'eſt devenu ſon joli corps, ſon joli » parler, ſon abord gracieux, ſon mé» rite, ſa gentilleſſe, ſa belle allure à la » danſe, & l'embonpoint qu'il lui avoit » vu? «

La femme répond : » Tes mauvais » équipages, tes mauvaiſes armes, tes » méchans habits, chevaux & rouſ» ſins, ton lâche corps, tout cela m'a » fait perdre l'eſprit, la mémoire & le » joli parler; ta mauvaiſe grace, tes

» mauvaiſes qualités, ta mauvaiſe ha-
» leine, m'ont fait perdre mon embon-
» point. «

L'homme réplique, & demande une ſeconde fois, » Où elle a trouvé ſon » air rechigné en riant, les rides de ſes » yeux, ſon regard de travers, ſa vilaine » gorge & ſon gros ventre, la mauſſa- » dérie de ſon maintien, ſa vilaine peau, » & tant de façons déplaiſantes? «

Elle répond : » Je les ai trouvés à un » tournoi, où je rechignai lorſque je te vis » fuir ; je fronçai le ſourcil & j'enflai de » chagrin, de te voir laiſſer tomber ton » écu & ta lance. J'ai la peau noire de » ce que tu m'as touchée. C'eſt de toi » que je tiens tout ce que j'ai de vilain : » j'en jure ma foi. «

Dans une pièce très-obſcène du même auteur, une femme accuſe ſon mari de ne l'être qu'à demi. Ils diſputent enſemble. Le mari menace de n'avoir plus de ménagemens ; la femme conſent qu'on

ne lui fasse point quartier. » Nous avons » entendu, dit-elle, bien des fanfarons » qui ne sont braves que dans leurs dis» cours. «

Raimond de Miravals ayant répudié sa femme, Durand composa un sirvente contre lui. » Je suis bien fâchée d'une » action si contraire à la galanterie.... » Il s'est séparé de sa courtoise femme, » à cause des jolis vers qu'elle faisoit. « Durand l'exhorte à se réconcilier avec elle, à lui laisser faire des vers, & à lui passer un amant à qui elle tienne de jolis propos.





CXIX.

PIERRE III, *roi d'Aragon.*

PIERRE III, roi d'Aragon, si célèbre dans l'histoire politique de l'Europe, ne l'est pas moins dans l'histoire littéraire des troubadours, puisqu'ils l'ont comblé d'éloges, & qu'il a mérité un rang parmi eux. Son mariage avec Constance, fille de Mainfroi qui règnoit à Naples, quand les papes donnèrent ce royaume à Charles d'Anjou, devoit le rendre ennemi & compétiteur d'un prince, dont il revendiquoit la couronne. Les Vêpres Siciliennes furent en partie le fruit de ses intrigues. Il avoit armé une flotte pour profiter de la conjuration. Il aborda en Sicile, & fut couronné à Palerme, l'an 1282. Philippe le Hardi, successeur de saint Louis, étoit prêt à rétablir le roi Charles avec des forces

ſupérieures. Pour gagner du tems, Pierre défia ſon rival à un duel. Le défi fut accepté. Le rendez-vous étoit à Bordeaux, ville qui appartenoit au roi d'Angleterre. On ſait que Charles s'y rendit, qu'il n'y trouva point le roi d'Aragon, enfin qu'il ne put recouvrer la Sicile, ni lui ni ſes ſucceſſeurs.

Nous avons parlé ailleurs de la croiſade publiée par Martin IV, contre l'Aragonois, dont il donnoit libéralement le royaume à un enfant de France, Charles de Valois, neveu de Pierre *. Philippe le Hardi, armé d'une bulle foudroyante & de ſes propres forces, alloit fondre ſur l'Aragon, lorſque Pierre compoſa cette pièce en vers provençaux :

» LE ROI PIERRE. Je ſuis très-
» fâché de voir les fleurs de lis, qui veu-
» lent paſſer en deçà ſans droit ni raiſon.

* Il étoit fils de Philippe le Hardi & d'Iſabelle d'Aragon.

» J'invite ceux de Carcaſſonne, d'Age-
» nois & de Gaſcogne, à reſſentir l'injuſ-
» tice qu'on me veut faire, de m'enle-
» ver mes états. Tel croit gagner les par-
» dons de la croiſade, qui n'y trouvera
» que ſa ruine. Mon neveu qui porte les
» fleurs de lis, veut changer ces fleurs
» dont il tire ſa gloire ; & j'entends dire
» qu'il ſe fait nommer roi d'Aragon.
» Mai mes *Jacques* combattront les *Tour-*
» *nois*. (La monnoie d'Aragon & celle
de France déſignent les deux peuples.)
» Dieu aſſiſtera celui qui a le meilleur
» droit. «

Cette pièce eſt adreſſée à Pierre Sauvage, jongleur. Il répond au roi qu'il doit être bien aiſe de voir arriver les fleurs de lis en abondance ; qu'il doit s'empreſſer à les cueillir toutes, & n'en pas laiſſer une.

Suit une autre pièce ſous le nom du roi d'Aragon, où il paroît douter qu'on puiſſe tenir tête aux François, & où il

ſouhaite, à la fin, que la victoire ſoit du côté qu'eſt le bon droit. C'eſt probablement un morceau de Pierre Sauvage.

Au retour de ſa malheureuſe expédition d'Eſpagne, Philippe le Hardi mourut en 1285 à Perpignan. Pierre III mourut la même année, abſous des cenſures, & conſervant la Sicile à ſes enfans. Il fut un des plus grands protecteurs des troubadours. A ce titre, il étoit sûr de leurs éloges, quand même il les auroit peu mérités d'ailleurs. La maiſon d'Aragon eut toujours des droits particuliers à leur reconnoiſſance.



CXX.

PIERRE DE BUCIGNAC ou ROSIGNAC.

Ce troubadour étoit un clerc, gentilhomme d'Hautefort, château appartenant à Bertrand de Born. Il composa des sirventes contre les femmes de mauvaise vie. La seule pièce que nous ayons de lui attaque les femmes en général.

Il dit qu'après avoir voulu prendre leur défense, il est revenu à parler d'elles comme les autres. Il les trouve toutes infidelles, intéressées, & faisant tout pour de l'argent. » Elles me refusent » leurs faveurs, parce que je vois trop » clair, & que j'ai la réputation de » médire. Je n'en médisois que pour les » corriger. Mais j'ai vu qu'à mesure que » j'arrachois un poil de leur méchan- » ceté, il en repoussoit trois autres. «

Le poëte leur reproche de mépriſer les gens d'eſprit & les braves guerriers ; il leur reproche de ſe farder, d'où vient qu'elles ont les dents pourries & puantes. Il ajoute qu'on trouve en leur viſage plus que Dieu n'y met. Ceux qui ſe fient à elles reſſemblent à ce roi qui, ne pouvant être guéri que par le lait d'une femme fidelle à ſon mari, eut tant de peine à la trouver. (Dans le ſecond livre d'Hérodote, on voit Phéron fils de Séſoſtris, recouvrer la vue en ſe lavant les yeux, par le conſeil de l'oracle, avec l'urine d'une femme qui n'avoit eu de commerce qu'avec ſon mari. C'eſt probablement à ce conte que le troubadour fait alluſion, ou à quelque autre inventé d'après celui d'Hérodote.)

Selon toute apparence, Pierre de Bucignac n'avoit pas le talent de plaire aux dames, & ſe vengeoit de leur mépris par des invectives que dictoit la mauvaiſe humeur.

CXXI.

LE MOINE DE MONTAUDON.

PEU de troubadours ont été plus libertins, ou ont écrit avec moins de décence que celui-ci. Il étoit né pour les aventures plutôt que pour le cloître; & s'il eut un rang diſtingué dans ſon ordre, c'eſt que les mœurs monaſtiques participoient à la corruption générale. Sa vie tirée de nos manuſcrits, & l'extrait de ſes ouvrages n'en paroîtront que plus curieux.

Né d'une famille noble d'Auvergne, dans un château nommé Vic, il ſe fit moine à l'abbaye d'Orlac voiſine de ce château. L'abbé lui donna le prieuré de Montaudon. Au commencement, les prieurés étoient des maiſons dépendantes de quelque abbaye, où l'on envoyoit un certain nombre de religieux, pour

acquitter les fondations & administrer les biens. Ces établissemens devinrent ensuite des bénéfices recherchés ; & le supérieur, appelé modestement *prior fratrum*, (le premier des freres,) jouit d'un avantage temporel, dont on pouvoit être plus jaloux que des soucis du commandement. L'historien dit que le prieur eut une très-bonne conduite, & fit *beaucoup de bien à la maison* ; que cela ne l'empêchoit pas de faire des couplets & des sirventes sur les événemens du pays ; que les chevaliers & les barons se plaisoient fort à l'entendre ; qu'ils l'attiroient chez eux, le traitoient avec distinction, & lui donnoient tout ce qu'il demandoit. Il portoit leurs présens à son prieuré ; il en accrut & améliora son église, sans jamais quitter ses habits de moine.

Selon toute apparence, la bonne conduite dont on le loue consistoit surtout à faire *beaucoup de bien à la maison* ; car c'étoit la manière commune d'en juger.

La ſuite pourroit tenir lieu de preuves.

Le prieur de Montaudon, qui certainement ſavoit mieux enrichir un monaſtère que remplir les devoirs monaſtiques, ennuyé de la vie du cloître, alla trouver un jour l'abbé d'Orlac, lui expoſa tout le bien qu'il avoit fait à ſon prieuré, & lui demanda en grâce la permiſſion de ſe rendre à la cour du roi d'Aragon, pour y faire tout ce que ce prince ordonneroit. C'étoit demander la liberté de courir le monde en troubadour. Il avoit pris le goût d'une vie libre, en fréquentant les ſeigneurs, & recueillant leurs bienfaits.

Ayant obtenu ſa demande, il fut bientôt à la cour où il cherchoit le plaiſir & la fortune. Le roi d'Aragon, dit l'hiſtorien, lui ordonna de manger de la viande, de faire des vers galans, de compoſer & de chanter. Il obéit. Son talent le rendit ſi agréable, qu'il obtint la ſei-

gneurie de Pui-Sainte-Marie. L'ayant perdue, on ne ſait comment, il parcourut l'Eſpagne, & reçut beaucoup d'honneur de tous les barons. Enfin, il ſe retira au prieuré de Villefranche en Rouſſillon, dépendant de l'abbaye d'Orlac. L'abbé lui donna ce bénéfice; il l'améliora, l'enrichit & y mourut.

Ce troubadour n'a point été connu de Noſtradamus. Creſcimbéni en parle comme nos vies manuſcrites, & aſſure que le roi d'Aragon ſe nommoit Alphonſe. Ce ne peut être qu'Alphonſe III, dont le regne commence en 1285. Alphonſe II n'a régné que juſqu'en 1196; & le moine de Montaudon eſt poſtérieur à cette époque: car, dans la ſatire que nous verrons à la fin de cet article, il fait mention de Pierre Vidal comme d'un troubadour vivant encore de ſon tems.

Les chanſons galantes du moine de Montaudon ne renferment que des lieux

communs; mais dans plusieurs de ses autres pièces, il se peint lui-même, en disant avec la plus grande ingénuité, & quelquefois en termes fort libres, ce qu'il aime & ce qui lui déplaît. Les choses qu'il aime sont les cours remplies de bonnes gens; homme qui a honte & se repent de ses péchés; la joie, la bonne chère, les présens; de gros saumons à l'heure de none, (heure du dîner des moines;) *sa maîtresse auprès d'un clair ruisseau; le plaisir de sa mie; la baiser, & encore plus, s'il étoit possible.* Les choses qui lui déplaisent sont les petits présens; un chevalier pauvre & orgueilleux; les jeunes gens qui parlent trop; la compagnie de gens de bas état, & celle des chevaliers mal gracieux; un grand seigneur qui porte long tems un écu, sans y recevoir le moindre coup; le prêtre & le moine barbus; un mari qui aime trop sa femme; un fils d'épicier qui, en se panadant, se donne

pour homme de condition ; trop d'eau ou peu de vin ; prêtre qui ment & se parjure ; méchant qui prospère ; entendre mal parler du jeu de dés ; ne trouver personne qui prête au jeu ; damoiseau qui fait la belle jambe ; grande table & nape trop courte ; courtisane pauvre & mal vêtue ; homme qui épouse sa concubine ; femme qui fait son amant de son valet ; damoiseau barbu avec des moustaches ; robe pelée après la Saint-Michel ; miel & piment sans herbes ; baron qui use ses chevaux jusqu'à les crever ; vieux archer qui tire mal ; joueur qui ne couche pas beaucoup d'argent ; ami qui manque au besoin, &c.

Cette énumération, dont j'ai omis quelques points obscènes, ou trop contraires aux bienséances, est entremêlée de sermens par S. Martin, S. Dalmas, S. Sauveur, S. Marcel, S. Ouen, S. Martial, par les saints de Cologne,

(les trois Mages, dont on croit avoir les reliques à Cologne.) L'auteur se montre moins religieux que soldat dans ses expressions, comme dans la plupart de ses goûts. Les pièces suivantes sont d'un caractère si original, qu'elles intéressent par la singularité.

» L'autre jour, je montai au ciel pour » aller parler à S. Michel qui m'avoit » mandé; & j'entendis une plainte dont » je fus bien aise. Or écoutez.

» S. Julien s'avance vers Dieu, & lui » dit: Dieu, je me plains à vous, com» me ayant été forcé & dépouillé de » tout mon fief.

» Car quiconque vouloit avoir bon » gîte, me prioit le matin de lui être » favorable; mais avec les méchans sei» gneurs qui vivent à présent, je ne sais » quel conseil donner.

» Ils m'ont tellement dépouillé de ma » puissance, qu'on ne me prie ni le ma» tin ni le soir; & qu'on laisse partir à

» jeun le matin ceux même à qui l'on a » donné à coucher. C'eſt un opprobre » pour moi.

» Je ne me plains pas autant des » Toulouſains, des Carcaſſonnois & des » Albigeois que des autres. Pour la Ca- » talogne, j'y conſerve tous mes droits, » & l'on m'y chérit.

» Je ſuis également aimé dans le Li- » mouſin & le Périgord, quoiqu'ils aient » beaucoup à ſouffrir du roi & de leur » comte *. Il y a encore dans le Querci » des perſonnes dont je ſuis content.

» Je n'ai pas trop à me plaindre ni

* Le Périgord & le Limouſin furent une des ſix ſénéchauſſées qui composèrent le Languedoc, depuis l'an 1271, que Philippe le Hardi prit poſſeſſion de cette province, juſqu'en 1360. Les ſeigneurs de Talleyrand reſtèrent comtes particuliers du Périgord, avec peu d'autorité. Les peuples de ce pays avoient probablement à ſe plaindre des officiers royaux, qui pourſuivoient avec rigueur les droits de la couronne.

» à me louer de ceux qui sont vers le » Rouergue & le Gévaudan : il en reste » encore plusieurs qui sont assez ce que » je veux.

» Dans l'Auvergne, vous pourrez » trouver gîte sans qu'on vous accueille, » & arriver sans qu'on vous invite. On » n'y sait pas dire choses obligeantes, » ni faire offres de bonne grâce ; mais » on n'est pas fâché de vous voir.

» J'ai encore des droits en Provence. » Je ne puis me plaindre ni me louer » beaucoup des Provençaux & des Gas- » cons.

» Jamais je ne me plaignis du Viva- » rais. Si un étranger y est pressé de la » faim ou de la soif, on s'empresse de » fournir à tous ses besoins. «

L'hospitalité, compagne des mœurs simples, avoit été en grande recommandation. C'étoit la ressource des voyageurs. Les troubadours en particulier, voyageant de château en château, y

jugeoient les hommes ſur la réception qu'on leur faiſoit. Les jugemens que le moine de Montaudon fait ici, ont ſans doute rapport à la manière dont il avoit été lui-même traité. Il fait parler S. Julien, parce que c'étoit le patron que l'on invoquoit pour avoir de bons gîtes, & des aventures heureuſes. Les croiſades ayant ruiné la nobleſſe, & le nombre des aventuriers vagabonds augmentant toujours, il étoit tout ſimple que l'oraiſon de S. Julien parût moins efficace qu'autrefois.

Voici une autre pièce, qui paroît liée à la première, quoique ſur un ſujet très-différent. Il s'agit du fard des femmes.

» Quand toutes ces plaintes furent
» finies, il s'éleva un autre procès où il y
» eut bien du monde fâché. Les dames
» & les moines ſe diſputèrent entre eux;
» & les parties plaidèrent en forme.

» Les moines diſoient : Tout eſt perdu,
» meſdames; vous nous faites grand tort

» en nous enlevant les *peintures*. C'eſt un » péché de vous peindre ſi fort & de » vous déguiſer de la ſorte : car jamais » l'uſage de la peinture ne fut inventé » que pour nous ; & vous vous rougiſſez » tellement, que vous effacez les images » qu'on ſuſpend dans nos chapelles.

» Les dames répondirent : La pein- » ture nous a été donnée bien avant » qu'on eût inventé les *ex-voto*, pour » les moines grands & petits.

» Je ne vous ôte rien, dit une dame, » en peignant les rides qui ſont au- » deſſous de mes yeux, & en les effa- » çant de manière à pouvoir traiter en- » core avec hauteur ceux qui s'affolent » de moi.

» Dieu dit aux moines: *Si vous le trou-* » *vez bon*, je donne vingt ans pour ſe » peindre aux femmes qui en ont moins » de vingt-cinq. Soyez plus généreux » que moi ; donnez-leur en trente.

» Les moines répondirent : *Nous n'en*

» *ferons rien*. Nous leur en donnerons » dix par complaisance pour vous; mais » sachez qu'après ce tems, nous vou- » lons être sûrs qu'elles nous laisseront » en paix.

» Alors vinrent S. Pierre & S. Lau- » rent, qui firent une bonne & ferme » paix entre les parties; l'un & l'autre » ayant juré de la maintenir. Ils retran- » chèrent cinq ans des vingt, & en » ajoutèrent cinq aux dix. Ainsi fut vidé » le procès, & les parties demeurèrent » d'accord.

» Je vois le serment violé par celles qui » devroient le tenir : cela n'est point » honnête; & j'en vois peu qui ne fauf- » sent leurs promesses.

» Elles se mettent tant de blanc & de » vermillon sur le visage, que jamais on » n'en vit plus aux *ex-voto*, dont les » offrandes sont accompagnées.

» Elles mêlent, avec du vif-argent, » une quantité de drogues, (du cafera,

» du tifrignon, de l'angelot, du ber-
» ruis,) & s'en peignent ſans meſure.
» Elles mêlent, avec du lait de jument,
» des féves, nourriture des anciens moi-
» nes, & la ſeule choſe qu'ils demandent
» par droit ou par charité ; de ſorte
» qu'il ne leur en reſte plus rien. (Ils
demandoient alors autre choſe que des
féves.)

» Quand elles ont raſſemblé toutes
» leurs pommades, vous y compteriez
» plus de trois cents boëtes bien liées.

» Jamais S. Pierre & S. Laurent, dans
» la paix qu'ils firent, n'eurent intention
» de comprendre les vieilles, qui ont les
» dents plus longues que celles du ſan-
» glier.

» Elles ont fait pis encore que tout
» ce que vous venez d'entendre.....
» Elles ont amaſſé proviſion de ſafran,
» & l'ont fait tellement enchérir, qu'on
» s'en plaint outre-mer, comme les péle-
» rins nous l'ont raconté. Mieux vau-
» droit-il

» droit-il qu'on le mangeât en ragoûts
» & en ſauces, que de le perdre ainſi.
» Ou du moins il conviendroit qu'elles
» priſſent les étendards & les armes des
» croiſés, pour aller chercher outre mer
» le ſafran, qu'elles ont tant d'envie
» d'avoir. « (Le ſafran étoit fort en uſage dans les cuiſines; & ſe tiroit du levant.)

On diroit que le moine troubadour a voulu tourner en ridicule Dieu & les ſaints, autant que le rouge des femmes. Mais gardons-nous de l'en accuſer. Les idées religieuſes des tems groſſiers ſe prêtoient à de pareilles extravagances. Autrement, combien de dévots mêmes pourroient être ſoupçonnés d'irréligion?

La ſatire de Pierre d'Auvergne contre les Troubadours parut au moine de Montaudon un modèle à imiter. Voici l'imitation, tout à-fait digne d'un original impertinent. (Voyez PIERRE D'AUVERGNE.)

» Puiſque Pierre d'Auvergne a chanté

» des anciens troubadours, je chanterai » de mon mieux de ceux qui ſont venus » depuis, & je reprendrai, qu'il ne leur » en déplaiſe, leurs mauvaiſes actions.

» Le premier eſt Guillaume de Saint- » Didier. Il aime à chanter, il l'a fait » agréablement ; mais, comme il ne » parle point de galanterie & d'amou- » reux déſirs, ſes chanſons ne ſont pas » bien reçues.

» Le ſecond eſt le vicomte de Saint- » Antoni, qui jamais n'eut joie d'amour. » Son premier eſſai de galanterie le dé- » goûta. Trompé par ſa dame, il ceſſa » ſes pourſuites ; de quoi il pleure ſans » ceſſe.

» Le troiſième eſt Miravals de Car- » caſſonne, qui compoſe de bonnes pa- » roles, & donne ſouvent ſon château » aux dames. Il n'y paſſe pas un mois » de l'année ; il n'y tient pas fête au » premier du mois ; ainſi celui qui le » prend lui fait peu de tort. (Miravals,

dans ses expressions galantes, donnoit son château en fief à ses maîtresses.

» Le quatrième est Peyrols Auver-
» gnat, qui a porté pendant trente ans
» le même habit. Il chante mal de plus
» en plus, & n'a rien composé de pas-
» sable depuis qu'il est moine à Cler-
» mont.

» Le cinquième est Gaucelm Faidit.
» Il a épousé celle dont il étoit le ga-
» lant, & qui alloit toujours à sa suite.
» Nous n'avons point entendu dès-lors
» ses fredonnemens ni ses éclats de voix,
» & il n'a plus voulu chanter que depuis
» Uzerche jusques à Agen.

» Le sixième est Guillaume Adhé-
» mar, le plus mauvais jongleur qui fut
» jamais. Il a reçu quantité de méchans
» habits; il a chanté dans un tems où il
» étoit à peine d'un trentième (peut-être
» dans le profit de sa troupe.) Je le vois
» toujours pauvre & misérable.

» Le septième est Arnaud Daniel,

» qui de ſa vie ne compoſa de bons airs.
» Mais il fait des paroles que perſonne
» n'entend. Ses chanſons ne valent pas
» une aiguille, depuis qu'il chaſſa le liè-
» vre avec le bœuf, & qu'il navigua
» contre la marée. (Ces expreſſions déſi-
gnent les vains efforts d'un homme ſans
génie.)

» Le huitième eſt Trémoléta le Cata-
» lan, qui fait des airs plats, dont le
» chant ne vaut rien. Il a grand ſoin
» de ſes cheveux, & ſans la poudre
» qu'il y met, il y a trente ans qu'ils
» ſeroient blancs.

» Le neuvième eſt Arnaud de Mar-
» veil, que je vois toujours maltraité.
» Sa dame a tort de ne lui être pas
» plus favorable; elle à qui ſes yeux
» crient continuellement merci, par les
» larmes qu'il verſe en chantant.

» Le dixième eſt Saïl de Scola, qui
» de bourgeois ſe fit jongleur à Berge-
» rac, & y fit le commerce: puis ayant

» tout vendu, il s'en va débiter à Nar-
» bonne ses méchans vers.

» Le onzième est Giraudet le Roux,
» qui vit des chansons d'autrui, & dé-
» plaît à tout le monde. Comme il
» avoit bonne opinion de lui-même, il
» quitta le fils d'Alphonse, qui l'avoit
» élevé.

» Le douzième est Folquet de Mar-
» seille, petit mercier, qui fit le serment
» d'un fou lorsqu'il jura de ne plus faire
» de chansons. On tient pour certain
» qu'il s'est parjuré.

» Le treizième est mon voisin Guil-
» laume le marquis. Je ne veux pas dire
» ce que j'en pense. Avec ses mauvaises
» chansons, il a toujours empiré, com-
» me un vieux damoiseau portant barbe
» & moustache. «

» Le quatorzième est Pierre Vidal. Il
» n'a pas tous ses membres entiers; &
» il faudroit une langue d'argent à ce
» vilain. Depuis que de pelletier qu'il

» étoit il s'eſt fait chevalier, la tête lui a » tourné. (Voyez l'article de PIERRE VIDAL.)

» Le quinzième eſt Guillaume de » Ribes, qui eſt mauvais en tout & par » tout. Il veut toujours chanter, quoi- » que ſa voix ſoit rauque & caſſée. Il » voudroit bien s'avancer s'il avoit de » quoi. Mais nous ne le vîmes jamais » que mal vêtu. Toujours dans la miſere, » il eſt rebuté de tout le monde. «

A la ſuite de cette ſatire, on trouve un trait contre l'auteur ſatirique lui-même :

» Le ſeizième, & c'en eſt aſſez, eſt le » faux moine de Montaudon, qui atta- » que tous les autres, & qui préfere le » lard à Dieu : il mériteroit d'être pendu » en l'air pour avoir fait des vers & des » chanſons. «

Comment le moine de Montaudon, & ſon modèle Pierre d'Auvergne ont-ils pu mettre ſi peu d'eſprit dans leurs

ſatires? C'eſt peut-être la plus grande preuve du défaut de talent, puiſque rien n'eſt plus facile que d'aſſaiſonner d'un peu de ſel la cauſticité. De tels poëtes ſatiriques ne ſeroient point lus aujourd'hui, malgré l'amuſement que trouve un certain public dans les querelles ſcandaleuſes, qui déshonorent ſouvent la littérature.

Un moine de Montmajour, dont Noſtradamus parle ſouvent, & qu'il fait mourir en 1355, ſuivit cependant les traces de ces deux auteurs. L'hiſtorien dit qu'afin de n'être pas connu comme une méchante langue, il finit ſa pièce par des vers contre lui-même, où il s'accuſoit d'être un faux moine, qui avoit quitté pour les plaiſirs le ſervice de Dieu, & qui de ſa vie ne fit & ne chanta rien de bon. C'eſt ainſi qu'on joint à la méchanceté les artifices de la ruſe, aux dépens de ſon honneur.

CXXII.

Maître BERNARD D'AURIAC.

Ce troubadour, connu ſeulement par quatre pièces, étoit né ſans doute dans le château d'Auriac, diocèſe de Touloufe. Sa qualité de *maître* n'annonce pas un gentilhomme. Il vivoit encore à la fin du treizième ſiècle, après les Vêpres ſiciliennes, puiſque les ſuites de cette affreuſe tragédie ſont le ſujet de ce qu'il a laiſſé de plus curieux.

On ſait comment la Sicile fut inondée du ſang des François en 1282. Pierre III, roi d'Aragon, voulant dépouiller Charles d'Anjou, avoit eu beaucoup de part au complot qui produiſit le maſſacre. Le pape Martin IV, François, & ami de la France, excommunia le prince eſpagnol, lui ôta ſa couronne par une bulle, & la donna à Charles de Valois.

Une croisade fut publiée pour l'exécution de cette sentence : car toutes les guerres que suscitoit la cour de Rome, elle en faisoit des guerres saintes, où l'indulgence plénière assuroit le salut des combattans. Bernard d'Auriac s'exprime comme si le succès étoit infaillible.

» Le roi des Francs veut déployer ses » étendards ; on verra les fleurs de lis » par mer & par terre. Les Aragonois » & les mal-courtois Catalans verront » quelles gens sont les François. On » entendra dans l'Aragon *oui* & *nenni*, » au lieu de *oc* & *no* ; (le françois au lieu du provençal.) » Celui qui veut » maintenant moissonner les fleurs de » lis, ne connoît pas les jardiniers qui » assemblent tant de riches barons pour » les garder. Ils sont trois, dont chacun » est plus riche roi que le roi de Barce- » lone. Dieu & la foi sont avec eux ; & » quand ils auront franchi le mont Ca- » nigou, (dans les Pyrénées) ils ne laiss-

» feront fur pied ni tours ni palais. Ca-
» talans, qu'il ne vous déplaife, fi le roi
» de France va bien armé. Il veut voir
» ce que vous valez, & vous abfoudre
» avec la lance & le bourdon: car vous
» reftez dans l'excommunication trop
» long-tems. «

Ces trois jardiniers des fleurs de lis font Philippe le Hardi roi de France, Charles d'Anjou roi de Naples, & Charles de Valois que le pape faifoit roi d'Aragon. Il en fut de leur croifade comme de tant d'autres, malgré de fi belles prédictions: elle ne réuffit point, & produifit beaucoup de mal. Philippe le Hardi mourut au retour de fon expédition; Charles d'Anjou ne put recouvrer la Sicile; & les excommuniés confervèrent l'Aragon, en dépit du pape & des princes françois.

Dans une autre pièce, le troubadour, parlant de fa maîtreffe, dit qu'il voudroit jouer feul avec elle une partie d'échecs,

& il emploie quelques termes du jeu, d'une manière équivoque où l'eſprit paroît s'égayer aux dépens des mœurs. Peut-être attachoit il un grand mérite à ce genre de plaiſanterie, qui eſt preſque toujours auſſi dégoûtant que facile.

Ailleurs, il fait un éloge aſſez plat de Guillaume Fabri de Narbonne, poëte contemporain.



CXXIII.

ALBERT DE SISTERON.

Nos manuſcrits diſtinguent un Albert ou Albertet de Siſteron, & un autre Albert de Gapençois; mais nous avons lieu de préſumer que c'eſt un ſeul troubadour, nommé tantôt de Gapençois, parce qu'il naquit dans cette province; tantôt de Siſteron, parce qu'il fit un long ſéjour, & mourut dans cette ville. Les pièces attribuées à l'un ou à l'autre portent le même caractère, & paroiſſent ſorties de la même plume.

ALBERT ou ALBERTET, dit l'hiſtorien provençal, fut du Gapençois, fils du jongleur Nazur qui avoit fait de bonnes chanſonnettes. Il compoſa beaucoup de chanſons, dont les airs étoient excellens, & les paroles médiocres. Il fut bon jongleur de cour, plaiſant, &

divertissant les compagnies. Il demeura long-tems à Orange, & devint riche. Puis il alla demeurer à Sisteron, où il mourut. Ce récit confirme l'identité des deux Alberts.

Nostradamus le fait gentilhomme de Sisteron, & rapporte des circonstances remarquables. Albert, selon lui, aima la marquise de Malaspina, une des plus belles & des plus illustres dames de Provence. (Une branche de cette maison s'y étoit effectivement établie.) Il en fut aimé; & ils ne pouvoient plus vivre l'un sans l'autre. Leur union donna sujet aux discours des médisans. Enfin, la marquise le pria par lettre de s'éloigner; & lui envoya des habits, des chevaux, de l'argent: Albert obéit. On n'a pas su ce qu'il devint. Le moine des Iles d'or, ajoute Nostradamus, dit qu'il étoit de la maison des marquis de Malaspina; qu'il mourut de douleur à Tarascon; qu'avant de mourir, il confia toutes ses

chanſons à ſon ami Pierre de Valernes, en le chargeant de les préſenter à la marquiſe ; mais que ce dépoſitaire infidelle les vendit à un troubadour d'Uzès, nommé Fabre, qui ſe les appropria, & s'en fit honneur ; qu'on les reconnut pour être d'Albert ; que Pierre de Valernes le déclara lui-même ; que Fabre fut arrêté, & condamné au fouet, ſelon les lois impériales, pour avoir uſurpé le bien d'autrui ; enfin, que Hugues de Saint-Céſaire a prétendu qu'Albert étoit de Taraſcon, & qu'il célébra dans ſes chanſons la comteſſe de Provence, les marquiſes de Saluces & de Malaſpina, dans le tems que Philippe le Bel céda la moitié d'Avignon à Charles II roi de Sicile & comte de Provence ; c'eſt à-dire, en 1290.

La reſſemblance du nom aura fait confondre cet Albert avec Albert marquis, pour ce qui regarde ſon origine. Quant à ſes amours avec la marquiſe

Malaſpina, ils paroiſſent conſtatés par ſes ouvrages. Dans un de ſes envois, il nomme Guillelma Malaſpina, dont il fait un grand éloge. Il parle ſouvent d'une dame de haute extraction, & ſe trouve bien hardi d'avoir oſé aſpirer à elle. Il ſe plaint ailleurs d'être relégué pour ſa folie dans un pays étranger, où il ne lui vient aucun meſſage de celle qu'il aime, & qu'il ne quittera jamais pour accepter une autre. Le témoignage cité par Noſtradamus eſt donc vrai à cet égard.

Je voudrois pouvoir vérifier de même le fait du plagiat, & de la punition qui le ſuivit. Nous trouvons un Fabre d'Uzès, troubadour, dont il exiſte deux pièces; mais nous ne trouvons pas d'autre preuve. Du reſte, l'exemple eſt curieux & inſtructif. Il prouve qu'on regardoit comme une propriété reſpectable les productions de l'eſprit, & la réputation qu'elles procurent. Le mépris

public ſupplée aujourd'hui aux lois contre cette eſpèce de vol.

Les pièces d'Albert fourniſſent peu de matière à un extrait.

Dans une tenſon, il propoſe à un autre troubadour, qu'il nomme moine, la queſtion ſuivante : » Leſquels valent » mieux des Catalans ou des François; » des peuples de Gaſcogne, Provence, » Limouſin, Auvergne & Viennois, ou » de ceux qui habitent la terre des deux » rois? (la partie de la France, ſoumiſe immédiatement aux couronnes de France & d'Angleterre.) » Car vous ſavez » comme ils ſe comportent tous; & je » ſuis bien aiſe d'apprendre de vous » quels ſont ceux en qui il y a le plus » d'honneur. «

On s'attend que les qualités les plus eſſentielles ſerviront à décider la queſtion. On ſe trompe. Les deux interlocuteurs conviennent d'un principe : c'eſt que ceux-là valent mieux que les autres,

qui aiment à donner, qui reçoivent bien les étrangers, & qui leur font bonne chère. Albert prétend qu'on ne trouve point cette générosité en France & dans le Poitou. Le moine soutient au contraire, que nulle part on ne fait de plus beaux présens ni de plus beaux festins. Chacun s'obstine dans son opinion; & la dispute n'est point décidée.

Dans une autre tenson, Albert demande à Peyre, Lequel mérite d'être préféré par sa maîtresse, du chevalier qui se ruine en faisant pour elle beaucoup de dépense, ou de celui qui, en faisant la même dépense, trouve le moyen d'arranger encore bien mieux ses affaires?

Peyre répond que celui qui ne dissipe pas son bien, en vivant honorablement, mérite la préférence comme le plus sage. Albert prétend que celui qui dépense sans y regarder, est plus amoureux que l'autre, qui partage ses soins entre sa

fortune & ſon amour. Peyre lui reproche de préférer la folie à la raiſon, & ajoute qu'il vaut mieux faire dire de ſoi, Un tel eſt généreux, que de faire dire, Un tel le fut.



CXXIV.

RAIMOND GAUCELM DE BÉSIERS.

LES pièces de ce troubadour, dont aucun écrivain ne fait mention, ſont datées comme celles de Giraud Riquier, & renferment pluſieurs traits intéreſſans pour l'hiſtoire.

Dans un ſirvente de l'an 1262, l'auteur déplore la perte du *noble bourgeois* de Béſiers, Giraud de l'Inhan, qu'il appelle ſon bon ſeigneur, & dont il loue la générоſité & la bravoure. Il prie ſaint Michel de le préſenter à Dieu; & la Vierge, de le mettre dans la compagnie du *baron* ſaint Jean.

Giraud de l'Inhan étoit un gentilhomme, ſeigneur du château de ce nom près de Béſiers. La qualité qu'on lui donne, de *noble bourgeois*, étonne d'a-

bord ; mais il eſt aiſé d'en découvrir le fondement. Le gouvernement municipal s'établiſſoit de jour en jour, comme une barrière contre la tyrannie des ſeigneurs ; & les ſouverains l'avoient ſouvent favoriſé, ſoit pour affoiblir ces mêmes ſeigneurs trop accoutumés à l'indépendance, ſoit pour avoir de l'argent en vendant la liberté au peuple. Comme la bourgeoiſie jouiſſoit de grands priviléges, & trouvoit la ſécurité dans ſes propres forces, la nobleſſe du voiſinage cherchoit quelquefois à s'y faire incorporer. On conſerve un acte de l'an 1185, par lequel Roger II, vicomte de Béſiers, accorde à quiconque viendra s'établir dans cette ville, d'être libre & indépendant, tant de lui-même, que de tout autre ſeigneur, comme l'étoient les autres habitans de la même ville *. Auſſi la fierté des bourgeois ne le cédoit-elle

* Hiſt. du Languedoc, tome 3. p. 69.

point à celle des nobles. Témoin ce que nous avons raconté au ſujet du vicomte Trancavel. Un chevalier, de ſon conſentement, inſulte un bourgeois de Béſiers; toute la ville ſe ſoulève; le vicomte promet ſatisfaction, & c'eſt néanmoins dans ſon ſang que le bourgeois offenſé croit devoir laver ſon honneur. (Voyez OGIER.) Le gouvernement municipal produiſit de grands biens, en animant les âmes par des ſentimens de liberté; mais la liberté devint trop ſouvent licencieuſe, & reçut enſuite un frein par l'accroiſſement de la puiſſance royale.

La vicomté de Béſiers fut réunie à la couronne, ſous le règne de Louis VIII. Il n'eſt donc pas étonnant que Raimond Gaucelm ſe montre attaché aux rois de France, dans un ſirvente de l'an 1270 ſur la mort de ſaint Louis. Il exhorte les chrétiens à le venger ſur les Turcs; il reproche aux gens d'égliſe de s'endormir, & de diſpenſer de la croi-

ſade pour de l'argent ; il prie la Vierge de donner longue vie au roi Philippe (le Hardi,) & de le préſerver du péché. La dévotion à la Vierge , dont nous trouvons ici tant de traces, étoit fort prêchée par les ordres mendians : elle échauffoit même fort ſouvent l'imagination des troubadours, comme on l'a vu pluſieurs fois.

Autre ſirvente ſur la croiſade. L'auteur charge ſon jongleur de le chanter à Aimeri de Narbonne, pour qu'il aille venger les ſaints lieux. Cet Aimeri, fils aîné du vicomte de Narbonne, s'étoit croiſé dans le deſſein d'accompagner ſaint Louis. Des affaires domeſtiques le retinrent. Les zélateurs vouloient qu'on ſacrifiât tout à de pareilles entrepriſes, où il n'y avoit rien à gagner.

Nous ne parlerons point de quelques pièces dignes d'oubli. Il s'agit dans une, de Raimond Gaulcem de Sabran (ſeigneur en partie d'Uzès,) dont notre

poëte entend dire tant de bien, qu'il l'aime de tout ſon cœur.

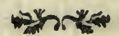
Voici un morceau intéreſſant, ſoit par l'ingénuité, ſoit par les ſentimens qui y règnent.

» Je ne puis preſque aller nulle part, » qu'on ne me demande: *Raimond Gau-* » *celm, n'avez-vous rien fait de nou-* » *veau?* ... Je ſuis bien aiſe, lorſque » j'entends dire de moi, *Voilà celui qui* » *fait des couplets & des ſirventes.* Ce n'eſt » pas que je veuille qu'on me donne des » robes; car j'en ai ſuffiſamment, & je » ſais où en trouver. Mais je ſuis charmé » de voir que mon talent m'attire des » careſſes & des prévenances, de la part » des gens de mérite. Je n'y gagnai ja- » mais ni château, ni maiſon, ni le quart » d'un *clermontois*, (eſpèce de monnoie.) » Au contraire, il m'en a coûté la valeur » de cinq cents tournois. Mais je les re- » grette d'autant moins, que mon nom » en eſt devenu plus fameux.

» Celui pourtant qui dit que c'eſt mal » fait de donner, ment comme un joueur » de muſette. (Les jongleurs, les joueurs d'inſtrumens reſſembloient beaucoup aux charlatans d'aujourd'hui.) » Celui qui » donne eſt loué par-tout ; on n'eſtime » guère celui qui ne donne rien....

» Cependant je ne vois perſonne invi- » ter les pauvres à ſa table. Combien de » gens s'enferment pour manger, & ſe » cachent plus que les oiſeaux ne cachent » leur nourriture ! Je connois des prélats, » des ſeigneurs de terres, & des bour- » geois, qui changent tous les mois » d'habits, ſans jamais en donner à aucun » pauvre. «

Ces petits détails ne ſont point du tout mépriſables, s'il en réſulte une connoiſſance des mœurs & un mouvement d'humanité.



CXXV.

CXXV.

AMANIEU DES ESCAS.

Nous regrettons de n'avoir point de vie de ce troubadour. Ses ouvrages ſont très-inſtructifs, & prouvent qu'il tenoit un rang conſidérable dans le monde. On trouve un Giraud d'Amanieu parmi les chevaliers gaſcons qui, en 1217, vinrent au ſecours du comte de Toulouſe contre Simon de Montfort. Peut-être Amanieu des Eſcas ſortoit-il de la même famille. Le nom *des Eſcas* paroît catalan, & ne ſe trouve pourtant point dans la chronique manuſcrite du moine de Ripoll, contenant la liſte des familles nobles de Catalogne. Ce qui paroît certain, c'eſt que notre poëte vivoit à la fin du treizième ſiècle, ſous Jacques II roi d'Aragon. Il parle d'un roi Jacques d'Aragon, qui eſt roi de Sicile malgré

les François & les Romains. Ce prince, frere & successeur d'Alphonse III en 1291, posséda en effet la Sicile, malgré les efforts de Charles d'Anjou protégé par la cour de Rome. Il n'y renonça qu'en 1294; & alors les Siciliens couronnèrent son frere Frédéric. Amanieu se montre fort attaché à la maison d'Aragon, comme un sujet à ses souverains.

La première de ses pièces est un *vers* ou poëme adressé à une dame, dont il gémit d'être éloigné. Elle est tissue de proverbes, encore en usage pour la plupart. Ne seroit-ce point un goût espagnol? Les proverbes de Sancho amusent; ceux-ci ennuient: mais il faut connoître un genre de composition original.

» Vous ne pouvez savoir combien je » vous aime, si je ne vous le dis; non » plus qu'on sait *le baiser donné à une* » *personne qui dort*. Vous savez, il est

» vrai, que je vous aime ; mais vous
» ignorez l'excès de ma flamme. J'é-
» prouve la vérité du proverbe, *Tel croit*
» *se chauffer, qui se brûle.* Dans les com-
» mencemens, je trouvois une douceur
» infinie à vous voir. Cette douceur est
» tout-à-fait changée en amertume....
» Dieu fasse venir le jour où vous porte-
» rez une partie de ce fardeau acca-
» blant!.... Amour qui ne va que d'un
» côté, est à demi-perdu. Il doit se par-
» tager par moitié entre l'ami & l'amie :
» ils s'aident mutuellement suivant ce
» proverbe que je goûte beaucoup :
» *Avec une main, on lave l'autre, & les*
» *deux lavent les yeux & le visage*....
» J'espere de toutes vos bonnes qualités,
» que vous ne serez pas toujours sans
» pitié. *Après la pluie viendra le beau*
» *tems.* Mais je suis effrayé d'un autre
» proverbe, *Mal d'autrui n'est qu'un son-*
» *ge.* Quoi qu'il arrive, je vous dirai
» que, *Souffrance est pire que la mort*....

» Vous trouverez quantité d'autres » amans, plus beaux & plus grands sei» gneurs que moi. *Tout ce qui reluit n'est* » *pas or.* Tel vous sourit & vous salue » gracieusement, qui ne le fait que » pour nuire; & l'on croit souvent avoir » un bon ami, où l'on n'a pas un demi » ami. Ne vous fâchez point, si je vous » dis qu'un fidelle ami est un trésor au» dessus de l'or & de l'argent, & qu'au » besoin l'*ami vaut mieux que tour forti-* » *fiée*..... Tel est l'ami que vous trou» verez en moi: si vous me maltrai» tez, ce sera vous faire tort à vous» même....

» Quand on ira & viendra, se deman» dant s'il n'y a rien de nouveau: Oui, » dira-t-on, Amanieu des Escas se meurt » d'amour pour sa mie. A quoi on ne » manquera pas de répondre: *Maudite* » *soit de Dieu toute dame sans merci!* Vos » rigoureux refus me rappellent le pro» verbe: *Qui veut avoir des amis, se*

» *garde bien d'être dans la nécessité.* Vous » me voyez périr, sans daigner me sauver la vie; & je vérifie ce mot, *A bien* » *servir, mauvais salaire.* Si vous m'aimiez, vous viendriez à mon secours; » car *au besoin on connoît l'ami*...... » Quand je serai mort, vous regretterez » de ne m'avoir pas sauvé : *Après la* » *mort le repentir ;* mais il ne sera plus » tems....

» Vous êtes plus absolue sur moi que » tous les maîtres du monde...... Le » roi James (Jacques) d'Aragon, roi » de Sicile malgré les François & les » Romains, n'a pas acquis tant de gloire » pour un roi, que vous pour une dame. » Arnaud de Saga & Pons d'Aragon » n'ont pas tant de renommée, pour » des chevaliers *, que vous pour une

* Il y avoit en Catalogne une maison illustre de Saga, qui finit sous Jacques II dans Arnaud de Saga. Dans la même province étoit une

» dame : si ce n'est que merci vous manque, dont bien me fâche. Jamais vous ne serez recherchée d'un amant plus tendre & plus sincère. Mais *autant vous importe du ras comme du tondu.* Pour Dieu, ayez pitié de moi. Merci, madame ; pour Dieu, merci. «

La seconde pièce renferme les leçons de l'auteur à une demoiselle de qualité, qui, étant au service d'une dame, vouloit apprendre l'art de se bien conduire. De même que, parmi les hommes, la jeune noblesse ne rougissoit point des fonctions, serviles en apparence, de pages ou d'écuyers ; parmi les femmes de même, elle pouvoit remplir les fonctions réservées aujourd'hui aux femmes de chambre. C'étoit apparemment un effet de la pauvreté, & un moyen d'éduca-

---

maison de Pons également ancienne ; & un Guillaume de Pons se signala dans les guerres de Sicile entre les maisons d'Anjou & d'Aragon.

tion. Au lieu de proverbes, on trouvera ici plusieurs choses remarquables, & sur les usages du tems, & sur la dangereuse galanterie qu'on permettoit aux demoiselles.

» Un matin du mois de mai, comme » je rêvois aux moyens de voir une » beauté que j'aime, je rencontrai une » jolie demoiselle. Je m'approchai en la » saluant. Elle me prit par la main, me » conduisit dans un lieu écarté, me fit » asseoir sur un banc auprès d'elle : Sei- » gneur Amanieu des Escas, je vous prie » de m'enseigner sincérement ce qu'une » demoiselle doit faire pour se bien con- » duire, pour s'attirer de la considéra- » tion, & éviter tout ce qui pourroit lui » faire tort dans le monde.

» Amie, lui répondis-je, je le ferai » volontiers, quoique vous ayez dix fois » plus d'esprit que moi. Mais plus on en » a, plus on demande conseil.

» D'abord, je vous conseille de vous

» lever toujours de ſi bonne heure, que
» lorſque votre dame vous appellera,
» elle vous trouve chauſſée, habillée &
» ajuſtée proprement. Avant de vous la-
» cer, il faut vous laver les mains, les
» bras & le viſage. Après cela, ma chère
» amie, lacez-vous bien ſerré. N'ayez
» pas les ongles ſi longs qu'on y voie du
» noir. Ayez ſoin ſur-tout de la propreté
» de votre tête. Ce qu'on en voit le plus
» doit être le plus ſoigné. Blanchiſſez vos
» dents tous les matins. Faites tout cela
» avant que perſonne vous voie. Il faut
» prendre un miroir, pour examiner s'il
» n'y a rien qui puiſſe déplaire, & le
» réformer.

» Préparez dès le matin tout ce qu'il
» faut pour le lever de votre dame, afin
» de ne la pas faire attendre. Mais n'en-
» trez auprès d'elle qu'après le lever de
» ſon mari, à moins qu'elle ne vous ap-
» pelle ; & en ce cas, allez ſavoir ce
» qu'elle déſire de vous. (On croit en-

tendre des préceptes pour une femme de chambre.)

» Si elle veut se lever, que sa robe » soit prête sans qu'elle vous la demande. » Avant qu'elle sorte du lit, apportez-lui » du fil & une aiguille, un peigne & tout » ce dont elle aura besoin pour se coëffer » & parer sa tête. Vous ne la quitterez » point, que vous ne lui ayez rendu tous » les services que vous devez remplir » auprès de sa personne. Quand elle sera » habillée, remettez-lui en main un mi» roir, afin qu'elle voie s'il n'y a pas » quelque lacet ou ruban, ou autre » chose en mauvais ordre. Ensuite, » qu'elle trouve de l'eau claire & propre » pour se laver les mains & le visage. » Donnez-lui aussi-tôt un linge pour » s'essuyer. Examinez bien par tout son » habillement, s'il n'y manque rien. «

Enfin la toilette est finie. Un troubadour grand seigneur auroit dû, ce semble, nous épargner ces petits détails. Il

conduit ſa demoiſelle à des fonctions plus importantes.

» Alors, vous pourrez aller & venir » dans la ſalle ; y ſaluer honnêtement » ceux qui s'y trouveront ; leur répon- » dre d'une manière gracieuſe, ſans vous » trop preſſer de parler.

» Soyez poſée dans votre démarche, » & modeſte dans vos regards, quand » vous irez entendre la meſſe. Que votre » vue ne s'écarte point de côté & d'au- » tre ; mais ayez les yeux baiſſés, ou » tournés vers l'autel, ſans parler ni haut » ni bas. Au ſortir de l'égliſe, ſi quel- » qu'un vous attaque de converſation, » cauſez avec ceux qui ſe préſentent, » mais ſans bruit & ſans diſpute : car » rien ne déplaît tant qu'une demoiſelle » qui crie. Les gens les plus ſenſés diſent » que c'eſt choſe très-indécente d'avoir » ſa jupe, ſon *ſurcot*, & tout autre vête- » ment découſu.

» Quand l'heure du manger ſera

» venue, & qu'on aura ſervi, faites vous
» apporter de l'eau fraîche, & trempez-
» en votre vin de maniere qu'il ne puiſ-
» ſe vous faire mal. Car une dame &
» une demoiſelle ſont perdues ſans reſ-
» ſource, pour peu qu'elles aient fait
» d'excès de vin..... Ne preſſez point
» ceux qui ſont autour de vous de man-
» ger. Il eſt mal-ſéant de preſſer ainſi un
» homme qui ſe porte bien : c'eſt à lui
» de manger ce qu'il lui faut. Mais s'il a
» envie de quelque choſe, préſentez-le
» lui honnêtement. Coupez ce qui ſera
» ſur la table. Les conviés ſeroient peu
» honnêtes, s'ils n'en partageoient la
» peine avec vous. Après le repas, lorſ-
» que votre dame aura lavé ſes mains
» & rincé ſa bouche, lavez-vous auſſi :
» car il n'y a rien de ſi ſain que de ſe laver
» après avoir mangé. Si vous allez laver
» au buffet, tâchez d'avoir compagnie,
» de peur qu'on ne faſſe de mauvais
» jugemens.

» Enſuite, lorſque tout le monde » prendra ſéance, je vous avertis de vous » placer, ſi vous pouvez, au-deſſous » de votre dame; & laiſſez autant qu'il » ſera poſſible deux ſiéges entre elle & » vous. «

Voici l'article délicat. Il s'agit de la galanterie. On ne doit pas attendre du troubadour une morale bien ſévère; mais ſes conſeils reſpirent l'honnêteté, & renferment peut-être ce que les leçons de la chevalerie avoient de plus important pour les demoiſelles:

» Si quelqu'un veut faire le galant » auprès de vous, ne faites point la revê» che. Défendez-vous par de jolis & » agréables propos. Si le galant vous » ennuie, demandez-lui quelles ſont les » dames qui lui plaiſent le plus, des » Gaſconnes ou des Angloiſes. Vous » mettrez la choſe en diſpute, & appel» lerez quelqu'un de la compagnie, pour » vous accorder & vous juger. N'uſez

» jamais de difcours rudes & défobli-
» geans, envers ceux qui vous recher-
» cheront ainfi d'amour. Il faut traiter
» poliment tout le monde, & n'indifpo-
» fer perfonne contre foi. Vous avez
» cinq cents autres moyens de vous
» défaire des importuns, fans rien dire
» de malhonnête & fans leur manquer.

» Si vous êtes bien aife d'avoir un
» amant, que la beauté & la richeffe
» ne réglent pas votre choix; car plus
» un homme a de beauté, moins il vaut
» s'il eft fans mérite; & l'homme qui
» fait plaire à tout le monde, eft bien
» au-deffus de celui qui n'eft que riche.
» Choififfez donc un amant courtois &
» d'une naiffance honnête. Quand il vous
» adreffera fon hommage, il doit vous
» parler ainfi: Madame, c'eft de vous
» que je tiens mon cœur, mon corps,
» efprit & mon favoir; & c'eft de vous
» que je ferai toute ma vie le plus loyal
» ferviteur, pour vous garder d'injure

» & de mal autant que je pourrai, & » pour employer tout ce que j'aurai de » ſavoir à exalter votre mérite. (Cette eſpèce de formule eſt analogue à la loi des fiefs. Il paroît ſingulier que le troubadour en faſſe une déclaration d'amour uſitée.) » A quoi vous devez répondre : » Bel ami, j'agrée votre hommage ; & » à Dieu ne plaiſe que je faſſe un autre » amant. Si vous m'êtes loyal, vous ne » me trouverez pas de moins bonne foi. » Je ſerai toujours prête à vous récom- » penſer comme il faut de vos ſervices, » pourvu que vous me le rendiez ſans » fauſſeté, & qu'il ne vous échappe au- » cun mot qui puiſſe bleſſer ma réputa- » tion : autrement vous perdriez le fruit » de vos aſſiduités.

» Étant ainſi d'accord de part & » d'autre, vous pouvez recevoir de lui » des joyaux, comme vous pouvez auſſi » lui en donner. Mais s'il vous faiſoit » quelque demande indécente, gardez-

» vous ſurtout d'y conſentir : car s'il » vous aime, il ne doit vous rien demander qui puiſſe vous nuire ou vous » déshonorer, tant que vous ſerez fille. » Cependant ayez ſoin de le flatter toujours de quelque eſpérance. Tant qu'il » vous ſera attaché, conſervez pour lui » les mêmes ſentimens, ſans écouter ni » prendre pour ſerviteur aucun autre : » vous devez n'en avoir qu'un. Il vous » en viendra de toutes les eſpèces. Les » uns emploieront les tendres regards ; » les autres les ſoupirs. Quelques-uns » vous attaqueront par des meſſages. » Ceux-ci ont grand tort : le ſecret de » leur amour eſt par-là connu de trois » perſonnes au moins ; en quoi ils pèchent contre la loi étroite de l'amour ; » puiſque plus il y a de confidens, plus » l'amour eſt en danger, & le loyal » amant doit cacher ſon amour à ſon » pere & à ſon fils.

» D'autres ne s'en rapporteront qu'à

» eux-mêmes du ſoin de vous inſtruire
» de leurs ſentimens. Ils vous diront
» que, de pardieu, de par votre mérite
» & votre nobleſſe, ils vous demandent
» un conſeil. Depuis un an, diront-ils,
» je porte une plaie mortelle, dont je
» n'ai fait confidence à qui que ce ſoit,
» ni homme, ni femme, ni parent, ni
» ami; mais je ne ſaurois plus durer
» contre la violence du mal. Et comme
» il eſt naturel de chercher ſa guériſon,
» que je ne puis la trouver qu'auprès de
» vous; il faut que je vous déclare que
» cette plaie vient d'un dard lancé par
» vos yeux dans mon cœur; qu'il en
» eſt tout embrâſé; que le remède eſt
» en vos mains, ſi vous voulez m'agréer
» pour ſerviteur: autrement ma mort eſt
» certaine. «

Celui qui vous parle ainſi, *madame la marquiſe*, mérite que vous lui faſſiez une réponſe courtoiſe en ces termes: » Ami, je vous trouve de ſi

» bonne foi, si aimable, si sage, si rete-
» nu, si discret, qu'il n'y a point de
» bonne & belle demoiselle ou pucelle,
» voulant aimer un chevalier ou écuyer,
» qui ne tienne à honneur d'être aimée
» de vous & de vous aimer. N'étoit la
» parole que j'ai donnée à celui dont
» mon cœur ne se détachera jamais,
» non plus que le sien de moi, je vous
» retiendrois sans balancer à mon ser-
» vice. Mais ni moi, ni aucune autre
» femme ne sera jamais digne d'estime,
» qui aimera de deux côtés; & toute
» personne qui aime en deux endroits,
» n'aime pas sincérement. Puisque vous
» voulez aimer, cherchez tant çà & là, que
» vous obteniez les bonnes grâces d'une
» dame sans partage. En parlant ainsi,
» vous pourrez congédier les amans, &
» conserver votre réputation.

» A l'égard de l'amant qui s'explique
» par messager, chargez son confident de
» lui dire que jamais vous ne voudrez de

» lui, ni de tout autre qui se servira de
» pareils moyens. Et en effet vous devez
» fuir comme une peste de tels amans,
» dont vous vous trouveriez mal à la
» fin. «

Rien ne donne plus de force aux préceptes que les exemples. Le poëte insiste sur cette importante leçon.

» Apprenez à vous conduire, com-
» me faisoit la courtoise & bien apprise
» comtesse de Rhodez, quand elle étoit
» fille. Le brave comte de Comminges,
» son pere, le lui avoit enseigné, lui qui
» ne fit jamais de faute dans sa vie: ce
» qui l'a élevé en réputation au-dessus
» des autres comtes. Je vous citerai en-
» core la source de toute raison & de
» toute honnêteté, madame Rogesta, si
» célèbre du côté de la vertu & de l'es-
» prit, sans jamais avoir donné prise sur
» elle, non plus que sa mere & le com-
» te N*** son pere, de qui il ne vint
» rien que de parfait. Prenez encore pour

» modèle madame Guillelmine de l'Isle,
» accomplie en tout point, remplie de
» grâces, également aimée de Dieu &
» des hommes, qui donna de si bonnes
» leçons à sa cousine madame Tiburge,
» dont la conduite & les manières sont
» épurées comme l'or au creuset. Elle
» en a élevé une autre, la belle Mar-
» guerite de Gordon, qui lui sera tou-
» jours honneur. Je puis encore vous
» proposer pour modèle une autre Guil-
» lelmine ; c'est la fille du seigneur Gas-
» ton : sa beauté & ses excellentes qua-
» lités illustrent la Gascogne, sa patrie.
» Sachez encore comme s'est conduite
» la belle Constance de Foix, la demoi-
» selle la mieux élevée qui soit en deçà
» de Barcelone & par delà. Apprenez
» encore quelle fut la sagesse de la demoi-
» selle d'Armagnac, si mesurée dans ses
» démarches, & la plus gracieuse créa-
» ture qui fut jamais. Considérez aussi
» l'honneur & l'estime qu'acquiert de

» jour en jour la demoiſelle Maſcarola
» d'Aſtaruch, qui n'a jamais que des
» choſes obligeantes à dire & à faire.
» Réfléchiſſez bien à la conduite que
» toutes ces dames ont tenue, pour
» s'attirer la conſidération dont elles
» jouiſſent, en prenant de bonnes habi-
» tudes dès leur enfance. Et vous y par-
» viendrez comme elles; car jamais per-
» ſonne de votre âge n'eut plus que
» vous tout ce qu'il faut pour plaire.
» Ainſi que le roi d'Aragon, par ſes tra-
» vaux, a ſurpaſſé la gloire des plus
» grands princes, vous vous êtes diſtin-
» guée par votre raiſon & vos heureu-
» ſes inclinations, au deſſus de toutes les
» perſonnes de votre âge. Je prie Dieu,
» madame la marquiſe, qu'il vous per-
» fectionne de plus en plus, vous qui
» êtes la plus loyale dame que je con-
» noiſſe dans tout l'Aragon & dans tou-
» te la Catalogne.

» Je veux envoyer le jongleur Fal-

» conet à mon ſeigneur le roi d'Aragon, » le chef de la valeur, pour ſavoir s'il » approuve cet enſeignement; pour » avoir auſſi les avis d'Arnaud de Saga, » du comte d'Empurias; empereur d'a» mour, & du preux Ariador. Je les » prie de me dire, s'il leur plaît, leſ» quelles ils jugent les meilleures parmi » ces dames & demoiſelles. Et quand ils » m'en auront dit leur ſentiment, vous » pourrez alors, marquiſe, prendre » exemple ſur celles à qui ils auront » donné la préférence. «

Si je n'avois donné cette pièce que par extrait, j'aurois évité quelques longueurs ennuyeuſes. Mais ces longueurs même ont quelque choſe d'intéreſſant: on y voit comment les ſages d'alors s'occupoient gravement de minuties.

La troiſième pièce d'Amanieu des Eſcas contient des inſtructions pour un jeune damoiſeau. On nommoit ainſi les enfans des chevaliers ou des ſeigneurs.

L'amour ne pouvoit manquer de faire le principal objet des leçons de notre Mentor. Il veut former non un Télémaque, mais un héros galant du treizième siècle.

» Au tems de noël, tems du froid, » de la pluie, des vents & de la gelée, » étant en ma maison avec mes écuyers, » à nous entretenir de joie, d'armes & » d'amour, devant un feu clair & ardent, » & dans des chambres bien garnies de » nattes, après avoir bu vins rouges & » clairets, & nous être levés de table; » un damoiseau désirant parler d'amour, » s'approcha de moi & me dit : Vous » avez la réputation d'être plus habile » en amour que personne; vous savez à » merveille comme il naît, d'où il vient, » & de quoi il nourrit ses sujets : en un » mot, vous n'ignorez de rien en cette » affaire, sur laquelle nous voulons nous » conduire entièrement par vos avis. » Enseignez-nous, à moi, & à tous tant

» que nous ſommes à votre ſervice, les
» moyens d'être bien venus & aimés de
» tout le monde. «

Je lui répondis : » Ami, je voudrois
» avoir toute la capacité que vous
» m'attribuez ; & à ce propos, je vous
» conſeille d'abord de ne jamais donner
» à celui que vous aimez des louanges
» exceſſives, capables de lui faire tort
» & de vous en faire auſſi, en vous atti-
» rant la réputation & le reproche de
» flatteur. Quelque vraies que ſoient les
» louanges prodiguées à un homme mé-
» ritant, il y a encore beaucoup à riſ-
» quer : car pour un ou deux qui en
» conviendront, plus de cent vous accu-
» ſeront de mentir ; & cela ne fera hon-
» neur ni à vous ni à votre ami. Mais ſi
» vous avez envie de le louer, que la
» vraiſemblance regne d'un bout à l'au-
» tre dans votre diſcours. Il faut tou-
» jours donner à tout ce qu'on dit une
» belle couleur. Et comme les peintres

» mettent des couleurs vives & brillan-
» tes à leurs ouvrages, il faut mettre
» dans toutes vos paroles un tel coloris,
» qu'on n'y puisse rien reprendre. Soit
» dit, pour vous faire sentir que vous
» m'avez trop loué. Mais puisque vous
» me demandez des conseils sincères, je
» vous en donnerai suivant ce que j'ai
» de connoissance. Non que j'en aie au-
» tant qu'il faudroit ; mais j'ai vu de
» quelle façon bien des gens se sont
» gouvernés ; j'ai vu des hommes de
» toute espèce ; j'ai observé que les plus
» sages profitoient des avis de personnes
» qui l'étoient beaucoup moins. Ainsi
» vous en vaudrez mieux, quand vous
» prendrez de mes conseils.....

» Je vous exhorte d'abord à éviter
» la société des sots, des importans &
» des fous, de peur que vous ne passiez
» pour leur ressembler. Évitez les dis-
» cours moqueurs & médisans, les men-
» songes & les trahisons. Pour vous faire
» estimer

» eſtimer dans le monde, & pour être
» bien venu auprès des dames, ſoyez
» généreux, franc, hardi, toujours prêt
» à dire des choſes gracieuſes. Soyez
» propre dans votre habillement ; & ſi
» vous ne pouvez avoir une robe de
» drap fin, que l'habit aille bien à votre
» taille, afin de réparer ce qui manque
» à la beauté de l'étoffe. Si vous n'êtes
» pas aſſez riche pour avoir une belle
» robe, ayez des bas, des ſouliers, une
» ceinture, une bourſe & une dague
» propres & galans : avec cela vous ſerez
» bien mis, ſi votre tête eſt coiffée con-
» venablement. Gardez-vous ſurtout
» d'avoir une robe découſue. Il vaudroit
» mieux qu'elle fût déchirée. Le premier
» ſent l'homme mal élevé, & le ſecond
» n'annonce que l'indigence. Il n'y a pas
» grand mérite à être bien mis, quand
» on eſt riche. Mais rien ne plaît tant,
» & n'a plus l'air de courtoiſie, que
» d'être paré à peu de frais, quand on

» n'a pas de quoi. Et c'eſt ce que l'on » apprend en ſuivant les cours & la » galanterie.

» Celui qui veut réuſſir en amour » auprès des dames, doit être habile à » tout, afin que celle qu'il aimera ne le » trouve jamais en défaut. Si vous ren- » contrez quelque ami de la dame que » vous avez en vue, tâchez de lui plaire, » pour qu'il diſe du bien de vous. Rien » ne gagne le cœur comme les éloges » qu'on entend faire de quelqu'un. Hom- » mes & femmes ſe prennent à cet appât. » Vous ne ſauriez donc vous trop étu- » dier à être généreux, franc & joyeux, » afin que vos louanges parviennent aux » oreilles de votre dame.

» Lorſque vous la verrez elle-même, » ne ſoyez pas honteux de lui dire » qu'elle a fait votre conquête. Si elle » vous paye de reconnoiſſance, & qu'elle » vous accorde ce que vous lui deman- » dez; que perſonne n'en ſache rien,

» pas même vos intimes amis. Plaignez-
» vous toujours de n'en pouvoir rien
» obtenir ; parce que du moment que
» vous avez violé le ſecret, tous ſes pa-
» rens & amis vous en voudront mal :
» vous perdrez votre dame, & toutes
» les autres, qui vous regarderont com-
» me un traître ; car les dames ne peu-
» vent ſouffrir les étourdis & les indiſ-
» crets. Si donc celle que vous aimez
» vous traite bien dans le particulier,
» ſervez la bien en ſecret & ſans vous
» en vanter. Célébrez ſes louanges en
» public, de manière à lui concilier l'eſti-
» me des plus honnêtes gens. Au cas
» qu'elle vous donne des ſujets réels de
» jalouſie, & qu'elle vous nie ce que
» vous avez vu de vos propres yeux ;
» dites-lui que vous êtes convaincu
» qu'elle a raiſon, & que c'eſt vous qui
» rêvez. Voilà par quelles façons on ſe
» fait eſtimer dans le monde & aimer
» des dames. Si vous agiſſez autrement,

» c'eſt une preuve que vous n'entendez
» rien à l'amour. «

Cette indulgence & ces égards pour une maîtreſſe infidelle entroient donc dans le code de la galanterie. Mais il paroît difficile à croire que la loi fût ſouvent exécutée.

» Les cours ſont les meilleures écoles
» qu'on puiſſe fréquenter. Les bons s'y
» perfectionnent ; les plus imbécilles y
» acquièrent de l'eſprit & de l'habileté ;
» on y apprend la courtoiſie & l'uſage
» du monde. Je ſais que vous n'êtes
» pas aſſez riche pour y vivre, ſi vous
» ne vous attachez au ſervice de quel-
» que ſeigneur qui voudra vous y mener.
» Il faut donc choiſir un ſeigneur qui,
» par ſa magnificence, cherche à s'avan-
» cer lui & ſes gens. Tant que vous le
» verrez dans ces nobles diſpoſitions,
» n'épargnez rien pour lui plaire. Rendez-
» lui vos ſervices de bonne grace ; faites
» valoir par tout ſes bonnes qualités ;

» cachez avec ſoin ſes défauts. Soyez » exact à ſon lever & à ſon coucher, s'il » convient qu'un écuyer y aſſiſte ; car » ſouvent lorſqu'un ſeigneur couche avec » ſa femme ou avec ſa mie, il ne veut » point avoir d'écuyer : en pareil cas, » vous ne devez point aller vers lui, » qu'il ne vous le diſe, de crainte d'être » importun.

» Il faut étudier tout ce qui peut » faire plaiſir à un maître. Cela n'em- » pêche point d'ouvrir les yeux ſur ſes » fautes, & de les lui dire, afin qu'il s'en » corrige ; pourvu que ce ſoit en parti- » culier & avec ménagement. Ne témoi- » gnez jamais ni chagrin ni jalouſie, ſi » vos camarades ont plus que vous ſa » confiance & ſes bonnes graces. Un ſei- » gneur en uſe comme il lui plaît avec » ſes gens. Il doit careſſer les uns, avoir » des égards pour les autres. S'il ne » peut donner à tous, il doit dédomma- » ger ceux à qui il ne donne point, par

» plus de familiarité, en leur accordant,
» sur vous & moi qu'il comble de riches
» présens, la préférence pour coucher
» auprès de lui. Loin d'être fâché que
» votre seigneur tâche d'être aimé de
» ses gens, vous devez redoubler d'ar-
» deur à le bien servir.

» S'il a guerre au voisinage ou au
» loin, ayez un cheval de sept ans au
» plus, léger, vigoureux, docile au
» mors, auquel il ne manque rien quand
» il faudra marcher. Ayez des éperons
» bien attachés, des gambards bien fer-
» mes. Que tout le reste de votre armure
» soit fort, épais & juste à votre taille;
» que votre camail ne soit ni trop lâche
» ni trop serré; que votre ceinture soit
» forte....... Recommandez à votre
» écuyer de ne point laisser rouiller la
» cuirasse, le casque, le fer de votre
» lance. Ne manquez pas de regarder à
» votre harnois, s'il n'y manque ni cour-
» roies ni ardillons. Souvent on reste au

» coin de ſon feu, comptant qu'on aura
» le tems de ſe tranquilliſer; & il faut
» ſortir du lit avant le jour: car voilà le
» repos qu'on trouve avec un maître
» guerrier. Si le vôtre vous ordonne
» d'armer, faites-y telle diligence que
» perſonne ne ſoit en ſelle avant vous.
» Si vous allez à un tournoi, faites tous
» vos efforts pour gagner le prix, &
» pour qu'on vous exalte au-deſſus des
» meilleurs.

» Quand vous ſerez avantageuſement
» connu, je vous donnerai pour ſei-
» gneur un comte plein de mérite, cour-
» tois, bien appris, & que j'aime fort.
» C'eſt B. d'Aſtarat, qui a toutes les
» qualités d'un bon chevalier. Il n'y a
» dans toute la chrétienté ni comte, ni
» duc, ni marquis, deux fois plus puiſ-
» ſant que lui. C'eſt pourquoi je vous y
» envoie. Dites-lui: Amanieu des Eſcas
» vous ſalue; il vous mande que votre
» mérite s'eſt tellement accru, qu'il veut

» toujours vous ſervir ; il m'a envoyé
» vers vous comme à ſon maître, afin
» que je vous ſerve pour l'amour de lui :
» je ſuis tout prêt à m'y dévouer toute
» ma vie, tant que vous le voudrez bien.
» Voilà ce que vous direz à ce brave
» comte. Je crois, gentil écuyer que
» vous êtes, qu'à ſon ſervice vous ac-
» querrez beaucoup d'honneur, & que
» vous mériterez auſſi les bonnes grâces
» de celles que vous aimez. AMEN. «

Notre poëte étoit verbeux & aimoit les petits détails, comme preſque tous les écrivains qui ont précédé le bon goût ; mais les pièces qu'on vient de lire, renferment un fond de jugement peu ordinaire parmi eux. Je n'en dirai pas autant d'une longue épître à ſa maîtreſſe, datée de l'an 1278, où il n'y a que des lieux communs.

CXXVI.

BERNARD DE VENZENAC.

Nous ne ſavons rien de certain ſur la perſonne de ce troubadour, & nous ne trouvons qu'un trait remarquable dans ſes pièces. Il a laiſſé quatre ſirventes contre les mœurs du ſiècle, particulièrement contre le libertinage des femmes, & la complaiſance des maris. » Ils font à cet égard, dit il, le commerce d'Eſpagne, qui rend trois cent » pour un. « C'eſt-à-dire, que pour un plaiſir qu'ils prennent avec la femme d'autrui, on en prend trois cent avec les leurs. Eſt-ce une preuve qu'on fit alors avec l'Eſpagne un commerce ſi prodigieuſement avantageux? ou bien le poëte veut-il dire que le libertinage des femmes eſpagnoles n'avoit point de bornes? Le ſens naturel me paroît le plus

recevable, en réduisant l'exagération à une juste valeur, & en conjecturant que moins le commerce étoit commun alors, plus les profits en pouvoient être immenses pour quelques particuliers.

BERNARD DE VENZENAC fait l'éloge d'un comte Hugues, jeune & brave seigneur, à qui il souhaite la victoire sur ses ennemis. La pièce étant adressée à l'évêque de Rhodez, & presque tous les comtes de Rhodez ayant porté le nom de Hugues, il est probable que l'éloge regarde un de ces seigneurs.



CXXVII.

PIERRE DE CORBIAN ou CORBIAC.

Ce troubadour, inconnu comme tant d'autres, fournit un article curieux, par une pièce où il étale ſa ſcience avec beaucoup de ſatisfaction, & qui donnera l'idée des connoiſſances dont on pouvoit ſe glorifier de ſon tems.

» Je ſuis riche d'eſprit ; & quoique je » n'aie pas de grands héritages, châ» teaux, bourgs, ni autres domaines ; » quoique je n'aie ni or, ni argent, ni » ſoie, mais pour tout bien ma ſeule » perſonne, je ne ſuis cependant pas » pauvre ; je ſuis même plus riche que » tel qui auroit mille marcs d'or. Pierre » eſt mon nom. Le lieu de ma naiſſance » eſt Corbian, où j'ai mes parens & mes » amis. Mes rentes ſont modiques ; mais

» ma courtoisie & mon esprit me font
» vivre en honneur parmi les honnêtes
» gens. Je vais la tête haute, comme un
» riche ; & en effet je le suis par le tré-
» sor que j'ai amassé. Plus précieux que
» l'argent, l'or & les pierreries, il ne
» peut périr, ni m'être enlevé par les
» voleurs ; & loin de diminuer, il s'ac-
» croît de jour en jour. C'est ma scien-
» ce, que je vais déployer ici sommai-
» rement. «

Dans cet exorde peu modeste, on voit avec plaisir un homme heureux par les lettres, & méprisant le faux éclat de la fortune. Quelle que soit sa littérature, il a droit de l'appeler un trésor.

» C'est de Dieu, dit Salomon, que
» viennent toutes les sciences. C'est lui
» qui créa les dix ordres des anges, dont
» le plus parfait fut précipité dans les
» enfers, pour avoir voulu s'égaler à lu
» Il créa depuis le ciel, la terre qui est
» ronde & immobile, le soleil, la lune,

» enfin Adam & Eve qui, tentés par le
» ſerpent, furent chaſſés du paradis. «

L'auteur parcourt l'hiſtoire des patriarches, des juges & des rois Juifs, des prophètes & des Machabées; puis il vient à la vie de Jéſus-Chriſt, à la paſſion, au martyre des apôtres; d'où il paſſe à ce qui arrivera au jugement univerſel. C'eſt en quoi il fait conſiſter la première & la principale partie du tréſor de ſa ſcience.

Voici la ſeconde, dont il fait peu de cas, quoique d'une acquiſition plus difficile. Elle comprend les *ſept arts* libéraux, la grammaire, la langue latine *qu'il ſait très-bien*, la dialectique, la rhétorique, un peu de droit & du *décret* (de Gratien, ſans doute;) beaucoup de muſique ſuivant la méthode de Boëce & de Gui Arétin; l'arithmétique, la géographie, l'aſtronomie, l'indiction, l'épacte & le comput eccléſiaſtique; un peu de médecine théorique & pratique; la pharma-

cie, la chirurgie, la nécromancie, la géomancie, la magie, la divination; la mythologie *plus qu'Ovide & Thalès le menteur.* Les hiſtoires de Thèbes, de Troie, de Rome, de Romulus, de Céſar, de Pompée, d'Auguſte, de Néron, de Veſpaſien, de Tite qui prit Jéruſalem, des *douze Céſars juſqu'à Conſtantin;* (les idées ſe brouillent un peu dans cette tête ſi ſavante:) l'hiſtoire grecque, & celle d'Alexandre qui, en mourant, partagea ſes conquêtes entre ſes *douze pairs;* l'hiſtoire de France depuis Clovis, qui fut converti par S. Remi archevêque de Reims; de Charles-Martel, *qui établit les décimes;* de Pepin le Bref; les conquêtes de Charlemagne & de *Roland* contre les païens; l'hiſtoire du bon roi Louis qui mourut en combattant, & qui fut le roi le plus équitable, n'ayant perdu ni gagné aucune terre que ſuivant la juſtice, apparemment S. Louis.) L'hiſtoire des Anglois; comment *Brutus*

arriva de Troie dans la Brètagne, d'où il aborda en Angleterre, où il vainquit le *geant Corneu*, & fit la conquête de tout ce pays qui fut diverſement partagé ſuivant le ſort; les obſcures prophéties de Merlin concernant les rois d'Angleterre, la mort douteuſe d'Arthur, les aventures de ſon neveu Gauvin, les amours de Triſtan & d'Iſſaut; (quelque roman lui avoit appris tant de choſes ſur l'hiſtoire:) enfin, l'hiſtoire des autres nations.

Il ſait bien encore le plain-chant, & chanter au lutrin, & faire des chanſonnettes, de bons vers, des paſtourelles, avec des poéſies amoureuſes & plaiſantes, des danſes, des retrouanges; & ſe faire aimer des clercs, des chevaliers, des dames, des bourgeois, des jongleurs, des écuyers, des ſergens ou ſerviteurs; & ſe donner pour ſage ou pour fou, ſelon les gens avec qui il ſe trouve.

» Voilà mon tréſor & mon plaiſir;

» voilà une richeſſe, qui ne me donne
» point d'inquiétude: rien ne peut m'em-
» pêcher d'être gai tous les ſept jours
» de la ſemaine. Je ne demande à Dieu
» que la ſanté du corps, de quoi me
» nourrir & me vêtir, & la grâce de
» faire mon ſalut. Ainſi finit le *Tréſor*
» de maître Pierre de Corbian *. «

Ce *maître* Pierre de Corbian s'étoit vraiſemblablement formé, pour la partie ſcientifique, à l'école de quelqu'un des célèbres docteurs du treizième ſiècle, dont il nous reſte quantité d'*in-folio*, où l'on trouve fort peu de véritable ſcience.

* Creſcimbéni remarque dans ſes additions, que le *Tréſor* de Pierre de Corbian a fourni l'idée d'un Tréſor ſemblable compoſé en vers italiens par Brunet l'aîné de Florence, & un autre Tréſor en proſe françoiſe, dont il s'eſt conſervé dans la bibliothèque du Vatican une copie en parchemin, reliée en velours cramoiſi, avec des apoſtilles de la main de Pétrarque.

Une pièce dévote, que nous avons encore de lui, est remarquable aussi en son genre. C'est une prière à la vierge, pour laquelle il chante, dit-il, en langue *romance*, parce qu'en cette langue on se fait mieux entendre qu'en latin. Parmi les louanges qu'il lui donne, il observe que tous les chrétiens savent & croient ce que l'ange lui dit, *quand elle reçut par l'oreille Dieu qu'elle enfanta vierge*. Il compare la merveille de son enfantement à l'action du soleil, dont la lumière traverse le verre sans le rompre.



CXXVIII.

PIERRE & AUSTOIS DE MAENZAC.

» PIERRE DE MAENZAC, disent » nos manuscrits, fut un pauvre cheva» lier de la terre du dauphin. Il eut un » frere nommé Austois. Tous deux fu» rent troubadours, & ils convinrent » ensemble qu'Austois auroit le château » pour son partage, & Pierre, le profit » de leurs compositions. Celui-ci com» posa pour la femme de Bernard de » Tiersi, la chanta, l'honora & la servit » si bien, qu'elle se laissa enlever par » lui, & emmener dans un château du » dauphin. Bernard, après avoir tenté » inutilement de la ravoir par les voies » canoniques, fit la guerre pour se la » faire rendre. Mais le dauphin prit le » parti du ravisseur, qui ne la rendit

» point. Pierre fut un homme bien fait » & agréable. Il fit des chanſons plaiſantes, & des couplets divertiſſans par » les paroles & par les airs. «

On aura, ſans doute, remarqué dans ce récit, l'accord ſingulier entre les deux freres. Leurs compoſitions étoient-elles ſi nombreuſes, ou ſi bien payées, qu'elles puſſent valoir les revenns d'un médiocre château ? Il n'en reſte que deux de Pierre, chanſons galantes fort communes. La dame qu'il enleva pouvoit les trouver excellentes.



CXXIX.

PIERRE CARDINAL.

PIERRE CARDINAL, un des troubadours dont les ouvrages méritent le plus d'attention, naquit au Pui en Velai de parens illuſtres. Nos manuſcrits ne font point connoître ſa famille, & ne diſent pas d'où venoit le nom de Cardinal. C'étoit peut être un de ces ſurnoms, que les nobles même d'ancienne race avoient quelquefois outre le nom de leurs fiefs, & qui étoient analogues ou à des qualités ou à des aventures particulières.

Élevé pour être chanoine de la cathédrale du Pui, Pierre *apprit les lettres, & ſut bien lire & chanter*, dit l'hiſtorien provençal. Apprendre les lettres ſe réduiſoit ordinairement alors à une teinture de grammaire, & de mauvaiſe phi-

losophie. Le principal mérite du poëte fut, comme on le verra, de bien connoître les hommes, & de les peindre avec force.

Une vocation forcée ne réussit guère que pour les esprits ou les ames foibles, qui se plient à toutes les impressions qu'on veut leur donner. Pierre sentit que la nature s'opposoit aux vues de ses parens; & il n'étoit pas d'un caractère à goûter le repos de la cléricature, tandis que l'activité de son génie l'entraînoit ailleurs. L'historien dit, que parvenu à l'âge d'homme, il prit goût pour les vanités du monde; car il se sentoit beau & jeune. Les passions de la jeunesse furent apparemment une des causes qui lui firent abandonner le canonicat, & exercer la profession de troubadour; mais le divorce qu'il fit bientôt avec la galanterie, & le genre grave de ses ouvrages, prouvent que les *vanités du monde* n'étoient pas le mobile de sa conduite.

Il compoſa peu de chanſons, & excella dans les ſirventes, qu'il remplit de bonne morale, quelquefois avec le défaut de l'obſcurité. Il cenſuroit vigoureuſement les folies du ſiècle; il n'épargnoit ni les mauvais eccléſiaſtiques ni les mauvais ſeigneurs; il bravoit la haine qu'attirent les vérités déſagréables.

Ses mœurs & ſes talens le rendoient, ſans doute, reſpectable au vice même; puiſque, loin d'être perſécuté, il étoit accueilli honorablement. Il viſitoit les cours, accompagné d'un jongleur qui chantoit ſes ſirventes. Les grands barons l'eſtimoient & le reſpectoient, malgré ſes invectives contre les abus de la grandeur. Il fut particulièrement honoré, & reçut beaucoup de grâces du roi Jacques d'Aragon. (Ce doit être Jacques I, dont le regne finit en 1276.)

L'hiſtorien provençal termine ſa vie par ces mots: *Et moi, maître Michel de la Tour, vous fais ſavoir que Pierre Car-*

dinal avoit bien environ cent ans lorſqu'il mourut. Et moi, ſuſdit Michel, ai écrit ſes ſirventes en la ville de Nîmes. Ce poëte a vécu au moins juſqu'à la fin du treizième ſiècle.

Nous n'avons de lui que trois chanſons. La première eſt un adieu à l'amour, dont il ſe plaint amèrement.

» Bien fou & bien dupe quiconque » s'attache à l'amour. Qui s'y fie le plus » eſt toujours le plus mal partagé. Tel » croit s'y chauffer, qui s'y brûle. Les » biens d'amour ſont long-tems à venir, » & les maux arrivent tous les jours en » foule. Il ne traîne à ſa ſuite que des » dupes, des inſenſés, des méchans. » Ainſi je fais divorce avec lui.

» Ma mie ne m'auroit point, ſi je ne » l'avois auſſi. J'ai pris la réſolution, » auſſi ſage que ferme, de lui faire » comme elle me fera. Si elle me trom- » pe, elle ne me trouvera pas moins » trompeur; & ſi elle procède droit

» avec moi, je marcherai pour elle ſur
» le même pied.

» Jamais je ne gagnai tant à aucun
» marché, que lorſque je perdis ma
» mie: en la perdant, je regagnai mon
» cœur que j'avois perdu. Bien peu ga-
» gne qui ſe perd. Mais perdre ce qui
» nuit, je penſe que c'eſt un véritable
» gain. Par ma foi, je m'étois donné à
» telle qui me ruinoit, je ne ſais pour-
» quoi......

» Jamais plus je ne ſerai à elle, ne lui
» ayant trouvé en aucun jour ni foi ni
» loi, mais tromperie & fauſſeté.....
» A loyale amie on doit être ami loyal.
» Mais il faudroit qu'à une trompeuſe
» on rendit la tromperie. Puiſſe celle
» dont je me plains trouver qui la trom-
» pe & la mène rudement! «

On le voit dans la ſeconde chanſon, un peu contradictoire à la première, vanter l'amour, mais ſe plaindre qu'il n'y en ait plus de véritable.

» Je

» Je chanterois quelquefois si j'étois
» amoureux & aimé. Quoique je ne sois
» ni l'un ni l'autre, je veux essayer de
» chanter une fois, comme je ferois pour
» ma mie si j'en avois une. Si ce bon-
» heur m'arrivoit, je serois l'amant le
» plus sincère. Ma mie auroit beau ne
» rien m'accorder : dès que j'aurois com-
» mencé à l'aimer, je serois toujours à
» elle uniquement. Je sais comme l'a-
» mour se mène. Grain d'amour, serré
» dans un cœur, en fait naître trois ; un
» plaisir, dix autres plaisirs ; une joie,
» cent autres joies ; & tant enfin, qu'on
» recueille mille fois plus qu'on n'a semé.
» Mais l'amour est sans dessus dessous.
» Les bons & les courtois ont les pei-
» nes, & les méchans ont les plaisirs :
» au lieu que les dames, si elles aimoient
» naturellement l'honneur & la vertu,
» devroient faire porter toute la peine
» aux méchans, & couronner les bons
» & les courtois. «

Il ſe félicite ailleurs d'avoir le cœur parfaitement libre.

» Enfin je puis me louer de l'amour : » il ne me fait plus perdre ni l'appétit » ni le ſommeil ; il ne me fait plus ni » bâiller ni ſoupirer, ni courir la nuit » comme un enragé, ni avoir des meſ- » ſagers à gages. Je m'en ſuis tiré avec » mes dés : (j'y ai renoncé ſans retour.) » J'ai un autre plaiſir, (apparemment » celui de l'étude,) qui ne m'expoſe » point à de folles entrepriſes, à être » battu, aſſommé, dépouillé ; qui ne » me fait point perdre mon tems à atten- » dre. Je ne dirai plus que mon cœur » m'a été enlevé, que je meurs pour la » plus belle des dames. Mais je dirai » que je ſuis échappé de ſes fers. «

Si les auteurs ſe peignent dans leurs écrits, Pierre Cardinal avoit trop de roideur & d'âpreté dans le caractère, une franchiſe trop rude, un goût de ſatire trop âcre pour faire fortune au-

près des dames. En un mot, il étoit le Juvénal de ſon ſiècle. On en jugera par ſes ſirventes, dont nous allons raſſembler les principaux traits. Commençons par ce qui regarde les gens d'égliſe, en obſervant que, ſi Boileau ne les a point ménagés dans un ſiècle, où ils devenoient de plus en plus reſpectables, on peut concevoir ſans peine les raiſons pourquoi notre ſatirique les pourſuivoit avec emportement.

Il attaque non-ſeulement l'abus des indulgences qu'on prodiguoit aux croiſés, mais l'opinion accréditée par le pape & les cardinaux, *que l'aumône rachete tous les péchés.* » Les riches auroient » donc, dit-il, plus de facilité pour le » ſalut que les pauvres; l'argent ſeroit » plus puiſſant que le diable & que Dieu » même; & les prières ne ſerviroient de » rien. « (Cette opinion, fondée ſur des paſſages mal entendus & encore plus mal appliqués, tendoit principalement

à enrichir les égliſes & les monaſtères, dont les biens étoient cenſés le patrimoine des pauvres.)

Il reproche aux gens d'égliſe d'avoir l'ambition de dominer par tout, d'avoir fait des lois pour ſe rendre maîtres de tous les états, de prendre à toutes mains, d'envahir l'univers par des uſurpations ſur les uns, par des cajoleries envers les autres. » Indulgences, pardons, Dieu » & le diable, ils mettent tout en uſage. » A ceux-là ils accordent le paradis par » leurs pardons; ils envoient ceux-ci en » enfer par leurs excommunications. Ils » portent des coups qu'on ne peut pa- » rer; & nul ne ſait ſi bien forger des » tromperies, qu'ils ne le trompent en- » core mieux. «

Il accuſe les dominicains, qui d'abord avoient paru fort détachés du monde, de ne s'entretenir que de la préférence entre les meilleurs vins; d'avoir établi une cour de juſtice (l'Inquiſition,) où

ils condamnent comme Vaudois quiconque s'oppose à leurs entreprises ; & de chercher à savoir les secrets des hommes, pour s'en faire craindre. (Les moyens ne leur manquoient pas pour cet effet.)

Il accuse les hospitaliers de faire consister leur pauvreté à garder leur bien, & à prendre celui des autres ; d'avoir quitté leurs gros draps pour des robes de laine d'Angleterre ; de s'approprier les aumônes destinées aux pauvres ; de se nourrir avec des restaurans, des sauces relevées, des coulis épais & succulens ; de boire des meilleurs vins, de ceux dont les François s'enivrent le plus volontiers ; de porter des robes amples de fine étoffe, des capes d'un beau camelot, des souliers d'un mince cuir de Marseille, & attachés avec art. » Si j'étois mari, je me garderois de » laisser approcher de ma femme ces » gens-là : car ces moines ont des robes

» de même ampleur que celles des fem-
» mes : rien ne s'allume si aisément que
» la graisse avec le feu, &c. «

Il accuse les moines en général de l'emporter sur les gens de guerre, en insolence & méchanceté. » S'ils ont en-
» trepris une fois de demander quelque
» chose, on ne sauroit non plus s'en
» défendre que s'ils étoient vos propres
» cousins ; & puis ils font bâtir des mai-
» sons superbes, où ils sont agréablement
» logés. Les Turcs & les Sarasins n'ont
» rien à craindre de leurs sermons : car
» les moines ont trop peur de la mer &
» de la mort ; & ils aiment bien mieux
» élever de grands édifices que de dé-
» truire les infidelles. (S. Bernard avoit été pourtant le plus zélé prédicateur de la croisade ; les jacobins & les cordeliers l'étoient devenus depuis, contre les Albigeois, à la vérité, plus que contre les Musulmans.) » Il n'y a point
» de crimes dont on ne trouve l'abso-

» lution auprès d'eux ; & pour de l'ar-
» gent ils donneront à des renégats, à
» des uſuriers, la ſépulture qu'ils refu-
» ſent aux pauvres qui n'ont pas de quoi
» la payer. Vivre tranquilles, acheter
» de bons poiſſons, du pain bien blanc,
» des vins exquis, c'eſt à quoi ils paſ-
» ſent l'année entière. Plût à Dieu que
» je fuſſe de cet ordre, ſi l'on y fait à ce
» prix ſon ſalut ! «

Voici un portrait encore plus hideux des prêtres avides & corrompus, qu'on voyoit alors profaner le saint miniſtère.
» Il n'eſt point de vautour qui évente
» d'auſſi loin une charogne, que les gens
» d'égliſe & leurs prédicateurs ſentent
» un homme riche. Auſſitôt ils en font
» leur ami ; & quand il lui ſurvient une
» maladie, ils lui font faire une dona-
» tion qui dépouille ſes parens. Les mau-
» vais eccléſiaſtiques ont réuni tout l'or-
» gueil, toute la cupidité & toute la
» trahiſon du monde. Ils font prêcher

» que le vol est défendu, après avoir » tout envahi eux-mêmes. Vous les voyez » sortir tête levée des mauvais lieux, » pour aller à l'autel. Rois, empereurs, » ducs, comtes & chevaliers avoient » coutume de gouverner les états. Mais » les clercs ont usurpé sur eux cette au- » torité, soit à force ouverte, soit par » leur hypocrisie & leurs prédications. » Grand Dieu qui nous as racheté, vois » à quel point ton église s'est corrom- » pue! on n'y obtient ni dignité ni pré- » bende, si on ne l'achete des distribu- » teurs à force de services, ou si on » n'est leur fils ou le complice de leurs » iniquités. On a beau savoir l'écriture; » on n'a de considération auprès d'eux » qu'autant qu'on se prête à leur com- » merce, en perdant tout sentiment » d'honneur & de justice. «

Ces terribles vérités (car les monumens historiques ne les confirment que trop, quoiqu'il y eût toujours des ex-

ceptions,) exposoient l'auteur aux accusations d'athéisme ou d'hérésie, si communes & si funestes contre tout génie assez courageux pour attaquer les excès, les erreurs & les vices de ceux qui corrompoient la religion en abusant de son pouvoir. Aussi Pierre Cardinal a-t-il soin de faire ailleurs sa profession de foi. Il revient ensuite à la charge, mais avec un style moins fort que grossier par intervalles.

» Les gens d'église sont prompts à » prendre, & lents à bien faire, beaux » de visage, laids par leurs péchés; » défendant aux autres ce qu'ils font le » plus volontiers...... Caïphe & Pila- » te obtiendroient Dieu plutôt qu'eux. » Pour les moines, s'il y a chez vous de » jolies femmes..... (Le poëte entasse ici les obscénités.) » Il en naît des héré- » tiques, qui jurent, qui renient, & » jouent aux trois dés. Voilà ce que font » les moines noirs, au lieu des charités

» qu'ils devroient faire. Comment les » chevaliers ne meurent-ils pas de hon- » te, de se laisser fouler aux pieds par » de telles gens ? Charles Martel sa- » voit bien mieux gouverner son clergé. » Mais aujourd'hui les gens d'église, qui » connoissent la foiblesse & l'imbécillité » du roi, le mènent comme ils veulent. « (Il s'agit peut-être de Philippe le Hardi. Saint Louis, son pere, s'étoit livré par dévotion aux religieux mendians ; mais quelles preuves ne donna-t-il pas de vigueur & de sagesse, même pour les affaires ecclésiastiques ?)

On ne soupçonnera point notre poëte d'avoir voulu faire sa cour aux seigneurs, en satirisant les gens d'église avec tant d'amertume. Voyons comment il traite les premiers.

Injustice, fausseté, ivrognerie, irréligion, cupidité insatiable, c'est de quoi il les accuse. » Dieu donneroit à un des » méchans barons tout ce qui se trouve

» d'ici en Turquie, ſans pouvoir le ſatis-
» faire. Chez eux la méchanceté eſt en
» honneur ; le courage & la courtoiſie
» ſont dans le mépris. Ils ne font aucun
» cas de la probité, qu'ils regardent
» comme un vain nom. Ils ſont plus
» avides de proie que des loups ; &
» mentent plus impudemment que des
» femmes perdues. Vous les perceriez
» en deux ou trois endroits pour en
» faire ſortir la vérité, qu'il n'en ſorti-
» roit que des menſonges, qui ſe débor-
» deroient comme un torrent. Autrefois
» on chaſſoit & on pendoit les traîtres
» comme les voleurs. On les chérit au-
» jourd'hui : on en fait des baillis & des
» ſénéchaux. Si quelque ſeigneur com-
» met une trahiſon, c'eſt à qui lui
» donnera plus de domaines, plus de
» ſeigneuries, de gouvernemens & de
» places diſtinguées : les traîtres cher-
» chant l'appui d'autres traîtres, pour
» exercer à l'envi leurs fourberies. L'hor-

» rible ſpectacle que ce ſeroit, ſi l'on
» voyoit le fond du cœur des mauvais
» barons ! on en friſſonneroit d'épou-
» vante. Plût à Dieu du moins que leur
» méchanceté fût écrite ſur leur front !
» La force & la volonté ſont la règle
» abſolue de leur conduite ; la fauſſeté
» & l'injuſtice ſont les arbitres ſuprêmes
» de leur gouvernement. Si piller, men-
» tir, étaler du faſte & de l'orgueil ſont
» des vertus, une infinité de ſeigneurs
» ſeront bien auprès de Dieu. Lorſqu'un
» grand ſe met en route, la méchanceté
» le précède, l'accompagne & le ſuit ;
» la convoitiſe l'eſcorte ; l'injuſtice porte
» la bannière ; & l'orgueil eſt ſon guide.
» Par-tout où il va, que penſez-vous
» qu'il faſſe ? Il fait une querelle à l'un,
» il chaſſe l'autre ; il dit du mal de celui-
» ci, il menace ou frappe celui-là ; per-
» ſonne ne reçoit de lui ni careſſe ni
» amitié. S'il donne une fête, c'eſt avec
» le produit de ſes extorſions, de ſes

» vols & de ses rapines : ses rentes sont
» destinées à faire des guerres & des
» procès. S'agit-il de lever les aides
» qu'on lui doit ? il bat & assomme ses
» gens, jusqu'à ce qu'il ne leur ait rien
» laissé. Grêle, famine, mortalité, rien
» n'est plus à craindre pour eux. «

Effectivement la société fut long tems, par l'effet de l'anarchie féodale, un état de guerre & de brigandages continuels, où les petits étoient la proie & le jouet des grands. Le poëte ajoute dans un autre endroit :

» Les barons, pour la plupart, sont
» menteurs, querelleurs, avides de pré-
» sens, oppresseurs de leurs vassaux,
» hautains & pillards. Ils se permettent
» toute indécence devant le monde, &
» se cachent pour boire & manger. Ils
» ont mis l'orgueil & la trahison à la
» place des festins & de la magnificence;
» les procès & les chicanes, à la place
» des vers & des chansons ; la méchan-

» ceté & le ravage, à la place de l'amour
» & de l'honnêteté..... Que les terres
» ſont mal entre les mains de ces mau-
» vais nobles ! Si quelqu'un de leurs
» proches avoit une affaire fâcheuſe, ils
» ne l'aſſiſteroient pas d'une *maille pu-
» geoiſe.* « (Monnoie du tems.)

Il ſeroit curieux d'examiner les cauſes, qui faiſoient perdre aux ſeigneurs leur goût d'hoſpitalité & de magnificence. Autrefois les injuſtices, les brigandages, par leſquels ils ſe ſignaloient déjà, ſervoient du moins d'aliment à une ſorte de générosité prodigue. Mais leurs propres richeſſes en étoient la principale ſource; & ces richeſſes diminuoient ſenſiblement. Les croiſades en avoient abſorbé une partie conſidérable. Les rois d'un côté, l'égliſe de l'autre, & enfin la bourgeoiſie, que la liberté rendoit induſtrieuſe, avoient profité des beſoins de cette nobleſſe, livrée à de téméraires entrepriſes. Le commerce, faiſant quel-

que progrès, rendoit la consommation plus dispendieuse. La fatale guerre des Albigeois avoit ruiné en particulier les provinces où florissoient les troubadours. Faut-il s'étonner de les entendre si souvent taxer les barons d'une économie, ou d'une avarice, contraire aux anciennes mœurs? Ajoutons que plus les mœurs se corrompent, comme elles faisoient alors, moins les hommes sont généreux. Tel dépensera des sommes immenses pour un vain caprice, qui craindroit la plus légère dépense pour faire du bien.

Un seigneur nommé Estève de Belmont essuya, en particulier, tout ce que la satire de Pierre Cardinal avoit d'amer & de foudroyant. Il le méritoit, à en juger par ce trait que le poëte raconte. Estève ayant été invité à dîner par son parrain, y alla d'un air de joie & d'amitié, avec des oiseaux, des chiens & des chasseurs. Mais au moment qu'on

devoit servir, il se jeta sur son hôte; le tua, lui, un jeune enfant qu'il avoit à ses côtés, & plusieurs domestiques; fit ensuite mettre en prison les complices de son assassinat; & pilla leurs blés & leurs bestiaux. » Quand vous irez à » confesse, lui dit Cardinal, si vous ou- » bliez les circonstances de votre crime, » vous les trouverez dans un ou deux » de mes sirventes. «

Le fiel le plus noir semble couler de sa plume, lorsqu'il trace le portrait du même seigneur.

» Estève de Belmont est un franc » traître. Jamais il ne fit mal ni injure » à ceux qui lui en ont fait. (Reproche de lâcheté.) » Il n'est redoutable qu'à » ses hôtes, ses serviteurs, & ses cochons; » car il prend plaisir à les égorger. Je » veux tâcher de faire un onguent, pour » frotter les traîtres qui ne rougissent de » rien. Mais il faut me dépecer le plus » fieffé traître du monde, afin d'en avoir

» la graisse. Il n'en est point, Estève, » de plus insigne & de plus infâme que » toi ; & c'est de toi que je ferai l'on- » guent pour frotter les autres. Estève » ment plus vilainement qu'une senti- » nelle qui garde un passage. Il a la tête » grosse & le ventre rond. Jamais on ne » vit plus vilaine bête...... Puisse-t il » être pendu, & sa charogne être la proie » des vautours! Ses parens ne le pleure- » ront point. Qui ne le punit pas, doit » être maudit de ne pas nous rendre ce » service. «

Si dans un siècle de politesse raffinée, Horace s'est permis quelquefois des personnalités grossières, ce ton n'est pas étonnant dans un poëte du treizième siècle, excité surtout par un sujet si odieux.

Les gens de justice ont aussi leur part à la censure. Il les accuse d'anéantir toute justice, de faire triompher les causes les plus mauvaises, de donner

pour un vil intérêt de fausses interprétations aux lois connues. Les femmes ne sont guère mieux traitées. » Toutes celles à qui l'on reproche d'avoir des » amans, ont leur excuse; l'une parce » qu'elle est jeune, & qu'elle a un mari » vieux; l'autre parce qu'elle est d'un » âge mûr, & que son mari est un enfant; celle-ci, parce que son mari l'entretient mal d'habillemens & de parure; celle-là, parce qu'elle a l'humeur » joviale...... Autrefois la galanterie » étoit un long & rigoureux martyre: » aujourd'hui, pourvu qu'on apporte » de l'argent, on est favorisé sans attendre. «

Enfin, le poëte invective contre la dépravation des mœurs en général. Plus il voit les hommes, dit-il, moins il fait cas d'eux; plus il les examine, plus il les hait; plus il les entend, moins il les croit. A la vue de leur méchanceté, il a plus de peine qu'un porteur de chai-

ſe. » Depuis le levant juſqu'au cou-
» chant, je fais cette propoſition à tout
» le monde : je promets un beſan (mon-
» noie d'or) à tout homme loyal, pour-
» vu que chaque homme déloyal me
» donne un clou ; un marc d'or au cour-
» tois, ſi le diſcourtois me donne un
» denier ; un monceau d'or à chaque
» homme vrai, ſi chaque menteur veut
» me donner ſeulement un œuf. J'écri-
» rois ſur un parchemin, large comme
» la moitié du pouce de mon gant,
» toutes les vertus qui ſont dans la plu-
» part des hommes ; d'un petit gâteau,
» je nourrirois tout ce qu'il y a d'hon-
» nêtes gens : mais ſi je voulois donner
» à manger aux méchans, j'irois ſans
» regarder, criant par-tout : *Meſſieurs,*
» *venez manger chez moi* . . . . . Les hom-
» mes regardent la trahiſon & le men-
» ſonge comme des moyens ſûrs d'a-
» vancement. Ils renverſent toute vé-
» rité, & ſont cauſe que quiconque oſe

» la dire eſt dans l'oppreſſion. Heureux
» le ſiècle paſſé, où le ſerment étoit in-
» connu, où la parole étoit le gage le
» plus ſacré de la parole! « (Cela eſt certainement faux; & prouve combien les ſatiriques, les plus ſévères pour leurs contemporains, le ſont peu pour les ſiècles précédens.)

» Je vois tant de cupidité dans le
» monde, que le pere & les enfans ne
» peuvent ſe fier les uns aux autres....
» La folie eſt ſi grande, qu'on ſacrifie
» tout au déſir d'amaſſer; qu'on donne
» aux ſeuls riches le mérite de la ſageſſe;
» qu'on traite d'inſenſés les pauvres,
» quoiqu'il y ait communément parmi
» eux plus de gens de bon eſprit & de
» bon conſeil que parmi les riches.....
» Dieu a tendu ſon arc: ſes traits frap-
» peront où il voudra, & il ne voudra
» que ce qui eſt juſte. J'annonce ſes plus
» terribles vengeances aux prêtres, ſi,
» avant que d'aller à l'autel, ils ne ſe

» purifient de leurs crimes; aux ſeigneurs
» puiſſans, s'ils continuent de faire des
» guerres & des procès pour ſatisfaire
» leur cupidité aux dépens de la juſtice;
» aux gouverneurs & aux magiſtrats,
» qui font de leurs obligations & de
» leurs droits le trafic le plus ſimonia-
» que ; aux prélats, dont l'ambition
» empiète ſur l'autorité & les priviléges
» des ſeigneurs : les excommunications
» qu'ils lancent ſur les autres, retombe-
» ront ſur eux-mêmes ; aux médecins
» qui jugent par les veines, s'ils ne
» donnent pas toute l'attention qu'ils
» doivent à leurs malades; aux apothi-
» caires, qui diſtribuent de mauvais
» remèdes; aux moines, qui ne ſongent
» qu'à manger, dormir & s'engraiſſer;
» aux marchands, qui vendent à faux
» poids & fauſſe meſure; aux médiſans,
» s'ils ne cenſurent pas les autres dans
» le deſſein de les corriger; aux buveurs,
» qui ſe couchent ivres & font la fable

» des ſpectateurs ; aux gourmands, qui » font leur dieu de leur ventre ; aux » voleurs, aux adultères, aux uſuriers ; » aux officiers des monnoies, qui altè- » rent les eſpèces ; aux laboureurs, qui » refuſent de reconnoître ceux dont ils » tiennent leurs terres, & qui s'en appro- » prient des portions ; aux gens de jour- » née, qui ſe louent pour travailler & » ne font rien ; à ceux qui lèvent des » tailles exorbitantes ſur leurs ſujets & » vaſſaux. «

Il eſt facile, dans la ſatire des mœurs, d'attaquer tous les états, parce que la vertu & la probité ſont rares par-tout ; il eſt facile de ſe livrer à la miſantrhopie, quand on ne juge des hommes que par les vices dominans. Mais la nature conſerve toujours ſes droits ; toujours même il y eût du bien mêlé avec le mal. Que les moraliſtes tonnent donc contre les déſordres, & forcent les vicieux à rougir ; ſans porter atteinte aux

précieux ſentimens d'humanité, ſi néceſſaires dans la vie ſociale. L'art de vivre avec les hommes, malgré leurs vices & leurs défauts, auxquels on participe plus ou moins, eſt préférable, ſans doute, à la triſte ſatisfaction de ne les conſidérer que ſous un aſpect haïſſable. Autant il importe de les connoître, & de ſe tenir ſur ſes gardes, pour n'être pas dupe de la fourberie, ou victime de la méchanceté; autant eſt-il néceſſaire de leur accorder une indulgence, dont on a ſoi-même beſoin, de confondre les vicieux par l'exemple, encore plutôt que par des invectives; enfin, d'être ſociable avec prudence, honnête avec bonté, & ſage avec modération.

C'étoit beaucoup que Pierre Cardinal, ménageant ſi peu & le clergé & la nobleſſe, n'eſſuyât pas de ces perſécutions qui expoſoient aux plus grands malheurs. Il eut cependant ſes ennemis

& ses chagrins. On tâcha de le décrier, & vraisemblablement de le perdre. La fable suivante fut, sans doute, composée à ce sujet.

» Il y eut un jour je ne sais quelle » ville, sur laquelle tomba une pluie qui » rendit fous tous ceux qui en furent » mouillés. Et tous le furent, à l'excep- » tion d'un seul qui dormoit dans sa » maison. A son réveil, la pluie étoit » cessée. Il sortit, alla chez ses conci- » toyens, les trouva faisant toutes sortes » d'extravagances. L'un étoit habillé; » l'autre nu; l'un crachoit en l'air, » l'autre jetoit des pierres; l'un déchi- » roit ses habits, l'autre étoit paré » comme un roi, & se regardoit comme » tel. Celui qui étoit dans son bon sens, » fut étonné de voir qu'ils avoient tous » perdu la raison. Il chercha de tous » côtés un seul homme qui l'eût en- » core, & chercha en vain. Autant il » fut étonné de leur folie, autant le

» furent-ils

» furent-ils de voir un maintien raiſon-
» nable. Ils ne doutèrent pas qu'il n'eût
» perdu l'eſprit, parce qu'ils ne lui
» voyoient rien faire de ce qu'ils fai-
» ſoient. Ce fut donc à qui lui donne-
» roit le plus de coups. On le pouſſe,
» on le tiraille, on le ſecoue, on l'acca-
» ble. Tantôt culbuté, tantôt relevé, il
» ſe ſauve en courant chez lui, cou-
» vert de boue & demi-mort; bien
» heureux encore de s'être tiré de leurs
» mains à ſi bon marché. Cette fable eſt
» l'image du monde & de ceux qui le
» compoſent. Le monde eſt la ville rem-
» plie d'un peuple furieux : la convoi-
» tiſe eſt la pluie dont on eſt inondé :
» il s'y eſt joint un orgueil & une mé-
» chanceté qui ont enveloppé tous les
» hommes : ſi quelqu'un en a été pré-
» ſervé par l'aſſiſtance de Dieu, on le
» regarde comme un fou, on le tour-
» mente, on le perſécute, parce qu'il
» ne penſe pas comme les autres. «

Dans les ſirventes de Pierre Cardinal, nous remarquons des traits curieux ſur la guerre des Albigeois.

Il peint la triſte ſituation des moines de Saint Gilles, dont on avoit ſaccagé le monaſtère après la déroute de Mauſſac. » Au lieu d'aller en proceſſion, ils » ſeront donc obligés déſormais d'aller » armés & ſerrant les rangs; & de ſon- » ner la trompette guerrière, au lieu de » chanter au lutrin! au lieu du manteau » & de la robe noire, il faudra qu'ils » prennent des cuiraſſes! au lieu de dire » des épitres, ils jetteront des pierres à » revers! au lieu de pſeautier, ils auront » des piques & des maſſues! Ce ſera le » tems où il n'y aura plus de règle dans » le monde; où les clercs iront aux tour- » nois, les femmes feront le ſermon; & » où l'on n'aura pas de quoi vivre, ſi » l'on eſt honnête homme. «

Il dit ailleurs: » Comte de Toulouſe, » duc de Narbonne, marquis de Pro-

» vence, votre courage fait honneur » au monde. Tout le pays depuis la mer » de Narbonne jusqu'à Valence est plein » de méchans & de perfides; mais vous » les méprisez autant que ces ivrognes » de François, qui ne vous font pas » plus de peur que la perdrix à l'au- » tour. «

Soit confiance en la valeur du comte, ou en la justice de sa cause, il n'hésite point à lui prédire la victoire sur le redoutable Montfort, soutenu par la France & par le clergé. Prédiction que les faits démentirent cruellement.

» L'archevêque de Narbonne, & le » roi (de France) ne sont point assez » habiles pour faire un homme d'hon- » neur d'un méchant homme. Ils peu- » vent bien lui donner de l'or, de l'ar- » gent & des habits; mais de la bonté, » il n'y a que Dieu qui en donne.... » Savez-vous quel sera son partage dans » toute cette guerre? Les cris, l'effroi,

» le ſpectacle terrible qu'il aura vu, les
» pertes & les maux qu'il aura ſoufferts :
» ce ſera, je l'aſſure, l'équipage avec
» lequel il retournera du tournoi. «
(Montfort périt, il eſt vrai, dans une action ; mais ce ne fut qu'après avoir joui des dépouilles ſanglantes du comte de Toulouſe.)

Rien ne paroît plus ſingulier dans le recueil de Pierre Cardinal, qu'un ſirvente fait pour être préſenté à Dieu au jour du jugement, en cas qu'il veuille le damner. C'eſt un plaidoyer qu'il ſe propoſe de débiter, au grand étonnement du paradis, pour obtenir miſéricorde, eu égard aux invectives qu'il a faites toute ſa vie contre les méchans. Il dira donc à Dieu, que *Dieu a grand tort* de perdre ce qu'il peut gagner, & de ne pas remplir ſon paradis autant qu'il le pourroit ; à S. Pierre, qui en eſt le portier, que la porte d'une cour doit être ouverte à tout le monde ; que lui-

même a tort de ne pas dépouiller autant qu'il peut le diable ſon ennemi : d'autant plus qu'il eſt le maître de ſe donner l'abſolution d'un tel vol, dont tout le monde ſeroit content. » Enfin, je ferois » à Dieu, ajoute-t-il, une propoſition » fort honnête : *Renvoyez moi au lieu » d'où vous m'avez tiré. Vous me damnez » pour des péchés que je n'euſſe pas commis » ſi je n'avois pas été au monde ; & pour » un plaiſir que je me ſuis donné, vous me » faites ſouffrir mille maux.* « En finiſſant, il prie la ſainte Vierge d'obtenir qu'il ne ſoit pas obligé d'en venir là avec ſon fils.

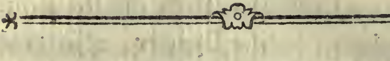
Cette prière ne permet pas de ſoupçonner que le troubadour fût un incrédule, quoique ſes idées reſſemblent fort à celles des déiſtes modernes. Peut-être s'imaginoit-il que de pareilles raiſons pouvoient fléchir la juſtice divine ; comme une infinité de dévots ſimples ont cru la fléchir, ou par de vaines formu-

les, ou par des pratiques extravagantes. En fait de religion, pour peu que l'imagination franchiſſe les bornes de la vérité, on raiſonne, on parle, on agit ſouvent de très-bonne foi, d'une manière propre à exciter ou les ſoupçons ou le ridicule.

Noſtradamus, rarement d'accord avec nos manuſcrits qu'il n'a point connus, l'eſt moins que jamais ſur le compte de Pierre Cardinal. Il le fait naître de parens pauvres, dans un château nommé Argenſe près de Beaucaire. (C'eſt une contrée, & non un château, qui portoit alors ce nom, comme aujourd'hui.) Il rapporte que le troubadour vint habiter Taraſcon, où il eut une penſion ſur les deniers municipaux, pour enſeigner les lettres aux jeunes gens; que le prince Robert, fils de Charles II roi de Sicile & comte de Provence, exempta pour dix ans la ville de tailles, à condition de le maintenir dans cet emploi;

qu'en 1302 Charles II le choiſit pour accompagner ſa fille Béatrix, religieuſe à Aix, qu'il faiſoit venir à Naples, & qu'il maria enſuite au marquis d'Eſte; enfin que Pierre Cardinal mourut à Naples en 1306. Tous ces détails paroiſſent faux, d'autant plus que, dans les pièces nombreuſes de notre poëte, on ne trouve pas un mot qui les confirme. Seulement il doit être mort à-peu-près dans le tems indiqué par Noſtradamus; puiſque l'hiſtorien provençal aſſure qu'il vécut environ cent ans.





CXXX.

GUILLAUME BOYER DE NICE.

NOUS ne trouvons que dans Noſtradamus la vie de ce troubadour. GUILLAUME BOYER, ſelon lui, naquit dans la ville de Nice, autrefois nommée *Cap de Proenza*. Amoureux d'une jeune demoiſelle, de la maiſon de Berre, compoſa pour elle beaucoup de chanſons ; & il fit ſon horoſcope, qui eut de la célébrité. L'hiſtorien le ſuppoſe grand mathématicien : apparemment cet horoſcope étoit le fruit de ſa ſcience en aſtrologie. Il fut attaché au ſervice du roi de Sicile Charles II, comte de Provence, & après la mort de Charles, à celui de Robert ſon fils. L'un & l'autre l'établirent podeſta de Nice. Quoique ce fût une atteinte aux privilèges des citoyens,

ils le reçurent en cette qualité ſans aucune peine, tant ils l'eſtimoient; & même ils le confirmèrent d'année en année dans la charge de podeſta. Il dédia pluſieurs poéſies au roi Robert, & à ſon fils Charles duc de Calabre. Il adreſſa la chanſon ſuivante à Marie de France, épouſe du dernier :

» Il eſt bien juſte que je chante d'a» mour, puiſque j'ai paſſé une grande » partie de ma vie à lui complaire, à le » ſervir jour & nuit, ſans en avoir tiré » le moindre avantage. Amour, hélas! » ſe fait craindre : il bleſſe continuelle» ment mon cœur de ſa flèche dorée, » avec ſon arc qu'à peine il peut tendre, » parce qu'il n'eſt qu'un jeune enfant. «

Robert avoit chargé Boyer de réduire les rebelles de Vintimille. Mais cette commiſſion étant pénible & odieuſe, il s'en fit décharger par le conſeil d'un troubadour de ſes amis, & continua de chanter l'amour & ſon prince. Sa répu-

tation fut telle, que plusieurs poëtes s'étudièrent à l'imiter, & quelques-uns empruntèrent son nom pour donner de la vogue à leurs ouvrages.

Dans un savant Traité d'histoire naturelle, il donna beaucoup d'éclaircissement sur la nature des métaux ; sur les fontaines de Vaucluse, de Sorp, de Moustier ; sur les treize sources du Val, sur d'autres fontaines salées & minérales ; sur les bains d'Aix & de Digne ; sur les simples qui naissent dans les montagnes de Provence ; sur le vermillon dont on fait l'écarlate ; sur la manne, l'agaric, la poix, &c. Il dédia ce Traité au roi Robert. Il parvint à une grande vieillesse, & mourut vers l'an 1355.

Pour apprécier le récit & le jugement de Nostradamus, presque toujours suspects, nous aurions besoin de preuves qui n'existent point. Les ouvrages de Boyer sont perdus.

CXXXI.

THIBAUT DE BLINON.

Ce troubadour ne nous eſt connu que par deux pièces françoiſes inintelligibles, qui ne méritent point notre attention, & par cette paſtourelle plus remarquable.

» L'autre jour, me promenant le long » d'un bois, je trouvai en mon chemin » un berger plein de triſteſſe : il chan- » toit, & ſa chanſon diſoit : *Amour, je* » *me plains des médiſans ; car le chagrin* » *qu'ils cauſent à ma mie, me tourmente* » *plus que mon propre chagrin.*

» Berger, lui dis-je, les médiſans me » font à moi bien de l'honneur, en répé- » tant ſans ceſſe que je jouis de tel » amour, dont ma gloire s'accroît per- » pétuellement. C'eſt tout le bien que je » tire de cet amour ; mais ce qu'ils crai-

» gnent tant feroit bientôt vérité, s'il ne » tenoit qu'à moi. «

» Seigneur, répondit le berger, fi » vous vous plaifez tant aux faux bruits » que répand leur jaloufie, vous n'ai- » mez guère : car leur méchanceté a » défuni plus d'une fois les amans. Ces » traîtres me font perdre ma mie. C'eft » erreur & double folie de fe fier à » eux. «

» Berger, lui dis-je, je ne fuis pas » comme vous. Je voudrois que celle » que j'aime fût de tems en tems battue » par fon mari. Cette rigueur me la » livreroit infailliblement. Les femmes » s'indifpofent toujours contre les ja- » loux. Autant la courtoifie les gagne, » autant la dureté les révolte. «

Le troubadour ne devoit-il pas rougir de fe peindre fi brutal à côté d'un berger fi galant ?



CXXXII.

RAIMOND VIDAL DE BÉSAUDUN.

AUCUN auteur n'a fait mention de ce troubadour, digne cependant d'être connu. Il fut peut-être fils du fameux Pierre Vidal, qui paroît avoir résidé à Besaudun, petite ville de Provence. Nous avons de lui deux nouvelles ou contes, dont le sujet & le style sont intéressans, quoique en matière de galanterie. Ces pièces pèchent par un excès de longueur. Les voici un peu élaguées.

PREMIERE NOUVELLE.

Au tems heureux où règnoit l'amour sincère, il y avoit en Limousin un courtois chevalier, dont je ne dirai pas le nom, car je l'ignore. Ce n'étoit ni un comte, ni un roi, mais

ſeulement le ſeigneur d'un petit château. Dans le même tems, vivoit en Limouſin une dame auſſi diſtinguée par ſes ſentimens que par ſa naiſſance; femme d'un très-noble & très puiſſant ſeigneur. Le brave chevalier en étant devenu amoureux, elle, frappée de ſon mérite, ne regarda point s'il étoit riche ou non, & le prit dès le premier jour à ſon ſervice.

La naiſſance & l'état du chevalier n'avoient aucune proportion avec la beauté qu'il aimoit. Il ne ſe tint donc point à l'écart, comme un moine qui ne ſonge qu'à ſa vie & à ſon vêtement: il fit au contraire ſes efforts pour réparer ce défaut; il tâcha de ſe rendre digne d'elle par mille exploits de guerre, au ſervice de ſes voiſins. La dame, afin d'en impoſer aux eſprits mal faits qui cherchent toujours à médire, lui accorda toute ſorte de préférences, ne voulant pas être ſoup-

çonnée d'avoir quelque autre amant, moins capable de lui faire honneur: car il eſt preſque impoſſible qu'on n'en donne quelqu'un à une belle dame. Elle ſe mit à couvert de la médiſance, en permettant, l'eſpace de ſept années, à ce gentil chevalier de lui demander tout ce qu'il vouloit, en recevant même de ſa main anneaux & manches, qu'elle portoit pour l'amour de lui. (C'étoient des livrées de l'amour.)

Un jour le chevalier s'aſſit auprès d'elle, & eut la témérité de lui faire telle demande dont ſa vertu ſe trouva bleſſée. » Vous êtes indigne, lui répon-» dit-elle, de l'amour honnête dont je » vous ai donné des preuves. Pour vous, » j'ai refuſé une foule de grands ſei-» gneurs : devrois-je m'attendre à votre » ingratitude? Puiſque vous avez la har-» dieſſe de demander que je paſſe la nuit » avec vous, allez chercher ailleurs des » femmes qui ſatisfaſſent à de pareils

» désirs. N'espérez jamais aucune part
» dans mes bonnes graces, ni d'obtenir
» votre pardon. « La dame se leva,
comme pour aller faire les honneurs de
sa maison à d'autres chevaliers, laissant
le téméraire amant dans la plus profonde douleur, d'avoir, par un instant
d'imprudence, perdu le fruit de sept années de service.

Dans la salle où cette triste scène se
passa, il y avoit une courtoise demoiselle, nièce du seigneur à qui appartenoit le château, jolie, bien faite, &
n'ayant pas quinze ans. Elle s'aperçut
de la brouillerie des deux amans, à la
précipitation avec laquelle s'étoit retirée
la dame, & à la contenance du chevalier. Elle s'approcha de lui comme pour
faire conversation; & celui-ci, en homme bien appris, lui fit une belle place,
ainsi qu'il convenoit à une demoiselle
de haut parage. L'entretien commença
par des propos vagues, qu'elle mit en

avant pour venir au point qu'elle souhaitoit. Elle fit si bien que le chevalier lui dit : » Mademoiselle, je n'ai de vous » aucune défiance, tant vous me pa- » roissez bien née. Je sais que votre » pénétration naturelle équivaut à beau- » coup d'expérience. Je vous dirai, mais » sous un secret inviolable, ce qui vient » de m'arriver avec votre dame. J'a- » voue que je n'étois point d'une con- » dition sortable ; mais amour, qui me » força de l'aimer, m'a forcé aussi de » lui déclarer mes sentimens, dont je lui » ai donné des preuves non équivoques » pendant sept ans de service. Au mo- » ment que je me flattois de recueillir » les fruits de ma persévérance, il m'est » arrivé de lui déplaire, elle m'a donné » mon congé. «

La demoiselle lui témoigne sa surprise, de ce qu'il dément par de tels discours la noblesse & l'élévation qu'il paroît avoir dans l'ame. » Quoi ! parce

» que votre maîtreſſe ne vous a point
» accepté au premier mot, vous croyez
» qu'elle ne veut point de vous ? c'eſt
» vous décourager bien promtement. «
Elle lui promet ſes ſervices, en l'avertiſſant qu'elle ne pourra lui en rendre aucun avant midi ou l'heure de none.
» Mais, continue la demoiſelle, ne laiſ-
» ſez pas de vous lever de grand matin,
» pour faire de nouvelles tentatives,
» comme tout amant doit faire ſans per-
» dre courage. Votre heure n'étoit point
» encore venue ; vous en trouverez
» peut-être une autre plus propice. Pre-
» nez donc votre mal en patience, &
» ne perdez pas en une ſoirée le mérite
» d'une perſévérance ſi longue. «

Ainſi la demoiſelle, que Dieu béniſſe, le fit reſter juſqu'à la nuit. Ayant bien retenu ſa leçon, il ne manqua point, quand l'heure du coucher fut venue, d'aborder ſa maîtreſſe & d'entrer en converſation avec elle. Mais la dame,

au lieu de lui répondre, leva la main, & lui porta un tel coup ſur la mâchoire, que le ſang en ſortit. » Vas t'en, lui » dit-elle, maudit fou que tu es. Tais- » toi. Comment oſes-tu me parler en- » core de ce que je t'avois défendu ? « La demoiſelle ne ſut que dire, & demeura confondue de cette incartade.

Les choſes en reſtèrent là juſqu'au matin. Quand tout le monde fut levé, le chevalier revint encore s'aſſeoir auprès de ſa maîtreſſe. Comme il recommençoit à lui tenir les mêmes propos, elle lui défendit de jamais ouvrir la bouche ſur pareille matière. Il voulut répliquer : elle lui défendit de ſe préſenter jamais devant elle.

Dans l'affliction où cette aventure avoit mis la demoiſelle & le chevalier, ils eurent plus d'une choſe à ſe dire, quand ils ſe retrouvèrent depuis enſemble. Le chevalier dit qu'il étoit réſolu de ſe bannir pour toujours d'auprès de

ſa dame. » Vous n'en ferez rien, lui » répondit la demoiſelle ; je ſuis bien » fâchée du déſaſtre de vos amours : » mais il ne faut pas ſe rebuter ; puiſque, » outre l'honneur de bien ſervir l'amour, » un bon ſerviteur ne reſte jamais ſans » dame qui le récompenſe à la fin. Si » ce n'eſt l'une, ce ſera l'autre. « Ainſi elle tâchoit par cette ſorte d'eſpérance de l'attirer à ſon ſervice.

S'apercevant de ſa bonne volonté, le chevalier s'enhardit à la ſupplier humblement de l'agréer pour ſon ſerviteur ; lui jura qu'il vouloit l'être toute ſa vie, & qu'il n'oublieroit jamais dans quelles circonſtances elle avoit daigné l'accueillir. Ils s'unirent donc d'une amitié mutuelle. La demoiſelle promit de lui donner un baiſer *dans un an, lorſqu'elle ſeroit mariée ;* & ils s'engagèrent à porter, en attendant, manches & anneaux l'un de l'autre. Cet engagement fortuné fut bientôt ſuivi de nouveaux exploits, que fit

le chevalier pour ſe rendre encore plus digne de la demoiſelle.

Au bout d'un an, bien m'en ſouvient, elle épouſa un des plus hauts barons de la contrée. Et ſi jamais on vit une bonne dame, ce fut elle, de l'aveu de tous ſes voiſins ; car elle valut encore plus, dame, que demoiſelle. Alors le chevalier entra à ſon ſervice. S'il y eut au commencement quelque débat, ce fut à qui ſeroit le plus courtois.

Cependant la dame qui avoit rebuté ce vertueux chevalier, changea de ſentimens, frappée des éloges qu'on en faiſoit, & lui manda de la venir trouver. Il étoit trop bièn appris pour ne pas s'y rendre. Il obéit, mais ſans témoigner un empreſſement trop vif. La dame lui reproche d'abord ſon retardement, pour entrer en explication. Comme il ſe juſtifioit de ſa longue abſence par le cruel congé qu'il avoit reçu : » Vous avez » pris trop à la lettre, lui dit-elle, ce

» que je ne vous disois que pour éprou-
» ver votre amour. « Il insiste sur ses longs services, qui méritoient du moins qu'on le retînt par quelques douces paroles. Il ajoute, que le désespoir l'a réduit à aimer une autre dame, dont il ne se séparera jamais; qu'elle peut, de son côté, s'adresser à quelque autre amant, qui ne la connoisse pas aussi bien qu'il fait. Tous les reproches qu'il essuya n'ébranlèrent point sa résolution, de demeurer attaché à sa nouvelle maîtresse.

Furieuse de se voir ainsi abandonnée, la dame fait venir celle qui lui a débauché son chevalier. Elle dissimule d'abord son chagrin, & la caresse plus que de coutume. » Ma chere amie, lui dit-elle,
» je sens naître dans mon ame, en vous
» voyant, une joie qui dissipe toutes
» mes peines passées. Je m'applaudis de
» vous avoir élevée; car il n'est pas pos-
» sible que le cœur ne réponde à votre

» charmante physionomie. Si j'en crois » pourtant certains rapports, vous me » faites le plus sensible outrage. « Là-dessus elle entre en matière ; elle se plaint du préjudice fait à sa gloire, n'y ayant pas de plus sûr moyen pour une dame d'acquérir de la considération & de l'honneur, que d'avoir un brave chevalier qui la proclame dans le monde. » J'avois su pendant sept ans, par des » ménagemens adroits, concilier l'inté-» rêt de ma vertu avec l'amour de ce » chevalier. Mais vous, à la première » prière qu'il vous a faite, vous l'avez » pris ; & en le prenant, vous vous êtes » perdue. Jamais demoiselle sans mari » ne commit un crime aussi atroce, que » de corrompre un si loyal amant. Ou-» tre la douleur où vous me plongez, » vous jetez des nuages sur ma réputa-» tion qui fut toujours sans tache : car » on ne sait pas mes raisons. «

Celle à qui ce discours s'adressoit en

étoit troublée, & ne ſut long-tems que répondre. S'étant raſſurée enfin, après avoir témoigné à la dame ſa reconnoiſſance, pour l'éducation qu'elle avoit reçue d'elle, elle fit librement ſon apologie. » Rappelez-vous les ſervices aſſidus du chevalier pendant ſept ans : il » vous donnoit des gants, des cordons, » des anneaux, & autres bonnes choſes » que vous acceptiez ; & vous l'avez » laiſſé ſans récompenſe. Or après un ſi » long terme, & même ſeulement après » deux ans, une dame ne peut ſans » mauvaiſe foi ſe diſpenſer de faire plai- » ſir à ſon chevalier. Permettez-moi de » vous dire, que votre conduite à ſon » égard mérite le ſort dont vous vous » plaignez. Vous ne devez donc pas en » rejeter ſur moi la faute. Ce que j'en ai » fait a été pour votre avantage, afin » que, dans ſon déſeſpoir, il n'allât pas » ſe répandre contre vous en plaintes & » en invectives. J'avoue que je n'étois » point

» point fâchée en même tems de l'hon-
» neur qui me reviendroit, en m'atta-
» chant un ſi digne chevalier. Ainſi n'eſ-
» pérez pas que je lui donne jamais de
» congé; mais ſi vous le voulez, & s'il
» veut de vous, vous pouvez le repren-
» dre. «

La dame inſiſte ſur la reſtitution de ſon amant. Sa rivale ſoutient que par les lois de l'amour, elle n'y eſt point obligée. Après leurs débats, elles conviennent de s'en rapporter au jugement de Hugues de Mataplana, brave & judicieux baron de la Catalogne. (Voyez ſon article.)

On étoit au retour des fleurs & de la verdure. Ce ſeigneur étoit paiſiblement dans ſa maiſon, entouré d'un grand nombre de barons riches & nobles, à qui il procuroit toute ſorte d'amuſemens. Il alloit & venoit dans la ſalle, faiſant de ſon mieux ſes honneurs. La bonne chère n'y étoit pas épargnée. On ne

voyoit que jeux de tables & d'échecs ſur des tapis verts, rouges, violets & bleus; & tout autour, des dames remplies de douceur.

J'étois préſent à l'arrivée du gentil petit jongleur, qui bien paré, & d'un air décent, aborda le ſeigneur Hugues en lui chantant beaucoup de jolies chanſons, dont tout le monde fut très-ſatisfait. Enſuite chacun étant retourné aux amuſemens qu'on avoit interrompus pour l'entendre, le jongleur adreſſa la parole au ſeigneur Hugues. » Daignez, » lui dit-il, écouter les nouvelles que je » viens vous apporter. Votre réputation » s'eſt tellement étendue dans notre pays, » que deux dames, dont je ne dirai pas » le nom, m'ont envoyé vers vous, & » vous ont pris pour juge de leur diffé» rend. « Le jongleur déduiſit exactement le fait, & le pria inſtamment de prononcer.

Hugues de Mataplana, qui ne voulut

jamais tomber en faute, ni induire personne en erreur, resta quelque tems pensif; non qu'il manquât de pénétration, mais parce qu'il convient à des seigneurs d'avoir un maintien sage & mesuré. Puis s'étant décidé: » J'ai re-
» gret, dit-il, de ne pas voir ces deux
» dames, par la bonne opinion que j'en
» ai conçue. Vous demeurerez ici jus-
» qu'à demain matin; & quand j'aurai
» bien pesé tout ce que vous m'avez
» rapporté, je dirai ce que j'en pense,
» & vous expédierai aussitôt. « De vous dire toutes les caresses qu'on fit au jongleur, tous les divertissemens qu'on lui procura pendant la nuit; si je vous le promettois, je chercherois à vous tromper. Enfin, lorsque le matin fut venu, qu'on eut entendu la messe, & qu'il fit grand jour, le seigneur Hugues se rendit dans une prairie, telle que la simple nature la donne dans un beau printems. Il n'y avoit d'autres siéges que l'herbe

verte; perſonne ne l'accompagnoit que le jongleur & moi, qui nous aſsîmes auprès de lui.

Avec ſon air affable & courtois, le ſeigneur Hugues dit au jongleur: » Ami » vous êtes venu ici pour le meſſage » dont on vous a chargé. Mais je ſuis » bien embarraſſé pour prononcer ſur » cette matière; car je ne le puis ſans » mécontenter une des parties. Cepen» dant, comme il convient à un hon» nête homme de ne pas laiſſer pareilles » affaires indéciſes, & de ne pas ſouffrir » les fautes ſans les corriger, je veux » vous rendre la réponſe qu'on deman» de. Vous dites donc qu'un brave, » franc & parfait chevalier, voulant ſe » diſtinguer, aima une grande & noble » dame, qui agréa ſes ſervices en conſi» dération du mérite qu'elle connut en » lui; mais que l'amant, ayant voulu » demander la récompenſe de tout ce » qu'il avoit fait, eſſuya des refus très

» désobligeans. Vous ajoutez que la de-
» moiselle l'ayant accueilli, il ne voulut
» pas se rendre aux instances que la
» dame lui fit ensuite pour le ramener
» à ses premières amours : sur quoi celle-
» ci le traite de perfide & de volage; &
» accuse de la plus noire ingratitude la
» nouvelle amie, pour lui avoir enlevé
» son amant, à elle qui l'avoit élevée &
» lui avoit fait tant d'amitiés. « Il discute les moyens des parties adverses; condamne cette maxime, *Qu'un loyal amant ne doit suivre que sa volonté;* & dit, que les amans, en se livrant à l'impétuosité de leurs désirs, perdent en un jour le mérite de plusieurs années. » C'est le
» cas, ajoute-t-il, où est tombé le che-
» valier. Je sais que beaucoup de gens
» condamneront l'épreuve indiscrète que
» la première dame a voulu faire de
» son amant; ils diront qu'elle a poussé
» les choses trop loin. Elle a eu vrai-
» ment quelque tort. Mais la faute n'est

» ni irrémiſſible ni irréparable. J'ordon-
» ne donc que le chevalier pardonnera
» ſincérement à la dame qui l'avoit
» offenſé, puiſqu'elle s'en repent & veut
» lui en faire réparation ; d'autant plus
» qu'elle n'en a point aimé d'autre que
» lui. A l'égard de celle qui le reçut ſi
» honnêtement, ſa conduite dans la cir-
» conſtance ne fut point condamnable :
» mais elle ſe rendroit coupable en con-
» tinuant ; car c'eſt un grand crime à
» une dame d'enlever l'amant d'une au-
» tre. Je prie donc, je conſeille & j'or-
» donne à celle-là de délier ſur l'heure
» le chevalier des engagemens pris avec
» elle. Et s'il differe tant ſoit peu de
» retourner à ſes premiers engagemens,
» je dis qu'elle doit le congédier ; puiſ-
» que, montrant par-là qu'il eſt ſans
» merci, il montre qu'il ne vaut rien en
» amour. Autrement j'aurois fort mau-
» vaiſe opinion d'elle ; dès qu'elle vou-
» droit porter ſon ami à manquer d'une

» façon ſi indigne à une dame, qui veut
» lui faire ſatisfaction. «

Ainſi prononça Hugues de Matapla-
na. » J'ai oui dire que le jugement fut
» mis à exécution, ſans oppoſition d'au-
» cune des parties : d'où il eſt arrivé que
» bien des amans ont été plus patiens
» dans leurs amours. «

Ce conte exprime en traits naïfs l'importance qu'on attachoit aux affaires de galanterie, & la gravité avec laquelle on les diſcutoit comme des affaires de droit public. Il paroît étrange que la propoſition criminelle du chevalier à ſa première dame ſoit ſi légérement oubliée, pour ne pas dire approuvée. Car enfin le code ſublime d'amour ne permettoit pas même un déſir impur ; & les vœux de l'amant devoient toujours ſe borner au cœur incorruptible de ſa maîtreſſe.

La narration eſt entremêlée de citations bien choiſies de divers trouba-

dours, parmi lesquels Raimond Vidal se trouve lui-même.

SECONDE NOUVELLE.

LE JALOUX CHÂTIÉ.

» Je veux vous conter une nouvelle » que j'ai oui dire à un jongleur dans la » cour du plus sage roi qui ait été, sa- » voir d'Alphonse roi de Castille, chez » qui règnoient la bonne chère, la ma- » gnificence, la loyauté, la valeur, l'a- » dresse, le maniement des armes & des » chevaux, &c. Un jour il tenoit assem- » blée nombreuse de chevaliers & de » jongleurs. Lorsque sa cour en fut tou- » te remplie, arriva la reine Eléonore, » ayant le visage couvert d'un voile, » & le corps enveloppé d'un manteau » qui la serroit étroitement. (Alphon- se IX, mort en 1214, avoit pour fem- me Eléonore d'Angleterre fille de Hen- ri II.) » Ce manteau étoit bordé d'ar-

» gent, & avoit pour blaſon un lion d'or.
» Elle s'inclina devant le roi, & alla
» s'aſſeoir à quelque diſtance de lui. En
» ce moment, un jongleur s'approcha
» ſans bruit du débonnaire monarque.
» *Roi empereur de la valeur*, lui dit-il,
» *je ſuis venu pour vous ſupplier de me*
» *donner audience*. Le roi défendit, ſous
» peine d'encourir ſa diſgrace, d'inter-
» rompre le récit que le jongleur avoit à
» faire. Le jongleur venoit de ſon pays
» conter une aventure, arrivée à un ba-
» ron d'Aragon qui n'étoit point incon-
» nu au prince : c'étoit Alphonſe de Bal-
» baſtre.

» Voici, dit-il, le malheur où l'a pré-
» cipité ſa jalouſie. Il avoit une belle &
» aimable femme, irréprochable dans ſa
» conduite, & qui ne voulut jamais prê-
» ter l'oreille aux diſcours des hommes
» de ſa contrée, ſi ce n'eſt d'un ſeul,
» dont on murmuroit, qui étoit de ſa
» maiſon, & tenoit un fief de ſon mari.

» Ce gentilhomme étoit si éperdûment
» amoureux de la dame Alvira, femme
» d'Alphonse de Balbastre, qu'il ne pou-
» voit s'empêcher quelquefois de la sol-
» liciter d'amour. Elle en étoit bien fâ-
» chée ; mais encore aimoit-elle mieux
» l'écouter, que d'en porter plaintes à
» son mari, & de l'exposer à quelque
» inconvénient : car le chevalier étoit
» homme de mérite, n'ayant pas son pa-
» reil dans l'Aragon pour la valeur &
» l'habileté dans les armes ; & le mari
» l'estimoit fort. *C'étoit Bascol de Cotenda*,
» dit le roi en l'interrompant. — Oui,
» répondit le jongleur. Mais écoutez
» comme il fut récompensé de la belle
» Alvira.

» Tous les autres chevaliers avertis-
» sant le mari de la trahison de Bascol,
» assez hardi pour prier d'amour la fem-
» me de son seigneur, d'où arriveroit
» infailliblement un plus grand mal, qui
» seroit de le faire *cocu* ; il leur répondit,

» qu'ils n'en parloient que par envie, à
» cause que Bascol valoit mieux qu'eux
» tous; que peu s'en falloit qu'il ne les
» fît pendre ou brûler; mais que le pre-
» mier qui oseroit ouvrir la bouche sur
» le compte de la dame Alvira, il le
» feroit pendre par son cou sans rémis-
» sion. Menacez tant qu'il vous plaira,
» dit l'un d'eux; mais pour vous assurer
» si Bascol aime votre femme ou non,
» faites semblant que vous voulez aller
» au secours du roi de Léon dans une
» guerre qu'il a : si vous déterminez le
» galant à vous suivre, je vous livre
» dès-à-présent ma personne, pour en
» ordonner tout ce que vous jugerez à
» propos. — Je l'accepte, répondit Bal-
» bastre. Et tout de suite un des assistans
» alla trouver Bascol, pour l'inviter à
» suivre son seigneur à la guerre. — Très-
» volontiers, dit-il, je suis tout prêt.
» Le messager vint aussitôt rendre sa
» réponse, en assurant Balbastre qu'il ne

» tiendroit point ſa parole. Celui-ci,
» perſuadé du contraire, & fort content,
» réſolut de l'aller voir.

» Le malheureux amant étoit dans
» une grande perplexité. Refuſera-t-il
» pour la première fois de ſuivre ſon
» ſeigneur, à qui jamais il n'avoit man-
» qué au beſoin? c'eſt s'expoſer à per-
» dre la vie; car on verra bien le motif
» de ſon refus. D'un autre côté, aban-
» donnera-t-il la femme qu'il aime ſi
» tendrement? il ne peut s'y réſoudre.
» Après y avoir bien penſé, il prend le
» parti de feindre une maladie, & de
» dire que ſon médecin lui a ordonné
» une ſaignée. Il ſe fait bander le bras
» & la tête. Lorſque Alphonſe de Bal-
» baſtre vint frapper à la porte avec
» grand bruit, & qu'on l'eut fait entrer,
» il s'excuſa de l'impoſſibilité où le
» mettoit ſa maladie de ſuivre ſon ſei-
» gneur à la guerre. Je vous recom-
» mande à Dieu, lui dit Alphonſe en le

» quittant. — Et vous, je vous recom-
» mande à la ſainte Vierge, répondit
» Baſcol.

» Le lendemain matin, le ſeigneur
» part bien fâché; il va dans un autre
» château; & attend la nuit pour retour-
» ner ſur ſes pas, réſolu de ſe venger s'il
» en trouve ſujet.

» Enfin la nuit venue, il approche à
» petit bruit de ſon château; & laiſſant
» ſon cheval à la garde du palefrenier,
» il frappe doucement de la main à la
» porte de ſa femme. Auſſitôt elle fait
» lever ſa demoiſelle pour voir ce que
» c'étoit. Je n'attends perſonne, dit-elle;
» mais il me ſemble que c'eſt mon mari
» qui vient pour ſurprendre Baſcol. On
» frappe à coups redoublés. Elle crie
» qu'elle ira ouvrir elle-même, ſi ſa
» demoiſelle n'y va au plus vîte. La
» demoiſelle ayant enfin ouvert, le mari,
» introduit dans la chambre, fait ſem-
» blant d'être l'amant; ſe plaint de la

» lenteur à ouvrir ; se jette à genoux ; » fait valoir la hardiesse qu'il a eue de » ne pas suivre son seigneur, & l'amour » violent qui l'a retenu & dont il espère » la récompense.

» A tous ces propos, la dame recon- » noissant bien son mari (comment se flattoit-il qu'elle ne le reconnoîtroit pas ?) » se jette hors du lit, criant à la » trahison. Elle menace de le faire pen- » dre comme un infâme suborneur, qui » vient souiller la couche de son maître ; » elle le prend à deux mains par les » cheveux, & le tire de toute sa force. » Mais la force d'une femme est peu de » chose : elle se lasse bientôt de faire du » mal, & d'une grande massue donne de » foibles coups. Après l'avoir assez inju- » rié & battu, elle sort de sa chambre » en tirant la porte ; elle laisse son mari » enfermé, & l'homme du monde le plus » content ; car la preuve non équivoque » qu'il venoit d'avoir de la fidélité de

» ſa femme, lui faiſoit oublier tous ſes » maux.

» La dame, bien aſſurée de ſa per- » ſonne, va trouver le chevalier Baſcol; » & lui ayant conté de point en point » toute l'hiſtoire : Laiſſons, dit elle, le » bouc dans le puits, juſqu'à ce qu'il faſſe » jour. (Alluſion à la fable du bouc & » du renard.) Le tems fut mis à profit, » comme entre deux amans qui ſe trou- » vent en toute liberté.

» Dès que le jour parut, la dame alla » crier par-tout contre le perfide qui » l'avoit voulu ſéduire. Tout le peuple » en furie jure de la venger, de faire » mourir ce traître. On court aux ar- » mes; on arrive avec des torches & des » falots. Alphonſe, effrayé des clameurs » & du tumulte, barricade les portes, » & crie : Calmez-vous; ce Baſcol que » vous croyez tenir, c'eſt moi votre ſei- » gneur. Mais rien ne les peut arrêter. » Ils briſent portes & ſerrures, renver-

» sent les barricades. Il fut obligé de se
» sauver dans le beffroi, par une échelle
» qu'il jeta dehors.

» Le peuple courut au lit, croyant y
» trouver Bascol; & c'étoit à qui don-
» neroit le plus de coups. Mais recon-
» noissant qu'il n'y étoit pas, ils furent
» bien fâchés. Ils visitèrent tous les coins
» de l'appartement pour le découvrir.
» L'échelle que le mari avoit jetée fit
» qu'à la fin la dame reconnut où il étoit.
» Aussitôt de crier : Le voilà le traître,
» prenez l'échelle, montez là-haut,
» mettez-le en pièces. — Hé quoi, s'é-
» cria Barbastre tout éperdu, quoi vous
» ne connoissez pas votre bon maître ?
» c'est moi, sauvez-moi la vie.

» Ne pouvant plus le méconnoître,
» lorsqu'elle le voit descendre, la dame
» pousse un profond soupir, pleure, se
» désespère de sa méprise, lui en de-
» mande pardon, & gémit sur le danger
» auquel il s'est exposé par son impru-

» dence. Ce n'eſt point vous, lui dit le
» mari confus, c'eſt moi qui dois de-
» mander pardon, après l'offenſe que je
» vous ai faite de ſoupçonner une vertu
» ſi pure. Non, jamais je ne croirai la
» médiſance. Je vous en prie, vivons
» déſormais comme deux cœurs que
» rien ne pourra diviſer. La dame y
» conſent, pourvu qu'il envoie un meſſa-
» ger à Baſcol, lui rendre compte de
» ce qui s'eſt paſſé. Encore exige-t elle
» qu'il aille en perſonne lui faire répa-
» ration.

» Le mari, trop heureux d'en être
» quitte pour cela, ſuit de près ſon
» meſſager, ſe rend chez Baſcol, &
» s'approchant du lit, où il étoit bien
» tranquille dans une grande obſcurité;
» car il avoit pris ſes précautions: Hé
» bien, comment vous va? lui dit Al-
» phonſe. Le prétendu malade feint
» d'être ſurpris d'un ſi prompt retour.
» Alphonſe, prenant prétexte de la ma-

» ladie d'un vaſſal dont il ne peut ſe
» paſſer, dit qu'il n'ira point à la guerre
» juſqu'à ce qu'il le voie en état de ſui-
» vre. Je guérirai, s'il plaît à Dieu, &
» je ſerai à vos ordres, répond le che-
» valier. Alphonſe s'en retourna chez
» lui, fort content de connoître ſi évi-
» demment la fauſſeté de tous ſes ſoup-
» çons.

» Je vous ſupplie donc, roi & reine,
» en qui honneur & beauté réſident,
» ajouta le jongleur, de défendre dans
» toute l'étendue de vos états à tous les
» maris d'être jaloux; car les femmes
» ſont ſi habiles, qu'à leur gré la vérité
» paroît menſonge, & le menſonge vé-
» rité.

» Le roi dit: Jongleur, je trouve tes
» nouvelles fort plaiſantes & gentilles, &
» tu en feras bien récompenſé. Mais
» pour te faire mieux voir combien el-
» les m'ont plu, je veux qu'à jamais on
» les appelle ici: *Le jaloux châtié*.

» Quand le roi eut fini de parler, il
» n'y eut dans toute ſa cour baron,
» chevalier, damoiſeau, demoiſelle, ni
» celui-ci, ni celle-là, qui ne parût en-
» chanté de ces nouvelles, & qui, les
» louant hautement, n'eût envie d'ap-
» prendre par cœur *le Jaloux châtié.* «

Si les troubadours & les jongleurs avoient eu ſouvent à débiter des contes ſemblables, il faudroit moins s'étonner de leur prodigieux ſuccès dans les cours. On y étoit oiſif, on y cherchoit les amuſemens de l'eſprit, comme ceux du corps; on n'y connoiſſoit preſque aucun ouvrage de goût, puiſque ceux de l'antiquité étoient peu connus, même de ce qu'on appeloit les ſavans: un joli conte devoit donc y plaire infiniment. Ce genre fut & ſera toujours goûté, parce qu'il amuſe: mais les difficultés en augmenteront toujours, parce que les plus grands modèles ſemblent l'avoir épuiſé. C'eſt une idée d'autant plus heureuſe de

l'appliquer à la morale, qu'en le rendant moins frivole, on peut y intéreſſer les eſprits ſolides & les ames vertueuſes. Bocace, imitateur des troubadours, imité par tant d'autres, ne cherchoit malheureuſement qu'à plaire, & les applaudiſſemens du libertinage ne lui paroiſſoient pas indignes de ſa plume.



CXXXIII.

HUGUES DE PENNA.

HUGUES DE PENNA, né à Meſſac dans l'Agénois, étoit le fils d'un marchand. Une belle voix & le goût du chant le décidèrent au métier de jongleur. D'abord, il chantoit les chanſons des autres; il en compoſa enſuite lui-même. Il ſavoit fort bien les généalogies des grands ſeigneurs du pays: c'étoit un mérite dans les cours. Il eut la paſſion du jeu & des cabarets. Enfin, il ſe maria à l'Iſle dans le comtat Venaiſſin. Nous n'avons de lui que trois chanſons de galanterie, qui n'offrent rien de remarquable.

Quoiqu'il importe peu d'obſerver combien Noſtradamus differe de nos manúſcrits, au ſujet de ce troubadour, dont il fait un gentilhomme de Mouſtiers

en Provence ; nous indiquerons des particularités ſingulières qu'il rapporte. Selon lui, Hugues de Penna fut réduit par des malheurs, dans ſa jeuneſſe, à une extrême pauvreté ; mais ſes talens le rendirent très-riche. Un aſtrologue lui prédit qu'il parviendroit à la fortune. En effet, Charles I, comte de Provence & roi de Sicile, le fit ſecrétaire du conſeil de Provence, à la ſollicitation de la reine Béatrix ſa femme, & lui confia l'adminiſtration de ſes affaires. Cette reine le regardoit comme le premier troubadour de ſon ſiècle. Elle lui fit l'honneur de le couronner poëte. Par reconnoiſſance il dit dans un quatrain :

» Je veux célébrer en tant de lieux la » mémoire de tes perfections, qu'au récit » de tes hauts faits, s'élevera une admi- » ration univerſelle. «

Noſtradamus ajoute que Hugues de Penna épouſa Mabille de Simiane, & mourut quelque tems après, en 1280.

CXXXIV.

PONS DE LA GARDA.

Aucun de ceux qui ont écrit ſur la poéſie provençale ne parle de ce troubadour. Ses pièces nous font juger qu'il avoit fréquenté les dames de Toulouſe & de Nîmes, & qu'il floriſſoit à la fin du douzième ſiècle. Il fait mention de la comteſſe de Burlats vivante alors.

Nous ne parlerons point ici de onze chanſons de galanterie, où il répete les fades lieux communs qu'on voit par tout. Un ſirvente ſatirique eſt ſa ſeule pièce remarquable.

Il y déclame contre la fauſſeté qui regne dans le monde. Il accuſe les gens d'égliſe de vendre des indulgences, de ſe livrer à l'injuſtice & au pillage, qu'ils défendent aux autres. Il cenſure l'iniquité des gens de juſtice, des gens de

tout métier qui mentent ſans ceſſe en vendant & en achetant. Il les menace des jugemens de Dieu ; & il croit que la fin du monde approche, à cauſe d'une pluie de ſang qu'il a vue.

Depuis pluſieurs ſiècles, on annonçoit ainſi la fin du monde, parce qu'on voyoit des calamités & des vices, & parce qu'on étoit ſuperſtitieuſement crédule. Les pluies de ſang, d'autres ſemblables prodiges, inconnus aujourd'hui, quoique nos mœurs méritent bien autant les punitions divines ; en un mot, tout ce que l'on voyoit ou ce qu'on imaginoit d'extraordinaire, réveilloit ces fauſſes terreurs. La phyſique nous en garantit ; & la raiſon, & encore plus la religion, nous avertiſſent que, ſi le Juge ſuprême ne fait pas éclater ſes jugemens, on ne peut y échapper dans une autre vie, où ſe manifeſteront les ſecrets de la providence.

CXXXV.

CXXXV.

RAMBAUD.

Nous n'avons de ce troubadour que deux tenſons, relatives aux idées de la chevalerie & aux mœurs du tems.

PREMIÈRE TENSON.

Rambaud propoſe à Perdigon & à Azémars, de choiſir entre trois barons, dont l'un donne généreuſement ſon bien; l'autre traite magnifiquement chez ſoi tous ceux qui s'y préſentent; le dernier ſe borne à être brave jouteur de lances, fourni de belles armes.

Azémars, qualifié de monſeigneur, & par conſéquent chevalier, ſe déclare pour le dernier baron; Perdigon pour le premier; Rambaud pour l'autre. Azémars dit à Rambaud : » Celui que » vous ſoutenez jette ſa dépenſe au vent; » & Perdigon a choiſi en jongleur avide

» qui ne reſpire que l'argent. « Perdigon reproche à monſeigneur Azémars de préférer, par pure avarice, la bravoure à tout le reſte. » Quant à Ram-
» baud, il défend les cours plénières,
» ou les perſonnes magnifiques, dont
» tous les ſoins ſe bornent à tenir une
» grande table; mais ſi le marquis * * *
» avoit été de ce goût, Rambaud ſeroit
» encore ſimple jongleur. « On ne peut guère douter qu'il ne s'agiſſe de Rambaud de Vaqueiras, enrichi & créé chevalier par le marquis de Montferrat. (Voyez ſon article.)

SECONDE TENSON.

Deux chevaliers de mérite égal aiment deux dames également belles; l'un eſt amant heureux, l'autre aſpire ſeulement à le devenir: Lequel des deux doit être plus amoureux & plus magnifique?

Albertet, à qui cette queſtion eſt propoſée, répond: L'un & l'autre doit être

libéral & magnifique, mais celui qui aſpire doit mieux aimer & plus dépenſer, pour être aimé de ſa dame & l'obtenir. Rambaud ſoutient le contraire, parce que les véritables amans, loin de ſe relâcher à l'égard de leurs dames, augmentent d'amour & de magnificence à proportion des faveurs dont on les comble. L'eſpérance, réplique Albertet, excite l'émulation; au lieu qu'on a vu beaucoup d'amans qui, comme le dauphin d'Auvergne, diminuoient de l'ardeur de leur flamme, lorſque l'amour avoit été ſatisfait. Rambaud dit qu'il aura pour lui tous les honnêtes gens; & que l'opinion d'Albertet, ſi elle étoit fondée, détermineroit les dames à ne jamais rendre leurs amans heureux.



CXXXVI.

GERVERI DE GIRONE.

Il n'eſt connu que par ſes pièces, où l'on voit qu'il a vécu ſous Jacques I & ſous Pierre III, rois d'Aragon. Ses chanſons galantes ſont adreſſées, la plupart, à la vicomteſſe de Cardone, dont il fut ſans doute amoureux. Il parle de Jacques I, comme d'un prince qui, pour l'avancement de la foi, aime à porter la guerre dans les pays éloignés. C'eſt apparemment une alluſion aux conquêtes de l'île de Majorque & du royaume de Valence, que ce roi fit ſur les Maures : la politique y avoit certainement plus de part que le zèle de la foi. Les grandes qualités de Pierre III ſont célébrées dans pluſieurs pièces. Enfin l'auteur fait mention du comte de Rhodez, dont il a reçu un beau préſent ; & du marquis

de Canillac, dont il vante les jolies chanſons. Dans le même endroit, il reproche aux ſeigneurs Catalans de ne ſavoir faire ni de bonnes paroles ni de bonnes rimes : il ne leur accorde que le talent de faire de bons *dictiers*, (ſorte de diſcours.) A en juger par ſes ouvrages, pleins de vers monoſyllabes, & de rimes extrêmement difficiles, ce qui les rend fort obſcurs, ſes jugemens en matière de goût ne pouvoient être de grand poids.

Nous avons de lui pluſieurs pièces toutes morales. Voici quelques-unes de ſes maximes.

» Les ſermens ne valent rien, où
» manque la loyauté ; la poéſie ſubtile,
» avec gens qui ne ſont point capables
» de l'entendre ; les menaces & la vigi-
» lance des ſots maris, avec les femmes
» qui veulent ſe conduire mal.

» On a peine à connoître la route des
» vaiſſeaux qui fendent la mer ; & quel-
» que unie que ſoit ſa ſurface, on a

» peine à la mesurer : il est encore plus » difficile de connoître tout le mal que » renferme une méchante femme. On » ne voit ni chemin ni sentier, tracé sur » la roche où se coule le serpent : il faut » encore plus de souplesse pour se dérober aux piéges d'une méchante femme. » Il seroit plus aisé d'obscurcir le soleil, » de faire décroître la lune en son croissant, d'enchaîner les quatre vents, de » mettre un frein à un lion furieux, que » de réprimer une femme impudique.

» Tout homme doit faire comme le » vieux cerf, qui mange le serpent venimeux ; & va ensuite boire à une fontaine ; après quoi il court tant çà & là » que le venin mêlé avec l'eau le renouvelle, le fait changer d'ongles, de » peau, de cornes : il redevient sain, » jeune & léger. « (De cette fausse supposition, il prend texte pour exhorter les hommes qui ont le venin du péché dans le cœur, à s'abreuver des eaux de

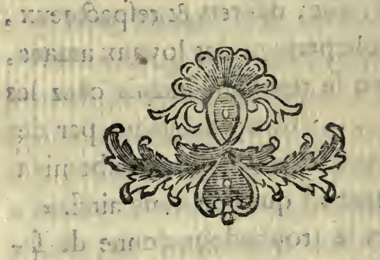
la pénitence, & à ſe renouveler comme le cerf.)

» La nobleſſe & les titres ne valent » rien ſans le mérite & l'honneur. L'hon» neur a décidé, ſuivant le droit & l'uſa» ge, que plus un homme eſt diſtingué » par ſon état & ſa naiſſance, plus il ſe » rend mépriſable quand il fait mal.

» L'amour a dégénéré. Il étoit autre» fois le germe de toute gloire : il eſt » maintenant eſclave de la richeſſe. On » fait peu de cas de ces ſentimens purs, » tendres, vifs, diſcrets & reſpectueux, » qui ſont le partage des loyaux amans, » & qui ne ſe trouvent jamais chez les » riches..... Aimer ſeulement par des » vues d'intérêt, eſt une choſe abomina» ble ; ſi tant eſt que l'on aime ainſi. «

Ailleurs le troubadour donne de ſages conſeils aux chevaliers & aux ſerviteurs, aux maîtres & aux ſujets ; aux baillis, juges, & conſeillers des grands ſeigneurs.

Dans une pièce ſur les quatre ſaiſons de l'année, il dit que le printems, à bien compter, dure 94 jours, 23 heures, 10 minutes : (les dix minutes ſont exprimées par le *quart d'une heure moins le tiers ;*) qu'il commence vers la fin de mars, dont il prend 10 jours, & dure juſqu'au 23 de juin, où commence l'été. Selon notre calendrier, le printems ne dure jamais 93 jours ; il commence du 20 au 21 mars, & finit du 20 au 21 juin.



CXXXVII.

NATIBORS, ou MADAME TIBERGE.

NATIBORS, disent nos manuscrits, fut une dame de Provence, du château de Seranon, (dans la viguerie de Grasse;) *courtoise, bien apprise, avenante, fort habile*, & faisant bien les vers: elle eut des amans qui furent heureux avec elle: tous les barons du pays l'estimèrent beaucoup; & les grandes dames, qui la redoutoient fort, avoient pour elle bien des égards. Ces dames craignoient apparemment qu'elle ne fît usage contre elles de son esprit.

On ne peut juger de son talent que par un couplet naïf & plein de tendresse:

» Beau doux ami, non je n'ai pas été » un moment sans vous désirer, depuis

» que je vous ai reconnu pour amant » ſincère. Tous mes ſouhaits ont été de » vous voir ſouvent. Jamais je ne me » ſuis repentie de mon choix. Lorſqu'il » vous a fallu me quitter, il m'a été im- » poſſible de goûter aucun plaiſir, que » vous ne fuſſiez revenu. «



CXXXVIII.

RAIMOND DE SALAS.

UNE note manuſcrite porte que ce troubadour étoit bourgeois de Marſeille, auteur de différentes pièces, mais peu connu & peu eſtimé. Deux chanſons galantes de lui ſemblent prouver qu'il aima une dame de la maiſon de Baux, nommée Rambaude. Un dialogue avec ſa maîtreſſe mérite ſeul de nous arrêter quelques momens.

RAIMOND.

» Vous qui ſavez ſi bien tout ce qu'il » convient de faire ; aidez-moi de vos » conſeils dans l'embarras où je ſuis. Je » couve un amour ſi noble & ſi haut, » que je n'oſe découvrir ma peine à celle » qui la cauſe. «

LA DAME.

» J'en ſais aſſez, Raimond, pour

» vous dire que, ſi vous voulez bien » aimer, il ne faut pas être trop timide. » Si celle dont vous recherchez l'amour » eſt bonne & ſage, elle n'aura point » d'égard à la diſproportion entre vous » & elle, quand il n'y aura que la naiſ- » ſance à redire en vous. «

RAIMOND.

» Madame, il me prend ſouvent en- » vie de lui crier humblement merci. » Mais conſidérant l'excès de ſa beauté » & de ſon mérite, je reſte comme un » homme éperdu, je tremble d'être plus » maltraité, ſi je la requiers une fois d'a- » mour. «

LA DAME.

» Raimond, il faut du courage & de » la hardieſſe dans les commencemens » d'une paſſion. Ainſi, je vous le con- » ſeille, avancez-vous ſans délai vers » celle que vous aimez : car ſi la crainte » vous arrête, vous aurez peine à en faire » la conquête. «

RAIMOND.

» Je voulois passer ma vie à lui ca-
» cher ma peine ; mais , puisque vous
» êtes d'un autre avis, je n'hésiterai plus
» à lui donner mon cœur. «

LA DAME.

» Raimond, je vous déclare de par
» amour que c'est le plus sûr parti. «

On reconnoît là un amant timide, déjà encouragé par sa maîtresse, ou qui s'efforce de lui suggérer les sentimens qu'il désire.



CXXXIX.

PONS DE MONTLAUR.

DEUX familles de Montlaur, également nobles & anciennes, ont existé dans le Toulousain & dans le Vivarais. Un Pons de Montlaur du Vivarais fit ses soumissions, après la bataille de Muret, au fameux Simon de Montfort. C'est peut-être notre troubadour. Nous ne le connoissons d'ailleurs que par cette tenson avec Esperdut.

ESPERDUT.

» Seigneur Pons de Montlaur, je
» veux savoir de vous, lequel de deux
» objets à aimer vous estimez davan-
» tage, d'une jeune personne courtoise,
» gracieuse, belle, bonne, & qui peut
» encore devenir meilleure ; ou d'une
» dame d'un mérite accompli, qui a déjà
» connu la galanterie ? «

MONTLAUR.

» Esperdut, c'est connoître bien peu » l'amour, que de balancer entre les » deux. Pour moi, j'aime mieux posséder qu'attendre. Avec la dame je suis » certain de ce que j'ai : avec la jeune » personne, je ne vois qu'incertitude & » occasion de troubles de toute es» pèce. «

ESPERDUT.

» Seigneur Pons, pour moi, j'aime » mieux avoir un bien actuel, joint à » l'espérance d'un plus grand bien à » venir. Je puis gagner de jour en jour » avec la jeune personne ; au lieu » qu'avec la dame je n'espère pas de » rien acquérir de nouveau : je dois » craindre, au contraire, de déchoir » d'un jour à l'autre ; car j'ai vu des che» vaux de mille sous revenir ensuite à » trente. «

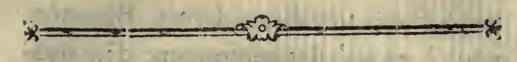
MONTLAUR.

» Celui-là, Esperdut, a le meilleur

» lot, qui possede une dame du plus
» haut mérite : elle sait mieux faire fête
» à son ami qu'une plus jeune, dont la
» poursuite est toujours mêlée de crain-
» te, & qui va tout conter à son mari. «

Le mari avoit donc véritablement à craindre de ce commerce de galanterie, enveloppé de si belles apparences.





CXL.

GIRAUD RIQUIER.

GIRAUD RIQUIER ne nous eſt connu que par ſes pièces, dont le recueil eſt conſidérable. La copie, ſelon nos manuſcrits, en a été faite ſur l'original de ſa main. On y voit qu'il étoit de la ville de Narbonne, fort attaché au vicomte Amauri, & qu'Alphonſe X, roi de Caſtille, fut ſon bienfaiteur. Différens traits de ſes ouvrages ſemblent prouver qu'il étoit gentilhomme; en particulier, quand il parle d'une croiſade où il doit accompagner le roi d'Aragon, pourvu que ce prince lui donne un courſier, un rouſſin, un cheval de bât, & le reſte de l'équipage, tel qu'il convient à un homme de *ſa ſorte*. Ses pièces ſont datées, la première de 1254, & la dernière de 1294. Il y en a pluſieurs de galantes,

& plusieurs sur divers sujets. Bornons-nous à ce qu'elles renferment d'intéressant.

Il déclame dans une chanson contre la décadence de l'amour, qu'il appelle *l'impératrice du monde ;* (car *amour* est féminin chez les troubadours.) Il attribue le désordre à l'impatience des faux amans, qui n'ont en vue que la jouissance ; quoique, sans le mérite, ce ne soit qu'un arbre sans fruit & sans racine. Il recommande aux amans de faire leurs efforts pour *valoir,* s'ils veulent goûter le vrai plaisir d'amour.

Le nom poétique de sa dame est *Bel-déport.* Il la célèbre dans plusieurs chansons, mais en se plaignant de sa rigueur. A l'entendre, c'est la meilleure dame qui soit ; elle lui inspire l'horreur de toute action malhonnête ; elle lui procure l'estime des honnêtes gens ; elle le met dans le cas de composer pour elle de bons vers, sans rien dire de faux.

L'amour eſt donc, ſelon lui, le vrai moyen d'acquérir de la gloire ; mais l'amour reſpectueux, timide, ennemi de toute indécence, qui plaît également à Dieu & au monde ; *fruit, fleur & graine de vrai mérite, & ſans lequel nul homme ne peut valoir.*

Cependant il dit ailleurs qu'il ne veut plus ſe fier à ſes déſirs, puiſqu'ils n'ont donné lieu qu'à de fauſſes eſpérances, que tous ſes efforts n'ont pu le faire agréer de ſa dame, ni lui, ni ſes chanſons ; qu'il a gémi vingt ans, dans l'eſpoir de fléchir un jour cette fière beauté ; & que ſa diſcrétion, ſa patience n'ont ſervi à rien. En même tems il ſe plaint d'avoir déſiré les bonnes graces & les libéralités des ſeigneurs, & d'avoir ſuivi leurs cours, pour les obtenir ; car il y a été trompé. Il voudroit un ſeigneur qui ſût rendre juſtice à l'eſprit & au ſavoir ; il le ſerviroit toute ſa vie ; il ſeroit auſſi bon & utile à ſon ſervice,

qu'à celui d'une dame qui lui feroit bon accueil.

Une chanſon de l'an 1282 le peint encore amoureux. Il avoit été guéri cinq ans de ſa paſſion, de manière à ne plus craindre de rechute; mais il eſt retombé deux fois plus malade que jamais. En faiſant l'éloge de ſa nouvelle maîtreſſe, il peint les effets bizarres de cet amour, par lequel il eſt conſtant & changeant, il pleure & il chante, il a de l'eſprit & le perd, il déſire ſans eſpoir. L'envoi eſt au bon roi, Pierre III d'Aragon; dont il ſera fidelle ſerviteur, ſi ce prince daigne le protéger.

Dans cette chanſon, l'air & les paroles ſont enchaînés avec un art particulier. Le premier, le troiſième & le cinquième couplets ſont ſur le même air; le ſecond, le quatrième & le ſixième, ſur un autre; & les airs de différens couplets ſe reprennent, la moitié du ſecond ſur la moitié du premier, & ainſi alternativement.

Quatre paſtourelles de Riquier ſemblent avoir été faites pour convaincre *Bel-déport*, que malgré ſon penchant au plaiſir, il n'avoit beſoin que de penſer à elle pour vaincre l'occaſion. Le dialogue eſt vif & d'une naïveté piquante. Mais comme ces pièces ſont trop reſſemblantes par le ſujet & par la forme, nous croyons devoir en ſupprimer deux.

PREMIÈRE PASTOURELLE.

1260.

» L'autre jour, j'allois le long d'une
» rivière, me divertiſſant tout ſeul. L'a-
» mour m'invitoit à faire une chanſon,
» lorſque je vis une jeune bergère, belle
» & plaiſante, qui gardoit ſes moutons.
» Je tournai mes pas vers elle. Fort hon-
» nête au premier abord, elle reçut avec
» grâce mon compliment.

» Avez-vous été aimée, bergère, lui
» dis-je, & ſavez-vous aimer? Elle me
» répondit ſans détour : Oui vraiment,

» & j'ai donné mon cœur. — Je me ré-
» jouis de vous avoir trouvée, si je puis
» vous plaire. — Ne me sollicitez pas :
» je ne suis point sotte, pour me rendre
» à vos désirs. — Non, bergère, vous
» ne l'êtes pas. — Aussi n'hésité-je point
» à vous refuser.

» Douce bergère, si vous vouliez mon
» amour, j'ai grande envie du vôtre. —
» Cela ne se peut, seigneur, vous avez
» une amie, & moi un ami. — Et qu'im-
» porte, bergère ? je ne laisse pas de
» vous aimer. — Seigneur, prenez autre
» chemin, où vous ferez mieux vos affai-
» res. — Je n'en veux pas de meilleur. —
» Vous êtes fou. — Non vraiment, je
» ne le suis pas ; vous m'avez tant plu,
» qu'amour me donne à vous, & vous à
» moi.

» Seigneur, je perds patience. Finis-
» sons ce discours. — Bergère, vous êtes
» trop cruelle : je me meurs, je vous
» demande en grace..... — Je ne suis

» pas si dupe, seigneur. Vous vous mo-
» queriez de moi, si je vous croyois si
» légérement. — Bergère, amour m'y
» engage & m'y force. — Seigneur,
» qu'allez-vous faire ?

» Bergère, ne craignez rien ; je ne suis
» pas homme à user de violence. — En
» ce cas, je suis votre amie ; puisque
» vous avez la sagesse de vous arrêter. —
» J'allois commettre une grande faute ;
» mais pour me retenir, j'ai pensé à mon
» Bel-déport. — Seigneur, je vous sais
» gré de votre retenue, & je vous en
» aime davantage. — Que dites-vous,
» bergère ? — que je vous aime.

» Dites-moi donc, joyeuse bergère ;
» qui vous porte maintenant à me tenir
» de si doux propos ? — Seigneur, quel-
» que part que j'aille, on ne parle que
» des chansons de Giraud Riquier. —
» Ah ! je reviens à la prière que je vous
» faisois. — Quoi donc, votre Bel-déport
» ne vous retient plus ? La voilà qui

» vous voit, & qui vous dit d'être hon-
» nête. — Bergère, je ne dis plus mot. —
» Seigneur, je reconnois que vous êtes
» un amant fidelle.

» Bergère, je le ferois de reste. Mais
» un certain Bertrand d'Opian m'enlève
» l'amour de ma dame. — Seigneur, il
» n'est pas si heureux que vous pensez.
» Vous irez la voir; & je vous regrette-
» rai. — Bergère, je repasserai souvent
» par ce sentier. «

La seconde pastourelle est datée de 1262, & la troisième de 1264. On y trouve la même naïveté, mais à-peu-près les mêmes idées & les mêmes expressions. La dernière est un peu plus intéressante.

Quatrième Pastourelle.

1267.

» Je retrouvai l'autre jour la bergère
» que j'avois autrefois rencontrée. Elle
» étoit assise, gardant ses moutons d'une
» façon gentille. Mais elle me montra

» une

» une humeur bien différente du passé. » Un petit enfant dormoit sur son giron ; » elle filoit sa quenouille. Je crus ne lui » être point étranger, l'ayant déjà vue » trois fois. Mais à l'air brusque, dont » elle me dit : *Passez votre chemin*, je » vis qu'elle ne me reconnoissoit pas.

» Bergère, lui dis-je, votre jolie » compagnie me plaît tant, que j'ai » besoin de votre assistance. — Pour qui » me prenez-vous, seigneur ? Je ne suis » pas aussi sotte que vous l'imaginez. » J'ai mis ailleurs mon amour. — C'est » mal fait à vous, bergère, après le » tems qu'il y a que je vous aime si sin- » cérement. — Je ne sache pas, seigneur, » vous avoir jamais vu. — Vous avez » bien peu de mémoire. — Je n'en man- » que pas.

» Il n'y a que vous, bergère, qui » puissiez me guérir du mal que j'éprou- » ve ; si fort vous me plaisez. — Giraud » Riquier m'en disoit autant avec transf-

» port ; mais je n'en ai pas été la » dupe. — Bergère, ce Giraud Riquier » ne vous oublie point ; mais vous m'a» vez oublié. — Seigneur, il me plaît » plus que vous, & j'aime mieux le » voir. — Vous lui avez été pourtant » bien cruelle. — S'il revient, je crois » que je me donnerai à lui.

» Vous me rendez la vie. Car je ſuis » ce Riquier, qui vous a célébré dans » ſes chanſons. — Je n'en croirai jamais » rien, ſeigneur. Vous n'avez nullement » de ſon air. — Bergère, Bel-déport » qui vous a trois fois ſauvée de mes » mains, eſt garante de ce que j'aſſu» re. — Vous avez beau dire ; je ne vous » crois pas : c'eſt trop vous glorifier. — » Bergère, vous me reconnoiſſez, ſure» ment. — Fort peu.

» Je vous ai vantée & célébrée, ber» gère ; mais je m'en repens bien. Ne » craignez pas que je vous ſollicite da» vantage. — Seigneur, je ſuis contente.

» Me voilà bien vengée de la dernière » fois que je vous vis. — De qui eſt cet » enfant, bergère ? n'eſt-ce point l'ou- » vrage de quelque galant ? — Je l'ai » fait avec celui qui m'a épouſée en face » d'égliſe, & de qui j'eſpère en avoir » encore d'autres. — Et comment vous » laiſſe-t-il ainſi au bord de cette riviè- » re. — C'eſt mon train de vie.

» Bergère aimable, nous pourrions » faire la paix enſemble, & je n'en di- » rois mot. — Je ne veux d'autre ami- » tié de vous, ſeigneur, que celle que » nous eûmes la première fois. — Je » vous ai bien miſe à l'épreuve, & je » vous trouve bien ſage. — Si je ne » l'avois pas été, vous m'auriez accom- » modée joliment ! — Bergère, je con- » tinue ma journée. — Pourſuivez votre » chemin, ſeigneur. «

Parmi les pièces de Giraud Riquier, ſe trouvent quelques *retrouanges*. Ce ſont des pièces en couplets, avec un

refrain. Celle-ci donne une idée bien avantageuſe de la Catalogne.

» Mon étoile ne permettant pas que » j'aie aucun bien de ma dame ; rien » de ce qui me plaît ne pouvant lui » plaire ; & moi, ne pouvant me déta- » cher d'elle ; il faut que je me confirme » dans la voie du véritable amour : je » ne ſaurois en prendre de meilleure » leçon que dans la joyeuſe Catalogne, » *Parmi les braves Catalans & les braves* » *Catalanes.*

» Galanterie, mérite & valeur, en- » jouement, grace, courtoiſie, eſprit, » ſavoir, honneur, beau parler & bon- » ne compagnie, générоſité & amour, » prudence & ſociabilité, trouvent ſe- » cours à choiſir dans la Catalogne, » *Parmi les braves Catalans & les braves* » *Catalanes.*

» Je ſuis donc réſolu de me former à » leurs manières, &c. «

Les *aubades* & les *ſérénades*, dont ce

poëte fournit auſſi quelques exemples, ſont des pièces de même forme, où il exprime dans un refrain l'impatience de voir arriver ou l'aube du jour, ou le ſoir, pour jouir de la préſence de l'objet qu'il aime.

Ses *vers* ou poëmes roulent ſur différens objets. Il y donne de grands éloges au roi de Caſtille, Alphonſe X, ſurtout à cauſe de ſa bienfaiſance envers le mérite & les talens. Ses panégyriſtes, dit-il, travaillent plus pour leur propre gloire que pour la ſienne. Cependant il déplore en 1276 l'aviliſſement où eſt tombé ce prince, qui deux ans auparavant jouiſſoit de la plus haute conſidération; malheur qu'il auroit évité, s'il avoit aimé autant la guerre, qu'il aimoit à faire des largeſſes. Alphonſe venoit d'abandonner ſes prétentions à la couronne impériale, dont Rodolphe de Habſbourg étoit en poſſeſſion. Le poëte paroît l'en blâmer; mais un reproche que lui fait l'hiſtoire

avec plus de fondement, c'eſt d'avoir foulé ſes ſujets pour ſoutenir le vain titre d'empereur, qu'une faction impuiſſante lui avoit conféré en 1256.

Giraud Riquier, dans un autre poëme, taxe de folie les gens timides qui ſuivent les cours, » où les plus effrénés & » les plus importans ſolliciteurs, les plus » ſots, les plus vains, les plus ignorans » emportent toutes les graces, toutes » les faveurs & tous les dons des ſei- » gneurs, qui par-là ſe déshonorent eux- » mêmes. « Timides où non, les gens honnêtes fuiront ſans doute des cours, où les graces ſeroient ainſi proſtituées.

La mort d'Alphonſe X, & celle du vicomte de Narbonne, autre protecteur de Giraud Riquier; le peu d'avantages qu'il paroît d'ailleurs avoir obtenu des grands; la vieilleſſe enfin, ſi propre à changer les goûts & les mœurs, lui inſpirèrent, tantôt des invectives contre la corruption du ſiècle, contre le mauvais

gouvernement des princes & des prêtres, tantôt des vers de piété, où il implore la miséricorde de Dieu & la protection de la Vierge. Le monde lui paroît tellement déchu, qu'il faut être fou pour s'attacher aux choses qui donnoient jadis le plus de considération.

On peut soupçonner ce troubadour d'avoir pris de l'humeur, parce qu'on ne le payoit point assez. Car il se montre fort amoureux de l'argent. Dans une de ses tensons, il propose le choix entre plaire dans les cours sans s'y enrichir, & s'y enrichir sans y plaire. Il se déclare pour le dernier, & dit à l'interlocuteur : » Embrassez tant qu'il vous plaira la jon-» glerie dans la vue de plaire : je la » prends, moi, dans le dessein de m'en-» richir. « De-là ses plaintes fréquentes contre le petit nombre de seigneurs qui donnent.

Nous avons de lui plusieurs lettres & plusieurs discours, genre d'ouvrages peu

connu alors. L'extrait en feroit beaucoup moins utile qu'ennuyeux, fi l'on n'en mettoit une grande partie à l'écart.

Une lettre écrite en 1267 eft adreffée : *Au louable, vaillant, gracieux, favant, &c, le feigneur Sicart de Pui-Laurents. Salut de la part de Giraud Riquier, obéiffance, honneur, amour, & défir infini de le voir dans l'honorable cour de France, dont il voudroit gagner les bonnes graces.*

Il prie la nobleffe & la probité de ce feigneur, d'écouter ce qu'il doit lui dire en peu de mots *très-fubtils.* » Vous fa» vez de quelle eftime eft dans le monde » un homme qui a de la raifon & de la » fcience, lorfqu'il ne s'écarte point de » ce que la raifon lui fuggère : car, s'il » s'en écarte, il perd toute cette eftime ; » & fa fcience n'eft comptée pour rien, » quand elle ne fert pas à le porter au » bien & à lui faire éviter le mal. «

Suit une digreſſion obſcure ſur la manière dont la ſcience vient à l'homme par le moyen des ſens. On ſait qu'avant Locke, la philoſophie d'Ariſtote rapportoit aux ſens l'origine de nos idées, & que ſur ce point les théologiens étoient d'accord avec la philoſophie.

Enſuite il exhorte Pui-Laurents à ſervir Dieu & le roi de France (S. Louis,) qui eſt le meilleur des rois, & celui qui récompenſe le mieux ſes ſerviteurs ; à bien ſervir la reine (Marguerite de Provence,) » ſi bonne envers Dieu & envers les hommes, que je la prie, dit-il, » de me permettre de parler d'elle ; car » tout homme pour ſa propre gloire » doit en parler. Que je la verrois volon» tiers, ſi je ſavois que cela lui fît plai» ſir ! «

Il ajoute à la fin : » Vous avez la » commodité de me mettre dans les » bonnes graces de madame la reine & » de tous ſes enfans. Si mes ſervices leur

» ſont agréables, rendez-leur témoigna-
» ge de mes ſentimens, lorſque l'occa-
» ſion s'en préſentera. «

C'eſt-à-dire, qu'il cherchoit un établiſſement à la cour de France; quoique deux années auparavant, il eût prié par une autre lettre, Amauri, vicomte de Narbonne, (fils d'Amauri IV, de la maiſon de Lara en Eſpagne,) de le recommander au roi de Caſtille, à la cour duquel il ſe propoſoit d'aller.

Il montre dans un diſcours, combien la réflexion eſt utile pour adoucir les peines de l'eſprit; & combien la modération eſt néceſſaire en toutes choſes, pour ne rien faire qu'à propos. Il inſiſte particuliérement ſur les donneurs de belles paroles, qui promettent plus qu'ils ne penſent, & ſe rendent mépriſables à leurs amis par la légèreté de leurs promeſſes. Il veut qu'on ne promette point avant de pouvoir tenir; autrement l'attente inquiète d'un bien promis le

fait acheter ſi cher, que le bienfaiteur en perd tout le mérite. Rien n'eſt plus vrai, ſurtout à l'égard des hommes puiſſans pour qui *promettre & tenir* devroient être la même choſe. Sa pièce eſt datée de 1268.

Dans un autre diſcours, de l'an 1272, après un long préambule ſur l'habitude commune de reprendre en autrui les défauts qu'on flatte en ſoi-même, il va dire la vérité à ſon brave ſeigneur (Amauri) qui le lui permet.

» Puiſque vous aimez à bien faire tou-
» jours, ne parlez pas trop de vos deſ-
» ſeins ni de vos ſuccès. De pareilles van-
» teries feroient plus ſupportables dans
» un homme qui vaut peu, que dans
» celui qui vaut beaucoup. Songez qu'il
» eſt infâme de croupir dans l'oiſiveté &
» la molleſſe, lorſqu'il y a de grandes
» entrepriſes à tenter, & ſurtout de ſe
» livrer au vin, à la bonne chère & aux
» débauches. Soyez plein de modération

» & de retenue. Réfléchiſſez long-tems » avant d'entreprendre. Faites-vous ai- » mer de tout le monde, ſurtout de vos » gens. Diſtinguez ceux qui vous ſervent » le mieux ; & proportionnez les em- » plois & les récompenſes aux degrés » de talens & de ſervices. Fermez vos » oreilles aux flâtteurs & aux médiſans, » dont le métier eſt de tromper tout le » monde, en faiſant retomber ſur autrui » leurs propres fautes . . . . Loin de vous » cette race perfide. Donnez votre con- » fiance aux honnêtes gens ; & prenez » en bonne part ce que j'oſe vous repré- » ſenter, non que je prétende vous cor- » riger, mais dans la vue de vous mar- » quer mon zèle pour votre gloire. «

Un diſcours de l'année ſuivante ren- ferme une peinture générale des vices. » On peut bien dire du monde, *Au- » jourd'hui mal, & demain pis.* Je brûle » d'envie de voir les hommes ſe réfor- » mer, en même tems que je n'en ai

» aucune espérance. Je ne fais donc que
» me charger inutilement du chagrin
» que me donnent leurs fautes. Mais ce
» chagrin naît de l'amour que j'ai pour
» eux, de mon zèle pour leur bonheur
» & pour leur gloire..... Chacun s'assortit avec son semblable, les foux
» avec les foux, les sages avec les sages.
» Aussi les cours ne sont-elles remplies
» que de gens conformes au goût du
» maître. S'il s'en trouve d'autres, ils n'y
» restent pas long-tems. Les seigneurs
» ne peuvent avoir de bons sujets qu'en
» leur donnant de bons exemples. Autrement tout va en décadence chez
» eux; & leur sort est incomparablement
» plus triste, que s'ils avoient été dépouillés par des revers de fortune. «

Il paroît que le troubadour aimoit à dire la vérité; qu'il en fut mal récompensé par les grands; qu'en désirant leurs bienfaits, il n'avoit pas cette importunité qui les arrache, ni cette bas-

ſeſſe qui dévore humblement les refus ; enfin qu'il n'étoit point d'un caractère à réuſſir dans les cours, où cependant l'amour de la fortune l'entraînoit. Dans un diſcours propre à le caractériſer ſur ces différens objets, il eſpère que le roi de Caſtille le dédommagera de toutes les peines, que lui ont cauſées les ſots & les ignorans, les gens d'eſprit & les ſavans. C'eſt une preuve qu'il ne joignoit pas à ſon mérite l'art de plaire, ni même, peut-être, l'art de bien vivre avec les hommes.

Son ouvrage le plus inſtructif & le plus intéreſſant, mais d'une exceſſive longueur a pour objet de delivrer les véritables talens, du mépris où les expoſent tant d'hommes vils, qui en jouent le rôle & qui le dégradent. C'eſt une *Supplication au roi de Caſtille, au nom des jongleurs*. On y verra des traits remarquables relativement aux mœurs & aux coutumes. Je retrancherai quelques ſu-

perfluités. J'abrégerois davantage, si je ne craignois de mutiler un monument unique dans son espèce, & dont on peut tirer des lumières.

L'auteur débute par l'éloge de la science, qui a répandu son nom au loin, & qui, si elle ne lui a pas procuré les biens de la fortune, lui a valu des honneurs, entre autres celui d'être mis au nombre des serviteurs du roi de Castille. Ayant donc la liberté de parler à ce noble roi Alphonse, il lui présente une requête qu'il voudroit que tous les troubadours lui eussent adressée.

» Vous savez, lui dit-il, que les hommes sont distribués en diverses classes » ou conditions. Ils sont tous hommes : » voilà leur genre. Mais il y a parmi » eux des clercs, des chevaliers, des » bourgeois, des marchands, des gens » de métier, des paysans : voilà leurs » espèces.

» Les paysans, placés à la dernière

» classe, sont cependant ceux qui, en
» cultivant les terres, donnent à tous les
» autres la nourriture du corps, comme
» les clercs sont institués de Dieu pour
» donner aux hommes la nourriture de
» l'ame.

» Les clercs se subdivisent en plu-
» sieurs ordres, selon la nature de leurs
» fonctions, dignités ou prélatures. Ils
» ont tous quelque titre qui les distin-
» gue. On joint communément à leur
» nom une épithète honorable, la qua-
» lité de *maître*, de *messire*. Les moines
» ont leur office de claustrier, célerier,
» sacristain, &c, avec la dénomination
» de *frere*, qui leur est commune à tous.
» Les autres ecclésiastiques sont diacres,
» prêtres, aumôniers, archiprêtres,
» prévôts, prieurs, abbés, évêques,
» archevêques, cardinaux; & par dessus
» tous est le pape, qui n'a au-dessus de
» lui que Dieu.

» A l'égard des chevaliers, on les

» nomme par les divers degrés qu'ils
» ont, quoique le nom de chevalier
» leur appartiennent à tous. Il y a les
» barons, vicomtes, marquis, ducs,
» comtes & empereurs. Ils ſont tous che-
» valiers, ou ils ont la faculté de le
» devenir quand ils veulent. Cependant
» on ne les appelle de ce nom que dans
» certains cas particuliers, où l'on parle
» de quelque belle action. Alors on di-
» roit d'un roi, pour le louer, *ce noble*
» *chevalier*. Autrement, il faut les déſi-
» gner par leurs titres de comte, duc,
» roi, &c.

» Quant aux bourgeois, ils peuvent
» avoir plus de bien les uns que les au-
» tres, mais non des rangs qui les diſtin-
» guent. Les uns s'adonnent aux armes,
» les autres à la chaſſe. Ils doivent ſe
» faire conſidérer par de beaux faits, ſe
» livrer à la galanterie, vivre de leurs
» rentes, ſans exercer aucun métier ni
» commerce. Mais quoi qu'ils puiſſent

» faire, dire & ſavoir, ils ne peuvent
» acquérir aucune prééminence ſur leurs
» pareils, qui les faſſe appeler autrement
» que *bourgeois*. Leur naiſſance ne leur
» en donne point. Il y en a qui ſont
» iſſus de bon lieu; mais les profeſſions
» viles par leſquelles ils ſubſiſtent faute
» de bien, les réduit au ſimple nom de
» bourgeois; & s'ils deviennent riches,
» tout nobles qu'ils ſont par leur ori-
» gine, on ne les qualifie encore que
» bourgeois.

» Pour ce qui eſt des marchands, on
» nomme ainſi tous ceux qui n'ont d'au-
» tre état que d'acheter & de vendre.
» Mais il y a des eſpèces de marchands
» plus honorables que d'autres, comme
» les drapiers qui vendent de beaux &
» riches draps, ceux qui font le voyage
» d'outre-mer pour gagner ſur ce qu'ils
» achetent & revendent. Il y a auſſi les
» changeurs, les maîtres tenant fabri-
» ques & boutiques, &c. Tous ſont

» appelés marchands ; mais on doit ajou-
» ter à leur nom l'eſpèce de marchan-
» diſe qu'ils vendent pour l'ordinaire. «
(Il ſemble que le marchand n'avoit alors rien de commun avec le bourgeois. C'étoit néanmoins par le commerce que la bourgeoiſie devenoit conſidérable dans pluſieurs villes, en Italie ſurtout & en Allemagne.)

» Paſſons aux gens de métier ou arti-
» ſans. C'eſt leur nom commun ; mais ils
» ſont diſtingués en particulier par celui
» des choſes qu'ils fabriquent. Il y auroit
» une ſorte de malhonnêteté à les nom-
» mer artiſans : ce nom les offenſeroit ;
» & ils veulent qu'en leur parlant, on
» leur donne après leur nom de bap-
» tême celui du métier qu'ils font.

» Les payſans, l'ordre le plus abject,
» ſont auſſi nommés différemment, ſelon
» leur eſpèce de culture & de travail,
» laboureurs, foſſoyeurs, jardiniers, pâ-
» tres, &c. Ainſi outre le nom généri-

» que de chaque état, il y a des noms
» ſpécifiques pour toutes les différences
» qui s'y rencontrent. «

On n'auroit pas imaginé ce long détour pour en venir au ſujet. L'auteur y eſt enfin arrivé. Il continue :

» La même pratique devroit avoir
» lieu à l'égard des jongleurs. Il eſt in-
» juſte de les comprendre tous ſous une
» ſeule dénomination, tandis qu'il y a
» entre eux des différences ſi marquées.
» Les bons jongleurs ont droit de ſe
» plaindre de voir leur nom prodigué à
» des ignorans, qui s'en iront par les
» rues jouant d'un inſtrument bien ou
» mal ; ou qui chanteront groſſièrement
» dans les places, au milieu de la plus
» vile canaille, mendiant leur pain ſans
» pudeur ; ou qui, n'oſant ſe montrer
» dans aucune noble cour, iront dans
» les tavernes pour y gagner quelque
» argent. Convient-il de nommer jon-
» gleurs des gens dont l'unique métier

» eſt de faire des tours, de faire jouer » des ſinges & autres bêtes ? La jonglerie a été inſtituée par des hommes » d'eſprit & de ſavoir, pour mettre les » bons dans le chemin de la joie & de » l'honneur, moyennant le plaiſir que » fait un inſtrument touché par des » mains habiles. Auſſi les nobles hommes voulurent-ils avoir d'abord de » ces jongleurs, comme les plus grands » ſeigneurs en ont encore.

» Enſuite vinrent les troubadours, » pour chanter les hiſtoires des tems » paſſés, & pour exciter le courage des » braves en célébrant la bravoure des » anciens.

» Telle fut la jonglerie dans ſon origine ; & chacun menoit une vie agréable parmi les grands. Mais depuis » long-tems les choſes ſont bien changées. Il s'eſt élevé une race de gens » qui, ſans talent & ſans eſprit, prennent l'état de chanteur, de joueur

» d'inſtrument, & de troubadour, afin » de dérober le ſalaire aux gens de mé- » rite, qu'ils s'efforcent de décrier. C'eſt » une infamie, que de pareilles eſpèces » l'emportent ſur les bons jongleurs ; » & la jonglerie tombe ainſi dans l'avi- » liſſement.

» Je ſuis fâché que les habiles trou- » badours n'aient pas élevé la voix con- » tre cet abus, & m'aient réduit à la » néceſſité de dire ce qu'ils auroient » tous dit beaucoup mieux. Je voudrois » que, portant la même plainte, ils euſ- » ſent demandé que chaque eſpèce de » jongleur eût un nom particulier qui la » diſtinguât, & qu'ils ne fuſſent pas con- » fondus comme les bourgeois ſous la » même dénomination.....

» Mais vous, ſeigneur, brave & puiſ- » ſant roi, qui avez toute l'autorité, » tout le ſavoir & le diſcernement pour » corriger un déſordre ſi pernicieux ; » vous à qui il appartient plus qu'à tout

» autre d'agir en grand monarque; vous » qui régnez ſur la Caſtille, où la jonglerie & la ſcience ont trouvé, dans » tous les tems, plus de protection » qu'en aucune cour; vous qui vous faites tant eſtimer en ce point comme » en tout le reſte, & qui êtes ſi bien ſurnommé (Alphonſe le Sage,) pour le » grand ouvrage que je vous propoſe; » entreprenez cette réforme : ce que » vous ordonnerez ſera généralement » ſuivi. Empêchez que ceux qui ont la » ſcience de *trouver*, de bien compoſer » des vers, des chanſons, & d'autres » poéſies également ingénieuſes & utiles, » ne ſoient confondus avec les ménétriers & autres de même trempe. » Donnez leur un nom particulier, tel » qu'il vous paroîtra convenir. Car vous » ſavez, noble roi de Caſtille, combien » ils ſont au-deſſus des farceurs, des » ſimples joueurs d'inſtrument. Ceux-ci, » tout au plus, donnent un plaiſir frivole

» aux yeux & aux oreilles. Mais les sa-» vans troubadours laiſſent dans les eſ-» prits une impreſſion forte & durable, » de tout ce qu'ils diſent de bien ; ils » portent les auditeurs à y conformer » leur conduite ; même après leur mort, » le ſouvenir de belles maximes reſte & » opère les fruits de l'inſtruction.

» Quel tort ne leur fait-on pas, de » les mettre dans la même claſſe que les » plus vils jongleurs, ces hommes que » Dieu a doués d'un ſi grand ſavoir, & » par qui il a voulu que la ſcience, le » plus précieux des biens, ſe répandît » dans le monde, comme d'une ſource » abondante ? Quels honneurs ne doit-on » pas rendre à ces troubadours faits » pour éclairer l'univers ; ſurtout lorſ-» qu'ils ſe rendent auſſi eſtimables par » leur conduite que par leur ſavoir ? car » il faut avouer qu'il y en a de très-» habiles qui ſe comportent très-mal. » Mais ſi quelques-autres, avec un eſprit

» &

» & une ſcience médiocres, ſe font chérir par leur bon maintien; quelle eſtime ne devroit-on pas avoir pour ceux qui réuniſſent la ſcience, l'eſprit, la ſageſſe & la probité? Telle eſt cependant l'injuſtice des hommes, que le troubadour le plus impudent ſera bien traité dans les cours, tandis qu'on ne jettera pas les yeux ſur celui qui ſe préſente d'un air modeſte & timide.

» Choiſiſſez donc un nom, pour diſtinguer les troubadours qui ſe diſtinguent eux-mêmes par leurs talens, & par leur ſageſſe. Tous ne méritent pas le même honneur. Publier des médiſances, faire des couplets ſatiriques, des ſirventes & des danſes inſipides: quelques-uns bornent là l'uſage de leur ſavoir. Ne me ſoupçonnez pas, glorieux monarque, de parler en leur faveur. Ma requête vous eſt adreſſée uniquement pour ceux qui font des chanſons & des vers, où la raiſon,

» d'accord avec la rime, donne des » leçons utiles; pour ceux qui honorent » la ſcience par des compoſitions *enri-* » *chies de beaux paſſages & de citations* » *ſavantes.*

» Si ma requête vous paroît trop lon- » gue, je vous prie de me pardonner » en conſidération de mon motif. Si j'ai » le bonheur de réuſſir dans ma deman- » de, je regarderai cette grace comme » la plus ſignalée qu'un troubadour ait » jamais reçue d'aucun ſeigneur. «

Après des vœux pour Alphonſe, Giraud Riquier proteſte qu'en cas que ſa demande ſoit rejetée, il quittera le métier de jongleur, & s'occupera de toute autre choſe.

Malgré le ſérieux de cette requête, on ne peut guère penſer que l'auteur en ait demandé ſérieuſement l'objet. Il devoit bien voir que ſes propres raiſons étoient une preuve contre lui. Les titres par leſquels on diſtinguoit les clercs,

ſans parler des autres, ſe donnoient-ils toujours au mérite ? empêchoient-ils qu'une foule de mauvais ſujets ne déshonoraſſent la cléricature ? Ce n'eſt point d'ailleurs aux princes à réformer l'abus des mots ; & le mot ne fait pas ici grand'choſe. Dans l'opinion des perſonnes judicieuſes & équitables, le mépris dû à un nombre de jongleurs & de troubadours, ne retomboit point ſur ceux qui avoient tant de mérite. Pour l'opinion des ſots & des méchans, la réforme propoſée ne l'auroit certainement pas changée à leur égard.

Quoi qu'il en ſoit, la pièce eſt ſuivie de cette *Déclaration du roi Alphonſe de Caſtille ſur la requête de Giraud Riquier, au nom des jongleurs.* On devine que le ſuppliant fait parler le prince.

» Au nom de Dieu le Pere, & du » Fils & du Saint-Eſprit, l'an courant » de la nativité 1275, le mois de juin » finiſſant, ouie la requête ci-deſſus,

» par la grace & au plaisir de Dieu, » nous, Alphonse roi de Castille, sou- » verain de Tolède, de Léon, de Ga- » lice, du bon royaume de Séville, » de Cordoue, de Murcie, &c. Faisant » droit sur l'humble remontrance que » Giraud Riquier nous fit l'autre jour » au nom des jongleurs, exposant par » beaucoup de raisons les inconvéniens » qui résultent de ce qu'il n'y a point » de mots particuliers pour désigner les » différentes espèces du même genre; » sans égard aux plaintes de ceux qui » ne veulent point de distinction entre » les bons & les mauvais, les savans & » les ignorans, laquelle tourne à leur pré- » judice; n'écoutant que l'esprit d'équité » qui nous anime, voulons faire le pré- » sent réglement.

» Giraud Riquier nous a très-judi- » cieusement observé & démontré, qu'y » ayant dans toute la chrétienté six clas- » ses ou conditions qui partagent les

» hommes, ſavoir, les eccléſiaſtiques,
» les chevaliers, les bourgeois, les mar-
» chands, les artiſans & les payſans;
» leſquelles claſſes, outre le nom géné-
» ral & commun, ſont diſtinguées par
» un ſurnom particulier à chaque eſpèce;
» il n'eſt pas moins à propos de diſtin-
» guer les jongleurs par des noms par-
» ticuliers: puiſque, parmi eux, il y a
» encore un plus grand nombre d'eſpè-
» ces différentes, dont quelques-uns,
» profanant le nom de jongleur par
» l'infamie de leur conduite, ſeroient
» indignes de le porter; & d'autres,
» n'étant pas aſſez décorés par ce nom,
» en mériteroient de particuliers, de ſorte
» qu'on aſſignât à chacun d'eux les rangs
» à proportion de leur mérite.

» Nous trouvons que, ſuivant la pro-
» pre ſignification du latin, d'*inventores*
» & *joculatores* ſont venus les noms de
» *jongleur* & de *troubadour*. Le mot de
» jongleur déſigne la profeſſion de ceux

» qui vont courant le monde, & visi-
» tant les cours; & l'on est mal-à propos
» dans l'usage de les appeler tous de
» même. En Espagne, on a des noms
» particuliers pour les différentes espèces
» de jongleurs, depuis la plus abjecte
» jusqu'à la plus relevée. Il n'en est pas
» de même en Provence, où le même
» nom désigne l'espèce & le genre. C'est
» un grand défaut dans la langue du
» pays, où l'on fait plus de cas qu'en
» aucun autre lieu du monde des com-
» positions des troubadours...... (La
Provence est ici toute la France méri-
dionale.)

» C'est pourquoi nous sommes d'avis
» que le nom de jongleur ne doit être
» donné à aucun de ceux qui s'adon-
» nent à des métiers bas & à des jeux
» frivoles; qui font sauter des singes,
» des boucs ou des chiens, qui contre-
» font les oiseaux, qui jouent des instru-
» mens & chantent parmi le bas peuple,

» pour gagner de l'argent. On ne doit
» pas moins refuser le nom de jongleur
» à ces fous qui suivent les cours, qui
» ne rougissent jamais quelque avanie
» qu'ils reçoivent ; qui ne savent rien
» faire de bon & d'agréable, & qu'on
» appelle *bouffons* en Lombardie.

» Mais ces hommes courtois, remplis
» d'un savoir aimable, qui figurent par-
» mi les nobles hommes, jouant des
» instrumens, racontant les nouvelles,
» chantant les chansons & les vers que
» d'autres auront composés, ou faisant
» tout autre métier louable qui les fait
» écouter avec plaisir, chacun d'eux tous
» est en droit de jouir du nom de jon-
» gleur : ils doivent avoir entrée dans
» les cours, ils doivent y être bien trai-
» tés ; car les talens sont très-nécessaires
» pour que la joie & les plaisirs y
» règnent.

» A l'égard de ceux qui savent com-
» poser des airs & des paroles, la raison

» toute ſeule apprend le nom qu'on » doit leur donner. Car qui ſait bien & » agréablement compoſer des danſes, » couplets, ballades, aubades & ſirven- » tes, le bon ſens veut qu'on le nomme » *troubadour*, & qu'on le mette au-deſſus » des jongleurs; puiſque ceux-ci n'ont » d'autre mérite que de réciter les pro- » ductions des autres. Il faut encore, » entre les troubadours, donner la préé- » minence à ceux qui compoſent les » meilleures pièces. En effet, celui qui » fait des chanſons, des vers ſenten- » tieux, des nouvelles ou contes aſſai- » ſonnés d'une plaiſanterie agréable, & » relevés par des leçons utiles pour les » mœurs; celui-là, dis-je, mérite de » grandes diſtinctions, ſi ſa conduite eſt » aſſortie à ſa ſcience, donnant tout à la » fois des leçons & des exemples pour » ſe bien gouverner dans le monde, y » plaire, & marcher dans les voies de » l'honneur. Telles gens ne ſauroient

» avoir des qualifications & des traite-
» mens trop honorables. Et ceux qui
» s'élèvent encore au-dessus d'eux par
» les enseignemens qu'ils donnent en
» vers, chansons & autres pièces, sur la
» manière de tenir les cours & les ren-
» dre célèbres par de beaux faits ; tous
» ceux-là doivent être qualifiés de *doc-*
» *teurs en l'art de trouver*. Et ne méritent-
» ils pas ce nom de *docteurs*, puisqu'i's
» communiquent aux autres leur doctri-
» ne ? On ne doit point douter qu'il ne
» leur soit accordé par tous ceux qui
» ont eux-mêmes du savoir, qui aiment
» les compositions des troubadours, ne
» fût-ce que pour l'agrément de leur
» langage, plus propre que tout autre à
» la poésie ?

» Ainsi seront distingués par divers
» surnoms ceux que l'on comprenoit in-
» distinctement sous le nom de jon-
» gleurs. Ceux d'une conduite basse &
» décriée, qui vont effrontément par-

» tout jouant des inſtrumens, chantant
» dans les rues & les places publiques,
» & y faiſant tout ce qui eſt de leur
» métier; vivant le jour & la nuit dans
» la débauche, ne cherchant qu'un ſor-
» dide ſalaire; gens ſans grâces & ſans
» eſprit en quoi que ce ſoit, hors la tur-
» pitude de leur métier; qu'ils ſoient
» nommés *bouffons*.

» Que tous ceux qui ſavent plaire ou
» par le ſon de leurs inſtrumens, ou par
» celui de leur voix, gens bien élevés,
» courtois, & de miſe parmi les hon-
« nêtes gens, & ſuivant les cours; qu'ils
» ſoient nommés *jongleurs*, pour les diſ-
» tinguer de ceux que nous appellerons
» *troubadours*; c'eſt-à-dire, ceux qui ſa-
» vent compoſer des danſes, des cou-
» plets, de bons ſirventes, des aubades,
» des jeux-partis, des airs & des paroles;
» & qui ne ſont occupés dans les cours
» qu'à communiquer leur ſcience aux
» gens de mérite.

» Mais il faut encore un autre nom
» pour qualifier ceux qui se distinguent
» entre ces derniers. Ce nom sera *doc-*
» *teur en l'art de trouver*. On le donnera
» à ceux qui, avec autant d'esprit que
» de savoir & de sagesse, feront des vers,
» des chansons, & autres pièces utiles
» & agréables, contenant de grands prin-
» cipes de conduite qu'ils mettront en
» pratique les premiers.

» Nous n'en dirons pas davantage;
» car nous avons d'autres affaires aux-
» quelles il faut vaquer, & d'ailleurs il
» suffit de tout ce que nous avons dit.
» Nous n'établissons ni peine ni récom-
» pense pour ceux qui contreviendront
» à ce réglement, ou qui s'y confor-
» meront. La récompense s'offre d'elle-
» même, par le plaisir de parler avec
» politesse & bienséance. Que Dieu,
» qui fait tout changer ou rectifier,
» mette dans nos discours comme dans
» nos personnes la réforme dont nous

» avons beſoin, pour notre profit & pour
» ſa gloire. «

Cette pièce prouve qu'il en étoit alors de l'art poétique, comme aujourd'hui de la philoſophie. Le vrai troubadour devoit être un homme utile & reſpectable, par l'uſage de ſes talens : il avoit ſujet de s'indigner d'être confondu aux yeux du vulgaire avec une foule d'hommes vils & odieux. Le vrai philoſophe diſſipe les erreurs, inſpire les bons principes, donne l'exemple de la ſageſſe : il doit s'indigner que la méchanceté ou l'ignorance proſtitue le nom de philoſophe à des corrupteurs du genre humain. Mais il ſe garderoit bien de recourir à l'autorité royale pour ſe garantir d'un préjugé outrageant. Il mépriſeroit les diſcours des ſots, il s'en tiendroit au jugement des ſages, & ſe conſoleroit des injuſtices du vulgaire par la ſupériorité même de ſa raiſon.

Un diſcours de Giraud Riquier, de

l'an 1278, tend à juſtifier la ſcience & la poéſie des reproches de leurs ennemis. Les gens d'égliſe déclamoient contre les troubadours; qui ſouvent ne les épargnoient guere, & qui ſans doute les offenſoient plus par leurs ſatires, que par leur galanterie. Riquier paſſe condamnation ſur les ſatiriques : il ſouhaite qu'on les chaſſe des cours, & de la ſociété des honnêtes gens. A l'égard des poéſies galantes, elles ne peuvent corrompre, ſelon lui, que ceux qui veulent être corrompus.

Nous avons encore de lui un long commentaire, fait par ordre de Henri comte de Rhodez, ſur une pièce fort obſcure de Giraud de Calenſon. On diſtinguoit en ces tems-là trois ſortes d'amour; le céleſte, qui ſe rapportoit à Dieu & au ſalut; le naturel, qui avoit pour objet la gloire & la fortune; & le charnel, fondé ſur les plaiſirs des ſens, que Giraud de Calenſon nomme le

moindre *tiers d'amour*. Riquier discute un si frivole sujet avec beaucoup de sagacité. Sa requête au roi de Castille a déjà fait voir qu'il étoit volontiers dissertateur.



CXLI.

ARNAUD DE TINTIGNAC.

CRESCIMBÉNI préſume avec beaucoup de vraiſemblance, que ce troubadour eſt l'Arnaud de Cotignac, dont la vie ſe trouve dans Noſtradamus. Nous la tirerons de cet hiſtorien, faute de meilleurs mémoires.

ARNAUD fut un gentilhomme de Provence, dépourvu de fortune, mais qui, par ſon talent poétique, ſe concilia les bonnes graces de tous les grands du pays. Il devint leur ami, leur confident, leur conſeil; tant ils lui trouvèrent de jugement. Louis roi de Sicile & comte de Provence, & la reine Jeanne ſon épouſe, le nommèrent commiſſaire avec Guigues Flotte, pour ſoumettre les rebelles du col de Tende, & le récompenſerent du ſuccès de la commiſſion;

en lui donnant le fief de Cotignac dans le diocèſe de Fréjus.

Selon le même Noſtradamus, il aima une dame de la maiſon d'Agoult, nommée Iſnarde, fille du ſeigneur d'Antravenes. Il fit des chanſons pour elle; mais ne pouvant gagner ſon cœur, il alla courir le monde. Un magicien qu'il trouva dans le Levant, lui prédit que ſes deſcendans ſeroient illuſtres & invincibles, qu'un d'eux brilleroit par toute la Provence, &c.

L'hiſtoire fait mention, ſous le règne de Jeanne première & de Louis de Tarente ſon mari, en 1351, d'une diſpute fort vive élevée dans le comté de Tende au ſujet d'un nouvel impôt. Guigues Flotte fut réellement employé pour cette affaire, & réuſſit à l'accommoder. Mais les hiſtoriens de Provence ne diſent mot du troubadour.

Nous n'en dirons nous mêmes rien de plus; trois chanſons qu'il a laiſſées n'en valent pas la peine.



CXLII.

JEAN ESTÈVE DE BÉSIERS.

Ce troubadour, que Crefcimbéni fuppofe de Narbonne, eft nommé indifféremment Jean Eftève ou Olivier de Béfiers. Du refte, fa vie nous eft inconnue, & nous ne pouvons le connoître que par fes ouvrages.

Prefque toutes fes pièces, au nombre de douze, font adreffées à Guillaume de Lodève, feigneur, dit l'hiftorien du Languedoc, (*tome* 3. *p.* 460.) qui poffédoit de grands domaines dans les diocèfes de Lodève & d'Agde. Ce feigneur commandoit la flotte de France en 1285, lorfque Philippe le Hardi porta malheureufement la guerre en Efpagne. On ne fait quelle trahifon il effuya, par laquelle il fut fait prifonnier; mais ce fut pour notre troubadour une occa-

ſion de ſignaler ſon attachement & ſon zèle.

Il adreſſa en 1286 un ſirvente au *franc roi des François* (Philippe le Bel,) » dont les Angevins, les Picards, les » Normands, les Bretons, les Lyon-» nois, les Champenois, & tant d'autres » que je ne puis dire, ſont ſujets ; pour » le prier de venger & délivrer ſon ami, » le preux Guillaume de Lodève, qui » avoit toujours été fidelle au roi, & » qui étoit priſonnier par une trahiſon » pire que celle de Juda. « La mort du même ſeigneur eſt célébrée par une complainte de 1289 ; car le troubadour datoit ſes pièces, ainſi que Giraud Riquier, ſon contemporain. Nous ne trouvons pas d'autre exemple de cette pratique : elle eût été utile en tout tems à pluſieurs égards.

Le talent de Jean Eſtève ſe fait ſurtout remarquer dans deux *paſtourelles*, qui méritent d'être connues. On y trou-

ve les graces naïves de la véritable Eglogue.

PREMIÈRE PASTOURELLE.

» L'autre jour, au joyeux tems d'été, » entendant le ramage des oiſeaux, & » conduit par la joie que m'inſpiroit la » verdure, j'allai me promener tout ſeul » dans une petite prairie. Je rencontrai » une jolie bergère aimable & décente, » qui, ſans compagnon, cueilloit des » fleurs à la ſuite de ſon troupeau. En » cueillant des fleurs, elle diſoit que de » ſes jours elle n'eut envie de faire un » ami : car auſſitôt on en murmure, & » le déshonneur ſuit de près.

» Je la ſaluai, & je ne crois pas qu'on » vît jamais bergère plus gentille garder » moutons. Elle me rendit le ſalut, fort » effrayée de moi. Elle m'avoit entendu » parler, avant de m'apercevoir. Je ne » trouve pas bon, ſeigneur, que vous » ſoyez venu ici : vous avez perdu l'eſ-

» prit ; vous n'êtes point honnête. Ainsi » Dieu me soit en aide. Que venez-» vous chercher ? On diroit que vous » êtes l'espion de quelques méchantes » gens, ou que vous poursuivez un faux » plaisir qu'amour donne.

» Bergère, lui répondis-je, on ne » peut guère juger sur les apparences » sans risque de se tromper ; car on » tient pour faux maint homme de bien, » & l'on fait cas de maint homme mé-» chant. Je vous prie donc que désor-» mais vous veuilliez écouter avant de » parler. Je ne suis point capable de » faire chose qui vous déplaisent ; mais » si vous l'agréez, je vous donne mon » amour.

» Il vous faudroit, seigneur, une » personne plus importante que moi. » Votre amour ne m'agrée pas. Pour-» suivez votre chemin, & allez chercher » fortune ailleurs.

» Bergère, avant de m'en aller, que

» je vous faſſe les douces careſſes d'un » amant à ſon amie. Je ne veux point » vous déshonorer ; mais votre beauté » me plaît ſi fort, que je ne vous quitte» rai pas autrement.

» Qui peut me tenir pareils propos, » ignore qui je ſuis, ſeigneur, & com» ment l'autre jour je me fâchai contre » un fou & un coquin. Je ne déshono» rerai point ma famille.

» Gentille bergère, tel que vous me » voyez, je vous ferai plus de profit » qu'un autre plus beau que moi : j'ai » du bien ſuffiſamment, & ſuis aſſez ri» che pour vous en faire part. Acceptez » mon amour, je vous prie, bergère » aimable. Que je vous embraſſe là ſous » ce pin ; & à jamais vous ſerez par moi » bien à votre aiſe.

» Je ne me ſoucie nullement de vo» tre bien, ſeigneur. Si vous aviez bon» ne intention, vous auriez paſſé votre » chemin.

» Madame la bergère, si vous saviez » combien je me comporte honnête- » ment en amour, je crois que vous » m'auriez bientôt fait un chapeau des » fleurs que vous portez. Allons tout » maintenant sous les arbres, & diver- » tissons-nous.

» Elle en fut réjouie, & ne s'en dé- » fendit point. Seigneur, dit-elle, je suis » bien aise de m'être rendue à votre » amour. Vous me paroissez charmant. » Alors nous fîmes la paix. «

Cette pièce peint les artifices du libertinage pour séduire l'innocence. Flatteries d'abord, belles promesses ensuite, voilà ce qui le rend si dangereux lorsqu'il présente les amorces du plaisir.

SECONDE PASTOURELLE.

» Au tems où les fleurs se mêlent, » sur les branches, avec la verdure, » j'allois tout seul me délectant dans » les douces pensées d'amour, qui me

» venoient à l'eſprit ; lorſque jetant les » yeux ſur un endroit écarté, je vis avec » un berger une gaie paſtourelle, belle » & charmante. Beau étoit auſſi le paſ- » toureau.

» Près d'eux je me mis en lieu ſecret, » pour n'être vu de l'un ni de l'autre. » La paſtourelle, comme gaie & bonne, » parla la première. En vérité, Gui, » dit-elle, mon pere veut me donner un » mari vieux & podagre, mais riche. » Ce ſera un mauvais parti, dame Flor, » répondit Gui, s'il vous marie de la » ſorte, & ſi vous oubliez celui que » vous choisîtes pour époux. — Gui, » mon cœur a changé à votre égard, » depuis que je vous vois dans la pau- » vreté. — Ah, dame Flor, pauvre qui » eſt jeune, eſt bien riche quand il vit » joyeux ; & plus riche eſt-il ſans doute » que le vieux riche, qui paſſe toute » l'année dans la triſteſſe : l'or & l'ar- » gent ne peuvent lui donner de la

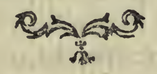
» joie. — Malgré ce que je viens de » vous dire, Gui, je vous porte un véri» table amour. Ne vous chagrinez point, » ami : mon cœur eſt fidelle & ſincère.

» Du lieu d'où je les avois écoutés, » je vins vers eux au petit pas & ſans » bruit. Je les trouvai s'embraſſant, com» me navrés d'amour & remplis d'une » mutuelle joie. Je les ſaluai ; mais ſa» chez qu'on ne me rendit pas mon ſa» lut. La paſtourelle, de mauvaiſe hu» meur, me dit : Seigneur, que Dieu » confonde quiconque trouble les paſſe» tems joyeux du beau blondin ! — Pour» quoi, dame Flor, vous fâchez-vous » plus que Gui contre moi, de me voir » ici ? — Eh ! comment ſavez-vous ſi » bien nos noms, ſeigneur ? — Je ne les » ſais bien, dame Flor, que parce que » j'étois ici près : je les ai entendus, de » même que votre diſpute. — Seigneur, » nous n'avons fait ni trahiſon ni folie. » Bergère qui prend garde à ſoi, s'en-

» trouve

» trouve toujours bien. La converſation » finie de la ſorte, je me retirai, ſans » troubler davantage leur bonne intelli- » gence. «

Dans une tenſon de Jean Eſtève avec Jutgé, il s'agit de ſavoir léquel mérite la préférence, de deux amans, dont l'un eſt puiſſant & riche, l'autre eſt pauvre & endetté. Jutgé ſe déclare pour le ſecond, parce qu'il n'a point d'affaires dans la tête, qui l'empêchent de ſe livrer à l'amour ; qu'il eſt toujours gaillard, tandis que le riche eſt toujours occupé de ſon argent. Un homme pauvre & endetté toujours gaillard, ſans affaires dans la tête ! La queſtion ſe traite contradictoirement, à l'ordinaire, & finit par le choix des juges.



TROUBADOURS INCONNUS,

Ou dont les articles ſont peu importans.

NOUS avons inſéré dans le corps de cet ouvrage des articles de troubadours inconnus, mais dont il nous reſte quelque pièce curieuſe pour l'hiſtoire, ou intéreſſante par la ſingularité. La plupart de ceux-ci n'ont rien laiſſé même de médiocre, qui ſoit parvenu juſques à nous.

AIMAR JORDANS. Nous avons de lui deux pièces fort obſcures, dont le texte eſt corrompu & tronqué.

AIMAR DE LA ROCAFICHA. Trois pièces galantes, où il n'y a rien de remarquable.

AIMERI. Une apologie de l'amour. Une tenſon avec Albert ſur le *rien*. Autre tenſon avec Bergedon, pour décider lequel vaut le mieux, d'aimer ſans être aimé, ou d'être aimé ſans aimer. Autre tenſon encore moins judicieuſe avec Pierre Dupui, ſur le *oui* & le *non*.

ALBERT CAILLA. Ce fut un jongleur de l'Albigeois, homme de peu de talent, diſent nos manuſcrits; mais qui ſe fit aimer de ſes voiſins & des dames.

Il eſt facile de connoître ſon peu de talent, par la ſeule pièce que nous ayons de ce poëte. C'eſt une invective contre les femmes, en termes les plus groſſiers & les plus obſcènes. Il déplore la folie de ceux qui s'attachent à elles, comme il a fait autrefois. Mais il ſemble n'en vouloir qu'aux jeunes, & conſeille d'aimer les vieilles.

ALEGRET. Trois chanſons où il déclame contre la corruption du ſiècle.

ALEXANDRI. Une mauvaiſe tenſon avec Blacaſſet.

ALMENS DE CASTELNAU. Cette dame aimoit Gui de Tournon, qui ſe rendit coupable envers elle, ſans lui demander pardon de ſa faute. Madame Iſſaut de Capnion lui adreſſa des vers, pour la prier de pardonner à ſon chevalier. Elle répondit par ce couplet :

» Si je ſavois que Gui de Tournon » ſe repentît de l'inſigne tromperie qu'il » m'a faite, il ſeroit juſte de lui faire » grace. Mais il me ſiéroit mal d'avoir » pour lui des égards, puiſqu'il perſé» vère dans ſes torts. Si vous le portez » à s'en repentir, je ſuis prête à me laiſ» ſer fléchir en ſa faveur par vos priè» res. «

ARMAND ou NARMAND. Tenſon avec Bernard de la Bartal, ſur le choix à faire entre une femme belle de viſage, mais qui ne ſeroit pas bien faite, & une autre parfaitement bien faite, mais dont la figure ne ſeroit pas jolie.

ARNAUD D'AGANGE. Chanſon où il ſe plaint des rigueurs de ſa maîtreſſe.

ARNAUD DE BRANCALEO. Il demande pardon de ſes péchés au *doux agneau* par qui le monde fut délivré de l'enfer.

ARNAUD D'ENTREVENAS. Il fut contemporain de Blacas. Après avoir fait l'éloge d'un air compoſé par celui-ci, il ajoute que la chanſon de Blacas, ſur cet air nouveau, eût été meilleure, s'il y avoit parlé des monta-

gnes, des prés, des fleurs, des vergers, des feuilles, des longs jours du mois de mai, de l'herbe de la Saint-Jean, de la Pâque-fleurie, de l'Espagne, de l'Allemagne, de la France, de la Lombardie, & de plusieurs héros de romans, dont le critique fait l'énumération. C'est la seule pièce que nous ayons d'Arnaud d'Entrevenas. Il est facile de se consoler de la perte des autres.

ARNAUD PLAGUES. Deux chansons triviales, attribuées même à différens auteurs.

ARNAUD SABOTA. Chanson d'amour.

AURET FIGENE. Il ne reste de lui qu'une seule pièce, mais où l'on voit la grossiéreté & l'indécence qui caractérisoient souvent les poëtes. C'est une dispute de troubadours.

Bertrand d'Auret reproche à Péguilain la grande fortune qu'il a faite par des bassesses. Péguilain reproche à d'Auret son cœur faux, traître, plein de tromperie, de méchanceté, de débauche & de folie. Lambert, à qui on reproche le putanisme, s'en félicite comme du don le plus précieux, & dit en termes obscènes qu'il a quitté l'habit ecclésiastique pour jouir plus à son aise de cet avantage.

AUSTAU DE SEGRET. Sirvente pour déplorer les maux des croisades, & pour inviter Edouard I, roi d'Angleterre, à réparer les pertes que Henri III, son prédécesseur, a faites en France.



L'évêque de BAZAS. Chanson où il se dit amoureux d'une dame, de taille gentille; aux yeux de faucon tiré de la

mue ; bouche riante, toujours prête à bien dire ; & peau plus douce à ſentir que raſoir ſur chair nue. Il ajoute qu'il ne l'aime point *par amour*, & qu'il ſera content ſi elle daigne ſeulement l'écouter.

BÉRENGER DE PUIVERT.

Il y a un château de Puivert dans le diocèſe de Toulouſe. Bérenger en porta le nom, ſans doute, comme du lieu de ſa naiſſance. Nous avons de lui deux pièces, remarquables ſeulement par une platte groſſiéreté.

» Que Dieu me redreſſe mes mains, » qui ont perdu cent ſous. Que j'en fais » mauvais gré aux dés ! J'ai eu beau » jouer tantôt ſubtilement, tantôt uni» ment, ſans qu'ils m'aient fait gagner » de quoi m'acheter une chemiſe, pour » couvrir mes coudes rongés de galle. » Puiſque je ne ſuis pas heureux au jeu, » je devrois l'être en amour. «

Dans l'autre pièce, il apoſtrophe une

vieille trompeuſe putain (c'eſt l'expreſſion de notre troubadour) qui le pourſuit ; il l'avertit de ne pas croire qu'il la récompenſera de ſes rides : non, il ne payera point pour une vieille aux cheveux blancs, comme ſi c'étoit une jeune perſonne. Quel abus de la poéſie !

BERNARD. Tenſon pour & contre l'amour. Autre tenſon avec Elias ſur cette queſtion : » Lequel de deux amans » aime le plus ſa maîtreſſe ; celui qui en » parle ſans ceſſe à tout le monde, ou » celui qui y penſe toujours ſans en par- » ler. « Elias eſt pour le premier, parce qu'on ne ſauroit ſe taire ſur un objet dont on eſt plein ; Bernard pour le ſecond, dont le ſilence eſt une diſcrétion inſpirée par l'amour.

BERNARD ALAHAN DE NARBONNE. Sirvente pour inviter les chrétiens à la croiſade.

BERNARD DE LA SOLA. Aubade, où il avertit les galans de se retirer, parce que les maris arrivent.

BERNARD SICART DE MARJEVOLS. Sirvente, où il déplore les ravages que les François ont faits dans le Languedoc pendant la guerre des Albigeois. » En quel état, » dit-il, vous ai-je vues, pauvres villes ? » Et qu'est-ce de vous maintenant ? «

BERNARD DE TOTLOMON. De trois pièces que nous avons de lui, les deux premières ne sont bonnes qu'à prouver son existence dans le douzième siècle : la dernière est une invective contre les grands seigneurs, terminée par un couplet où il se félicite en termes obscènes des faveurs de sa maîtresse.

BERNARD TORTIS. Chan-

ſon contre les faux amans & les fauſſes maîtreſſes.

BERTRAND. Tenſon avec Gauſbert, où Bertrand ſoutient qu'il y a plus de profit à aimer les vieilles que les jeunes, parce que des vieilles on en fait ce qu'on veut, & elles payent; au lieu que les jeunes ſont coquettes, capricieuſes, perfides, & ſe font payer. Gauſbert eſt pour les jeunes, parce qu'il y a plus d'honneur & de plaiſir avec elles. Trois autres pièces ſans intérêt.

BERTRAND DU PUJET. Il fut, diſent nos manuſcrits, un noble châtelain de Provence, brave chevalier, généreux & bon guerrier, qui fit de bonnes chanſons & de bons ſirventes. La maiſon du Pujet étoit en effet de la plus ancienne nobleſſe de Provence. Quant aux pièces du troubadour, elles ſe rédui-

ſent à deux chanſons & un ſirvente; fort au-deſſous de l'idée qu'en donne l'hiſtorien, puiſque nous n'en pouvons rien tirer de ſupportable.

BISTORTS DE ROUSSILLON. Couplet où il remercie ſon ami Montans de l'avoir repris de ſes fautes. Autre couplet contre la fauſſeté & la luxure du clergé. » Si c'eſt-là, dit-il, le » chemin du paradis, je tiens pour fou » S. Laurent de s'être fait rôtir. «



CERTAN. Tenſon avec Hugues. » J'aime de tout mon cœur une dame, » dit Certan; mais l'excès de mon amour » & de ma diſcrétion me porte à faire le » galant auprès d'une autre; ce que la » dame que j'aime uniquement ne veut » pas permettre : croyez-vous que ce » ſoit bonne ou mauvaiſe volonté de ſa » part? «

Hugues répond : » Cette beauté ne » vous aime point, puisqu'elle ne veut » ni vous accorder ses faveurs, ni per- » mettre que vous recherchiez celles » d'une autre. « Certan soutient que c'est par bonne volonté qu'elle s'oppose à ce qu'il change d'amour. Ils prennent pour juger le roi d'Aragon.

COMTE DE***. Tenson avec Guillaume sur cette question : » Si une » dame également aimée par deux che- » valiers de mérite, doit préférer le plus » riche au plus pauvre ? « Guillaume prétend qu'il y a plus d'honneur & de sureté à élever le pauvre ; le comte, que le riche étant en état de faire de plus grandes actions, il y a plus de gloire à le choisir.

Le COMTE DE RHODEZ. Voyez HUGUES DE SAINT-CYR.



DIODE DE CARLUS ou CAYLUS. Couplet à un jongleur, à qui il reproche d'avoir moins l'air d'un jongleur que d'un marchand. Celui-ci répond qu'il est venu pour lui vendre de l'honneur & du mérite.

DURAND DE CARPENTRAS. Sirvente contre le vieux prince de Tor, qu'il choisit parmi les mauvais barons comme le pire : il se reproche de l'avoir loué autrefois : il est bien aise de lui dire en face qu'il rétracte ses louanges. (Le Tor est une petite ville entre Avignon & Carpentras.)



L'ECUYER DE L'ISLE. Pièce où il se plaint d'une maîtresse infidelle, qu'il est résolu de quitter.

ELIAS FONSALADA. Selon nos manuscrits, il fut de Bergerac

dans le diocèse de Périgueux, homme de belle figure, fils d'un bon bourgeois qui s'étoit fait jongleur : il ne fut pas bon troubadour, mais bon auteur de nouvelles : il étoit homme de bonne compagnie.

Il ne reste de lui que deux chansons d'amour très-médiocres, adressées au roi d'Aragon.

ESPERDUT. Chanson triviale. Sirvente contre les lâches & mauvais seigneurs.

ESQUILHA. Tenson avec Jozie, sur un sujet de galanterie dont il conviendroit peu de parler.



FABRE. Tenson avec Falconet, où ils jouent, en mettant chacun au jeu quelque méchant baron, dont ils pesent la valeur. C'est une occasion de décrier

beaucoup de ſeigneurs, entre autres; Gui de Cavaillon, Guillaume de Sabran, le ſeigneur de Courteſon, & ſon oncle le ſeigneur de Meaillon, le ſeigneur de Berre, &c.

FABRE D'UZÈS. C'eſt le troubadour, ſelon Creſcimbéni, qui acheta les ouvrages d'Albert de Siſteron, qui voulut s'en faire honneur, & qui fut puni de ce plagiat par le fouet, comme le raconte Noſtradamus. Nous avons de lui une mauvaiſe chanſon galante, & un poëme de morale où il n'y a que de fades lieux communs.

FAIDIT DE BELESTAR.

FOUMIT DE PERPIGNAN.

FORTUNIEY. Nous n'avons qu'une mauvaiſe pièce de chacun de ces trois troubadours.

Le FRERE MINEUR ou LE MOINE DE FOISSAR. Prière à la Vierge, pour obtenir le pardon de ſes péchés.



GARIN LE BRUN. C'étoit un noble châtelain du diocèſe du Pui-Sainte-Marie ; bon troubadour, ſelon nos manuſcrits, mais qui ne compoſa que des tenſons : il reprit les dames avec beaucoup de vigueur, en leur remontrant la manière dont elles devoient ſe conduire. Nous n'avons point ſes ouvrages.

GAUCELM ESTUCA. Chanſon triviale.

GIRAUD D'ESPAGNA DE TOULOUSE. Trois chanſons d'amour. Il y eſt parlé de Charles, comte d'Anjou & de Provence.

GIRAUD DU LUC. Deux ſirventes inintelligibles.

GIRAUD DE SALAGNAC. Trois chanſons triviales. Nos manuſcrits nous apprennent qu'il fut du château de Salagnac en Querci ; qu'il compoſa de bonnes & jolies chanſons, des deſcorts & des ſirventes. Don Vaiſſette le place au commencement du treizième ſiècle. Peu importe aſſurément de conſtater ſon époque.

GIRAUD DE TINTIGNAC. Quelques vers de lui, cités dans le *Breviari d'amor*.

GUI FOLQUEIS. Il devint évêque, après avoir compoſé une pièce dévote contenant les ſept alégreſſes de la Vierge ; ſavoir, 1°. la ſalutation de l'ange Gabriel, 2°. l'adoration des Bergers, 3°. l'adoration des Mages, 4°. la

résurrection de Jésus-Christ, 5°. son ascension, 6°. la descente du Saint Esprit, 7°. l'assomption de la Vierge. Le titre porte : *Cette Alégresse a été dictée par monseigneur Gui Folqueis, & il accorda cent jours d'indulgence, quand il fut évêque, à ceux qui la réciteroient.*

Les indulgences s'attachoient déjà à de petites pratiques : celle-ci devoit être du goût de l'auteur.

Il ne sera pas inutile d'observer que dans ces livres de prières faits pour nourrir la dévotion du peuple, on trouve des alégresses de la Vierge différentes pour le fond de celles-ci, mais toujours au nombre de sept.

GUIGO DE CABANAS & ESQUILETA. Deux couplets alternatifs, sur la générosité des seigneurs, de Roger en particulier.

GUILLAUME. Tenson, sur

cette queſtion intéreſſante : Lequel vaut le mieux, de la ſcience ou de la richeſſe? Il ſe déclare pour la ſcience, qui eſt un bien plus ſolide & plus ſtable. L'autre interlocuteur, anonyme, préfere la richeſſe, parce qu'avec elle on jouit de tout, & on a les ſavans même à ſa diſpoſition. (Ces ſavans là étoient ſans doute des âmes vénales ou des paraſites.)

On choiſit pour juge le ſeigneur Romieu, peut-être Romieu de Villeneuve, dont nous avons tant parlé dans l'article du COMTE DE PROVENCE, où nous renvoyons le lecteur.

GUILLAUME AMÊLIER DE TOULOUSE. Ses pièces prouvent qu'il vivoit vers la fin du douzième ſiècle; puiſqu'il parle du jeune roi d'Angleterre Henri, & du preux comte Richard ſon frere. Ce jeune roi étoit le fils aîné de Henri II, couronné du vivant de ſon pere : il mourut en 1183.

Les ouvrages d'Amélier ſont quatre ſirventes, qui ne contiennent que de vagues déclamations contre la tyrannie, l'avarice & la fauſſeté des ſeigneurs ; contre le clergé, les moines & les François ; contre la méchanceté du ſiècle, la décadence de la nobleſſe & de la jonglerie. Il les adreſſe au comte d'Aſtanac, dont il fait l'éloge, ainſi que de ſa femme.

GUILLAUME DE BRIARS. Chanſon d'amour.

GUILLAUME FABRE, *bourgeois de Narbonne.* Deux pièces peu intéreſſantes, l'une contre la dépravation du ſiècle, l'autre contre les diviſions des princes qui empêchent le ſuccès de la croiſade.

GUILLAUME GASMAR. Creſcimbéni conjecture que ce trouba-

dour eſt le même que Guillaume Adhémar. Nous ne le connoiſſons que par une tenſon avec Ebles de Seignas, ſur un ſujet tout nouveau : » Lequel a plus » de ſouci & de chagrin, ou le débiteur » qui, ayant une groſſe ſomme à payer, » n'a ni or, ni argent, ni eſpérance d'en » avoir ; ou l'amant qui chérit tendre- » ment une maîtreſſe ſans en pouvoir » rien obtenir ? «

Ebles répond : » Jamais homme n'a » été plus maltraité de l'amour, ni plus » obéré de dettes que moi. Ainſi je puis » parler, comme ayant expérimenté l'un » & l'autre. Le tourment des créanciers » eſt incomparablement plus cruel que » tous les maux de l'amour ; & il n'y a » rien de pire que de s'entendre dire de » tous côtés, *Vîte qu'on me paye.* « Guillaume ſoutient le contraire, parce qu'on peut, ſelon lui, appaiſer par de belles paroles un créancier, mais qu'il n'y a point de remède contre les maux de

l'amour. Il étoit ſans doute dans l'ivreſſe de cette paſſion.

GUILLAUME GODI.

GUILLAUME HUE D'ALBI. Chanſon galante de chacun de ces deux troubadours.

GUILLAUME D'IEIRAS. Pièce dévote pour demander la rémiſſion de ſes péchés.

GUILLAUME DE LIMOGES. Sirvente contre la dépravation du ſiècle.

GUILLAUME RÉMOND. Tenſon avec Poncet, où il s'agit de décider, Lequel eſt le plus aimé de ſa maîtreſſe, de l'amant à qui elle donne, ou de celui de qui elle reçoit. Quelques autres pièces auſſi peu intéreſſantes.

GUILLAUME DE SALONIE. Chanſon triviale.

GUILLEM D'ANDUSE. Pièce où l'auteur, combattu par la raiſon qui lui dit de ne plus aimer, & par la folie, qui le preſſe de continuer ſes amours, s'abandonne à la dernière, malgré les rigueurs de ſa maîtreſſe.

GUILLEM D'AVEPOLH. Deux pièces, dont l'une eſt une longue oraiſon en forme de litanies, adreſſée à la Vierge pour obtenir le pardon de ſes péchés; l'autre eſt une paſtourelle, dont voici le ſujet.

Le troubadour rencontre une bergère, vêtue d'un *ſurcot* noir, avec une cape griſe ſans fourrure, occupée à faire un chapeau de fleurs. Il la prie d'amour, ſur ce qu'il l'a entendue ſe plaindre que ſes beaux jours s'écoulaſſent ſans amant. Il lui offre de vendre ſon rouſſin pour

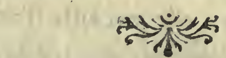
lui

lui acheter des gants, une ceinture, une cornette, & un habit de brunette. A cette condition, elle accepte l'amant, qu'elle nomme jongleur; mais elle ne lui veut rien accorder, pour ne pas donner des cornes à ſon mari, & parce qu'elle eſt retenue par les prédications de frere Jean. Ainſi ils ſe ſéparent.

GUILLEM DE BÉSIERS. Il nous reſte de ce moine troubadour une chanſon galante, avec une complainte ſur la mort du brave Raimond Trancavel, vicomte de Béſiers, aſſaſſiné en 1167, dont nous avons raconté ailleurs la fin tragique. (Voyez OGIER.) Le poëte parle comme témoin oculaire de ce meurtre, & dit que Trancavel a été tué inhumainement par des *renégats, de la race de Pilate.*

GUIRAUT. Pièce adreſſée à Hugues de Saint-Cyr, où l'on voit qu'il

avoit donné des conseils à ce jongleur, dont celui-ci s'étoit bien trouvé.



HAMENS ou AMÉDÉE DE LA BROQUEINE. Deux chansons galantes.

HENRI. Tenson avec Arrer, à qui l'on fait cette demande, » Lequel une » dame doit choisir pour amant, de » deux chevaliers égaux en courage & » en sentimens, dont l'un est simple, » peu aimé & considéré, & l'autre, al- » tier, semble avoir gagné & subjugué » tout le monde. « Arrer décide pour le second, parce qu'il est en estime & en honneur ; Henri pour le premier, parce qu'une dame se rend plus recommandable, quand elle réforme & fait valoir un homme de peu d'esprit.

HENRI, *comte de Rhodez*. Voyez GIRAUD RIQUIER.

HUGUES. Tenſon avec Bertrand de Saint-Félix. Hugues lui demande, » Lequel il aimeroit le mieux, qu'une » dame de mérite, pleine de beauté & » de courtoiſie, qui n'aima jamais, qui » ne fut jamais fauſſe ni trompeuſe, le » priât d'amour, ou qu'il fût obligé de » l'en prier. « Bertrand préfere d'être prié. Hugues veut qu'une dame ſe faſſe prier.

Autre tenſon avec Bertrand ſur ce ſujet : Un chevalier avoit une maîtreſſe, avec laquelle il vivoit en parfaite intelligence. Il a fait une abſence ſi longue, qu'il n'oſe plus ſe préſenter devant elle : il eſt sûr qu'en la voyant il perdra ſes bonnes grâces Doit-il ſe tenir toujours éloigné, plutôt que d'aller perdre entièrement ſon amitié pour le plaiſir de la voir? » J'irois la voir, dit » Bertrand. Je la trouverois animée de » la plus violente colère ; mais il y au» roit bien du malheur, ſi je ne l'appai-

» ſois à la fin. « Hugues ſoutient que c'eſt-là une préſomption indigne d'un véritable amant.

HUGUES, (ſans ſurnom, comme le précédent.) Tenſon avec Beauſſon. Il s'agit de décider, Laquelle de ces quatre amitiés vaut le mieux; celle d'une dame & d'un amant rempli de mérite, qui s'aiment ſans réſerve & vivent enſemble avec toute la politeſſe de gens d'honneur; ou celle d'un noble & brave chevalier, qui aime une jeune demoiſelle, belle, gracieuſe, qui ne lui refuſe rien; ou celle d'une noble dame que l'amour a forcé d'aimer un beau & brave jeune homme, de la plus grande eſpérance; ou enfin celle d'une jeune fille parfaitement belle, pour un jeune garçon parfaitement beau, tous deux dans la ſaiſon d'aimer, invités par l'amour même à s'embrâſer de ſes premiers feux, comblés par lui de tous les biens

qu'il peut répandre ſur deux jeunes cœurs. Beauſſon dit là-deſſus : » Il ſied
» bien à un brave chevalier de faire la
» conquête d'une dame de grande con-
» ſidération ; & c'eſt l'amour de la gloi-
» re qui forme leur liaiſon, & l'amour
» n'y entre que par emprunt. A l'égard
» du galant chevalier qui careſſe ſi bien
» la jeune fille, cette union n'a rien de
» délicieux : car il a déjà eu quantité
» d'autres aventures ; & il n'y trouve
» point la ſource abondante de plaiſirs
» qui ne vient que du tendre amour.
» Pour la noble dame qui aime un jeune
» homme, cet amour ſemble forcé, &
» ne peut durer long-tems : la dame eſt
» ſur le retour, & le jeune homme ne
» fait que d'arriver. Mais, lorſque les
» cœurs de l'aimable jeuneſſe ſont réu-
» nis par les mains de l'amour, c'eſt
» alors que l'on goûte une joie pure,
» ſans mélange d'artifice. « Hugues conſent à cette déciſion.

HUGUES DE LA BACALARIA. Nos manuſcrits diſent que Hugues de la Bacalaria fut du même lieu que Gaucelm Faidit, c'eſt à-dire du bourg d'Uzerche dans le Limouſin ; qu'il fut médiocre jongleur, fréquentant peu les cours, & par conſéquent peu connu ; homme courtois d'ailleurs, bien fait & bien appris ; qu'il compoſa de bonnes chanſons, de bonnes tenſons & un bon deſcorts. Creſcimbéni ajoute, ſur la foi d'un manuſcrit du Vatican, qu'il fleurit du tems de Gaucelm Faidit & de Savari de Mauléon. Dans la vie de ce dernier, nous avons rapporté une tenſon qui a pour interlocuteurs ces trois poëtes. On ne trouve que deux pièces de Hugues de la Bacalaria, dont une verſifiée avec un mélange régulier de rimes maſculines & féminines.

HUGUES CATOLA. Tenſon avec Marcabran, pour & contre l'amour.

Dialogue entre un amant & une maîtreſſe, qui ſe reprochent leur infidélité.

HUGUES DE MUREL. Fragment d'une pièce contre les ſeigneurs qui n'aiment point à donner, qui promettent beaucoup & qui tiennent peu.

JEAN D'AGUILEN. Chanſon, dont l'envoi eſt au comte de Toulouſe, à qui il proteſte que, s'il a dit du mal de lui en chantant, & menti en le blâmant, il dira la vérité en le louant, pourvu que ce comte ceſſe de lui vouloir mal.

JEAN LAG. Tenſon avec Ebles, auſſi obſcure que peu intéreſſante.

JORDAN BONELL ou

BORNEIL. Quatre chanſons triviales, attribuées à différens auteurs. Nos manuſcrits diſent néanmoins que Jordan compoſa beaucoup de bonnes chanſons, pour madame Natibors de Montpellier, qui avoit épouſé en premières noces le comte d'Angoulême, & qui fut mariée enſuite au ſeigneur de Montauſier, de Barbéſieu & de Chalais. Creſcimbéni en parle comme nos manuſcrits. Jordan Bonell étoit de Saintonge, de la marche de Poitou.

JOSBERT ou GOUSBERT. Tenſon avec Pierre Bermond, ſur ce ſujet. Une dame a deux amans; elle ne fait que d'amoureux ſemblans à l'un; à l'autre, elle donne en cachette un baiſer. Lequel vaut le mieux?

JOYAT DE TOULOUSE. Paſtourelle triviale.



MAÎTRE ISSAUT DE CAPRION. Couplet pour prier madame de Caſtelnau de pardonner à Gui de Tournon, dont elle certifie le repentir. Autre couplet, où elle dit qu'une dame fait une grande folie de ſe livrer à un grand ſeigneur, plutôt qu'à un ſimple gentilhomme.

IZARN DE REZOLS.

IZARN MARQUIS. Chanſon triviale de chacun d'eux.



LAMBERTI DE BANAZET. Six chanſons galantes.

LANTELIN. Tenſon avec Rémond; dont voici le ſujet. Une femme a un galant; le mari jaloux, ſe doutant qu'ils ſe veulent du bien, les empêche de s'en donner des témoignages lorſ-

qu'ils ſont enſemble : lequel des trois ſouffre davantage? Rémond dit que c'eſt l'amant & ſa maîtreſſe, qui meurent de langueur, voyant, comme Tantale, ce qu'ils déſirent avec avidité, ſans pouvoir en jouir. Lantelin prétend que c'eſt le mari, par l'envie qu'il porte au bonheur de l'amant, & par le déſeſpoir qu'il a de l'infidélité de ſa femme.

LEMOZI. Dialogue avec Bernard de Ventadour, ſur les amours de ce dernier.



MAÎTRE ERMENGAUD DE BÉSIERS. On a de lui un gros *in-folio* manuſcrit, intitulé *Breviari d'amor*, d'où il n'y auroit guère à tirer que des remarques d'érudition.

MARCOUT. Deux ſirventes inintelligibles.

MARQUIS. Tenſon avec Giraud Riquier, nullement intéreſſante.

MONTAN. Défi dans les termes les plus obſcènes, fait à ce troubadour par une femme qui avoit entendu vanter des proueſſes, & à qui il répond ſur le même ton.

MONTANT. Sirvente au comte de Toulouſe, pour l'exciter à délivrer ſes états du ravage des François.



NABIERRIS DE ROMAN. Elle loue une autre dame dans une pièce, où elle ſemble parler au nom d'un amoureux qui fait ſa déclaration d'amour.

NAZEMUR LE NOIR. Chateil-Viel d'Albi fut la patrie de ce troubadour, homme courtois & beau parleur, que les nobles & grands hom-

mes considérèrent beaucoup, principalement Pierre II roi d'Aragon, & Raimond VI comte de Toulouse. Ce dernier lui donna des maisons & des terres. Il fit des chansons médiocres. C'est à quoi se réduit son histoire.

Ses pièces, au nombre de cinq, prouvent la médiocrité de son talent. L'amour y est désigné par le nom de *roi-dieu*. Dans la dernière, l'auteur souhaite de vivre autant qu'il a vécu, pour réparer par de bonnes œuvres le mal qu'il a fait. Il témoigne un grand repentir, & se confie en la miséricorde divine. Ce sont des lieux communs de dévotion; comme le reste, des lieux communs de galanterie.

NICOLET DE TURIN.
Couplets avec Hugues de Saint-Cyr sur une aventure galante. Voyez FOLQUET DE ROMANS.



OLIVIER DE LA MOR. Fragment où il désire d'avoir quelque neveu de mérite, n'ayant point d'enfant qui lui ressemble.

OLIVIER LE TEMPLIER. Sirvente, où après avoir déploré la mort du bon roi S. Louis devant Tunis, il invite tous les vaillans chevaliers, & particulièrement le roi d'Aragon, à faire les plus grands & les plus prompts efforts pour réparer ce désastre. C'est peut-être ici le même troubadour qu'on a vu nommé ailleurs *le Chevalier du Temple.*

L'OSTE. Chanson commune.

OZILS DE CADARTS. Pièce qui renferme des avis aux galans.



PALAIS. Sirvente contre les mauvais seigneurs. Autre sirvente contre la

témérité d'une foule de gens ſans talens ; qui ſe mêlent de faire des vers.

PAUL LANFRANCHI DE PISTOYE. Il eſt à préſumer, ſuivant l'obſervation de Salvini citée par Creſcimbéni, que le copiſte a mis *Piſtoye* au lieu de *Piſe*, l'illuſtre famille des Lanfranchi étant de cette dernière ville. Du reſte, on ne connoît ce troubadour que par quelques fragmens de pièces, où il ſe montre ennemi des François. Il ſouhaite tous les maux imaginables à la maiſon d'Anjou, nouvellement établie à Naples, & toutes ſortes de malheurs aux François, qui oppriment la nation italienne. Les Provençaux ſe diſoient opprimés par eux comme les Italiens ; mais la cour & l'armée du roi de Naples n'étoient-elles pas compoſées de Provençaux ?

PIERRE-BUSE. Une pièce fort

obſcure, qui ſemble avoir été faite à l'occaſion de quelque loi contre le luxe des habits. L'auteur déclame contre les cordeliers & les jacobins, apparemment promoteurs de cette loi ; il prie le pape, ainſi que le roi d'Aragon, de la révoquer.

PIERRE DE BERGERAC. On a ſeulement de lui une pièce fort obſcure, où il ſe déclare pour le roi d'Aragon, contre Guillaume de Montpellier, & parle avec joie des guerres que leur différend doit allumer. Ce Guillaume étoit fils du ſecond lit de Guillaume VIII, ſeigneur de Montpellier, dont la fille aînée avoit épouſé Pierre II roi d'Aragon. En vertu de ce mariage, Montpellier devoit paſſer aux enfans de Pierre. Mais pour mortifier ſa femme Marie, dont il étoit dégoûté, il céda la ſeigneurie à Guillaume ſon beau frere. Marie en appela au pape, car les papes

jugeoient de tout ; & alla même à Rome où elle obtint un jugement favorable. Elle y mourut quelque tems après. Jacques I, fils de Pierre II, voulut reprendre Montpellier ſur Guillaume, & y réuſſit, quoique ce dernier ſe fût mis ſous la protection du roi de France Philippe-Auguſte.

PIERRE DE CARAVANA. Un ſirvente, dont chaque couplet finit par ce refrain, *Gardez-vous bien, Lombards.* Il y exhorte les Lombards à ſe bien défendre contre l'empereur (Frédéric II), qui raſſemble de grandes forces pour les aſſujettir. » Reſſouvenez-» vous des braves barons de la Pouille, » à qui il n'eſt reſté que les murailles de » leurs maiſons ; & ſongez qu'il vous en » arrivera tout autant. Je ne puis me » réſoudre à aimer les Allemands. Le » cœur me ſoulève, lorſque j'entends » quelqu'un prononcer leur jargon. Il

» me semble entendre un aboiement de
» chiens enragés. «

Si Frédéric II n'avoit pas eu contre lui les papes; les Italiens, selon toute apparence, auroient appris à se plier sous la domination allemande, comme ils ont fait depuis malgré la supériorité de leur langage.

PIERRE CAMOR ou CAMO. Chanson triviale. Crescimbéni prétend que ce troubadour est le même que Pierre Camo, marchand de Toulouse en 1320, l'un des sept présidens de l'académie du *Gai-saber*, aujourd'hui des Jeux Floraux.

PIERRE DE COLS D'ARLES. Chanson des plus communes.

PIERRE DE DURBAN & PIERRE DE GAVARET. On trouve en 1226 un Pierre de Dur-

ban, parmi les chevaliers qui assistèrent comme témoins à un traité d'alliance entre les comtes de Toulouse & de Foix. (*Hist. du Languedoc*, *t. 3.*) C'est peut-être un de nos deux troubadours. Les seigneurs de Durban & de Gavaret étoient gentilshommes du Toulousain. Nous n'avons rien à dire de plus dans cet article ; car la décence ne permet pas d'y parler d'une pièce très licencieuse en mots couverts, où Durban & Gavaret s'entretiennent sur une aventure de galanterie.

PIERRE DEL VILLAR.

Sirvente au sujet de la guerre de Richard I roi d'Angleterre, contre Philippe-Auguste.

PIERRE ERMENGAUD.

C'étoit le frere de maître Ermengaud de Bésiers, qui parle de lui dans le *Breviari d'amor*.

PIERRE ESPAGNOL. Deux plattes chanſons d'amour.

PIERRE GUILLEM. Selon nos manuſcrits, ce troubadour étoit de Toulouſe, homme courtois, tenant bien ſon rang entre les nobles ; il fit beaucoup de couplets, mais trop ; il compoſa des ſirventes ſatiriques contre les barons, & finit par entrer dans l'ordre de l'Epée, où il mourut. On le voit dans une vignette avec l'habit de cet ordre; une longue barbe, un bonnet vert, une robe incarnat, & une chappe blanche ; ſur le côté droit, une longue épée, dont le fourreau eſt rouge, la poignée en haut, & la pointe en bas.

Nous avons de lui une prière à la Vierge, & une chanſon où il plaiſante Sordel ſur le peu de ſuccès de ſes pourſuites amoureuſes à l'égard d'une comteſſe. Rien de remarquable en ces pièces.

PIERRE GUILLEM DE LUZERNU. Deux chanſons à la louange d'une dame.

PIERRE IMBERT. Chanſon triviale.

PIERRE MILON. Six chanſons d'amour.

PIERRE PÉLISSIER. Voyez LE DAUPHIN D'AUVERGNE.

PIERRE TORAT. Tenſon avec Giraud Riquier, qui n'a rien d'intéreſſant.

PIERRE DE VALIERES. Nos vies manuſcrites diſent que Pierre de Valieres étoit de Gaſcogne, de la terre d'Arnaud-Guillaume de Marſan ; qu'il fut jongleur dans le même tems que Marcabres ; qu'il fit des vers tels

qu'on les faiſoit alors, c'eſt-à-dire, de peu de valeur, où il n'étoit queſtion que de la verdure des feuilles, de l'éclat des fleurs & du ramage des oiſeaux ; & que ni ſa perſonne ni ſes poéſies ne furent en grande conſidération. Ce jugement ſur le *peu de valeur des vers qu'on faiſoit alors*, me paroît d'autant plus remarquable, qu'il y a peu de vies de troubadours, où leurs *bonnes* chanſons, leurs *bons* ſirventes, &c, ne ſoient célébrés.

Selon Noſtradamus, Pierre de Valieres fut l'écuyer tranchant de Philippe le Long, comte de Poitiers ; il aima une belle & vertueuſe dame de la maiſon de Saint-Séverin, qui a paſſé de France à Naples ; & il ſe plaint dans une de ſes chanſons d'être né ſous une conſtellation malheureuſe. On voit aſſez que ce récit ne s'accorde point avec la vie manuſcrite.

Nous n'avons de ce troubadour que deux chanſons triviales.

PISTOLÉTA. Ce poëte avoit pris naiſſance en Provence. Il fut chanteur d'Arnaud de Marveil; puis il devint *trouveur* (troubadour.) Il fit des chanſons dont les airs étoient agréables. Il étoit bien accueilli des honnêtes gens; mais homme peu amuſant, de peu de mérite, & de peu d'uſage du monde. Il ſe maria à Marſeille, & ſe fit marchand: il devint riche, & ceſſa de fréquenter les cours. C'eſt ce que dit l'hiſtorien provençal; d'où il réſulte que Piſtoléta fut homme de bon ſens plutôt que poëte.

Dans cinq chanſons que nous avons de lui, il exprime ſa paſſion pour une dame qui le dédaigne avec fierté. Il parle dans les envois du roi d'Aragon & du comte de Savoie.

Noſtradamus ne débite que des rêveries ſur ſon compte, le fait gentilhomme d'un prétendu comte de Poitou, lui fait adreſſer des chanſons à pluſieurs dames des plus diſtinguées; & dit qu'à la fin de

chaque chanſon, il déſiroit fort d'avoir une colombe comme celle de Mahomet, pour leur porter ſes meſſages.

PONS D'ORTOSIES. Deux mauvaiſes chanſons galantes.

PONS SAUREL DE TOULOUSE. Voyez GUILLAUME DE MONTAGNAGOUT.



RAIMOND. Tenſon facile avec Rodrigas. Il s'agit de décider entre avoir le mérite de la chevalerie, ſans l'amour de ſa dame, & n'en avoir que la réputation, avec l'amour de ſa dame.

RAIMOND D'ARLES. Cinq chanſons à la louange de madame Conſtance d'Eſte.

RAIMOND L'ÉCRIVAIN.

Pièce fort obſcène, où une femme défie ſon mari ou ſon amant.

RAIMOND MENUDET. Complainte ſur la mort du ſeigneur Daudé ou Déodat, dont il fait un grand éloge. Il invite Bouſſagues & ſa banlieue à pleurer cette perte. (Bouſſagues eſt un château du diocèſe de Béſiers.) On trouve en 1247 un Déodat de Bouſſagues. Voyez *Hiſt. du Languedoc, t. 3.*

RAMBAUD DE BEAUJEU. Nous n'avons de lui qu'une pièce, où il déplore les abus qui règnent dans ſon pays. Il veut aller en Lombardie, voir le glorieux & vertueux roi des Allemands, (apparemment Frédéric II.) Il ſe propoſe d'être réſervé dans ſes louanges, juſqu'à ce qu'il ait vu par lui-même celui dont on dit tant de merveilles.

Ce ſentiment eſt d'un homme ſage; car la réputation des princes eſt ſouvent

vent trompeuſe, juſqu'à ce qu'ils aient ſubi le jugement de l'obſervateur déſintéreſſé. Quiconque loue, ſans les bien connoître, ceux que tant de bouches menſongères préconiſent toujours par intérêt, ou par prévention, s'expoſe à être démenti par la vérité. Il n'y a qu'un petit nombre de cas, tel que celui de Frédéric II, où des faits éclatans dépoſent ſur le caractère & ſur les principales qualités d'un ſouverain. Encore faudroit-il le voir de bien près, pour apprécier d'un côté ſon mérite connu & de l'autre ſes défauts ignorés.

RAMBAUD D'HIÈRES. Fragment où il fait l'éloge de madame Sanche, troiſième fille de Raimond-Bérenger V comte de Provence.

RENAUD & GEOFFROI DE PON. C'étoient deux freres, gentilshommes de Saintonge dans la mar-

che de Poitou. Ils ſont interlocuteurs d'une tenſon des plus mauvaiſes.

REFORCAT DE FORCALQUIER. Sirvente contre la méchanceté du jongleur Guillem.

RICHARD DE TARASCON. Ce troubadour étoit un chevalier du château de Taraſcon, que nos manuſcrits louent, ſelon l'uſage, comme bon chevalier d'armes, bon poëte, & bon ſerviteur des dames. Ses pièces, au nombre de trois, prouvent qu'il étoit contemporain de Gui de Cavaillon, & ne ſont d'aucun mérite.

RIGAUD. Pièce voluptueuſe où il exprime ſes déſirs en amour.

ROFIN. Tenſon avec ſa maîtreſſe, dont le ſujet n'eſt rien moins que décent.

ROSTAN DE MARQUÈS. Mauvaise chanson d'amour.



SAÏL DE SCOLA. Il étoit fils d'un marchand de Barjac, bourg du Périgord. Il se dégoûta du commerce, se fit jongleur, & devint ensuite troubadour. Ermengarde * de Narbonne, protectrice des talens, goûta ses chansons & lui accorda ses bontés. Après la mort de cette princesse en 1198, il abandonna la cour & les muses pour se retirer à Bergerac. Deux chansons galantes qu'on a de lui ne méritent aucune attention. Il est un de ceux dont le moine de Montaudon parle dans la satire des troubadours.

SIFFRE ou SIFFREN. Ten-

* Nos manuscrits disent *Einermunda*. Faute de copiste.

ſon fort licencieuſe avec Meſſer Bertrand.



TAUREL. Tenſon avec Falconet, pleine d'injures, qu'ils ſe diſent mutuellement.

LE SEIGNEUR THOMAS. Tenſon avec le jongleur Barnabo, injurieuſe de part & d'autre.

TORCAFOLS. Deux ſirventes, preſque inintelligibles & fort peu intéreſſans.



LE TROUBADOUR DE VILLEARNOUX. Un ſirvente hiſtorique de ce troubadour a rapport aux démêlés de Guigues XII, dauphin de Viennois, au milieu du treizième ſiècle. Nous avons dit dans le cours de cet ouvrage,

que le Gapençois & l'Embrunois avoient été démembrés du comté de Forcalquier en faveur d'un dauphin, qui avoit épousé la seconde petite-fille du dernier comte de Forcalquier. Charles d'Anjou, héritier par sa femme du dernier Bérenger, comte de Provence, voulut reprendre ces pays, dont on fut ensuite obligé de lui faire hommage.

Le poëte dit au sujet de la querelle entre lui & Guigues :

» Je veux faire sur un air léger un » nouveau sirvente à chanter. J'en ai » bon cœur & bonne envie, & un très- » bon sujet. Nombre de gens disent que » le dauphin perd le Gapençois par sa » folie. Ce sera bien fait, s'il lui arrive » du mal : car le mérite ne lui plaît » point, & il a le cœur aux talons.... » Si le comte de Provence vient com- » battre, il peut sans masse ni bâton, & » sans rien risquer, recouvrer ce qu'on a » depuis long-tems enlevé à ses amis. «

Le troubadour fait allusion à une autre guerre du dauphin avec des seigneurs particuliers. Mais ni la chose en elle-même, ni la manière dont il en parle, ne méritent qu'on s'y arrête. Ces minces détails se trouvent dans les histoires des provinces, où l'on est même peu curieux de les voir.

VINCENT. Tenson obscure sur le mérite & les inconvéniens de l'amour.



PIÈCES ANONYMES.

Nous avons près de vingt pièces anonymes des troubadours. La plupart ne renferment rien de remarquable, & par conséquent doivent rester dans l'oubli. Contentons-nous d'indiquer les autres.

1°. De deux dames, l'une a un mari impuissant, l'autre un mari extrêmement jaloux : laquelle donne le plus d'espérance à un amant ? C'est le sujet d'une tenson, dont les interlocuteurs se nomment réciproquement *mon ami, mon cher*. L'un se déclare pour la seconde dame, parce qu'une femme d'honneur ne peut souffrir long-tems un mari jaloux, & lui fausse infailliblement compagnie ; l'autre pour la première, & ses raisons se devinent aisément.

2°. Éloge complet de Jeanne d'Este, qui fait valoir le pays d'Este, de Trévise,

de Lombardie, de Toſcane, & qui réſide au château d'Occaſion.

3°. *Balade*, du même genre que les paſtourelles dont on a vu pluſieurs exemples. Le poëte rencontre une bergère, qui ſe plaint de ce que ſes amis l'ont laiſſée ſeule. Il lui offre ſon amour. La bergère s'en défend par honnêteté ; & il la quitte par reſpect pour ſa vertu.

4°. Autre balade. C'eſt une chanſon dont les deux premiers vers ſe répètent comme un refrain dans tous les couplets. En voici la traduction, non que la pièce ſoit bien faite, mais pour donner l'idée de ce genre de refrain.

» *Mort m'ont donné les beaux ſemblans* » *de ma mie, ainſi que ſes beaux yeux* » *amoureux & gais.* Je n'y trouve point » de remède, à moins qu'il ne vienne » d'elle. *Mort m'ont donné, &c.*

» Je viendrai donc devant elle les » mains jointes. *Mort, &c.* La priant

» humblement, quand je pourrai le » faire, qu'elle m'aſſiſte d'un doux baiſer. *Mort*, &c.

» Son joli corps eſt blanc comme la » neige ſur la glace. *Mort*, &c. Sa cou» leur, fraîche comme roſe de mai. » *Mort*, &c. Ses cheveux, blonds com» me l'or. Elle eſt douce & plaiſante plus » que je ne puis dire. *Mort*, &c.

» Dieu n'en fit jamais une auſſi belle. » *Mort*, &c. Et elle ne veut pas me » donner ſujet de l'aimer. *Mort*, &c. De » bon cœur pour toujours, tant que je » vivrai & après la mort, ſi j'en ai le » pouvoir. *Mort*, &c. Ma belle amie eſt » en comparaiſon des autres, comme un » verre obſcur auprès d'un riche rubis » balai. *Mort*, &c. «

5°. Autre balade dans le même goût, dont le refrain eſt, *D'amour je me trouverai bel & bien*.

6°. Autre balade avec ce refrain; *Quand le jaloux ſera dehors*.

7°. Pièce galante, où l'auteur dit à sa maîtresse, qu'elle a cinq cents façons polies, dont il ne céderoit pas la moindre pour avoir le Mans ni Tours, ni pour être comte d'Anjou.

Bastéro, dans son livre intitulé *Crusca Provenzale*, se fonde, d'après Crescimbéni, sur ce passage pour attribuer la pièce au comte d'Anjou. Conjecture hasardée, comme tant d'autres, sans apparence de raison. Bastéro, d'ailleurs, fait une lourde méprise, en traduisant *la Mant ni Tors* (le Mans ni Tours) par ces mots *la main & le cœur*.

8°. Dialogue du poëte avec une hirondelle qui lui fait un message de la part de sa maîtresse. La pièce est tronquée.

9°. Pièce intitulée *Conjé*. Ce n'est, à ce qu'il semble, qu'un centon, ou un tissu de morceaux tirés de différens troubadours; mais le style en est si naturel & si coulant, malgré les fadeurs de la

galanterie, que nous placerons ici la pièce presque entière. L'auteur y adresse la parole à sa maîtresse.

» Je prends congé de vous, & je » n'eus jamais plus de regret de vous » quitter. Je vous recommande à Dieu, » ma mie, vous pour qui mon cœur » fond & languit; vous qui me plutes » & que j'aimai plus que toute chose » du monde, dès le premier instant que » je vous vis & vous parlai; vous à qui » je suis plus qu'à moi-même : car la » nuit, quand je dors, mon esprit s'en- » vole vers vous; & j'y trouve tant de » plaisir, que lorsque je m'éveille & m'en » ressouviens, je suis tenté de crever » mes yeux, de ce qu'ils s'avisent de veil- » ler.....

» Vous êtes ma mort & ma vie. Mais » j'aime mieux recevoir la mort de vous, » que de tenir la vie d'un autre. Cepen- » dant vous feriez mal d'aimer mieux » me voir mort que vivant.

» C'eſt grande folie à moi d'aſpirer à
» vous. C'en ſeroit une plus grande de
» ne pas ſe plaindre de ſon mal, au
» médecin qui peut y apporter remède.
» Il faut donc vous faire ſavoir, dame
» de qui je tiens en fief tout ce que je
» poſſede, que je vas & viens ſans avoir
» de cœur, tandis que vous en avez
» deux, le vôtre & le mien. Oui, je
» vous déclarerai qu'au moment où vous
» prîtes mon petit anneau d'or, vous
» m'arrachâtes le cœur du fond de ma
» poitrine, que depuis je n'en fus jamais
» le maître, & qu'il eſt toujours reſté
» dans votre priſon. . . . . Auriez-vous
» l'inhumanité de faire mourir votre pri-
» ſonnier? En ce cas, ce qui me con-
» ſoleroit, c'eſt que je ne ſaurois mourir
» d'une plus belle mort. . . . .

» Je me rends donc à vous ſans ré-
» ſerve, ſoit pour la vie, ſoit pour la
» mort. Dans tous les lieux qu'éclaire
» le ſoleil, on ne vit rien de ſemblable

» à vous. Tout ce qu'on y voit me ſem» ble laid, quand je conſidère la blan» cheur de votre viſage & de votre » gorge, votre menton bien tourné, » cette bouche vermeille à qui Dieu ne » *ſut jamais rien faire d'égal* pour bai» ſer & rire joliment, & pour inſpirer de » l'amour. J'en ſuis alors tellement em» brâſé, que je ne ſais ce que je dis, ni » ce que je fais. Quand je vois vos bel» les dents plus blanches que l'argent le » plus pur, votre coloris naturel tel que » Dieu le fit, ſans rien de plus; je ſuis » tellement tranſporté d'amour, que je » ne réponds rien à ceux qui me par» lent. Quand je vois votre nez char» mant, vos ſourcils parfaits, vos yeux » riants, votre beau front ſi blanc, vos » jolis & blonds cheveux plus reluiſans » que l'or, je ſuis tout éperdu & rêveur, » au point de ne ſavoir ſi je ſuis mort » ou en vie.

» Je n'oſerois, madame, vous expli-

» quer mes ſentimens; mais ſi vous vou-
» lez me regarder, mon viſage vous dira
» que vous êtes celle qui me fait mou-
» rir. Si vous venez à comparer votre
» beauté & votre mérite avec le peu
» que je vaux, je dois me préparer à
» des tourmens éternels.

» Cependant votre nobleſſe & celle
» de votre lignage ne doivent pas me
» porter préjudice; car, en amour, on
» ne doit point avoir égard à la haute
» naiſſance ni au rang diſtingué. Entre
» amans loyaux, l'amour rend tout égal.
» En amour, dit Salomon, merci vaut
» mieux que raiſon. Je dois donc la
» trouver en vous cette merci, puiſqu'il
» n'y a rien au monde que j'aime autant
» que vous.

» Hélas! que n'avez-vous la moitié,
» le tiers ou le quart du mal que j'en-
» dure! Vous ſauriez alors en quel état
» je ſuis. Mais non, vous ne ſentez rien
» de la peine qu'amour me cauſe.....

» L'apologue de la fable du renard » eſt bien vrai : tel croit ſe chauffer, » qui ſe brûle. Au premier abord, je » n'héſitai pas de m'approcher de vous; » & vous, d'une façon gracieuſe, me » tendîtes un filet, dont je ne m'aperçus » que quand j'y fus pris. Vous vous » jetâtes à mon cou, en me diſant que » j'étois votre premier ami, & que je » ſerois le dernier. Je voudrois même » avoir donné un œil pour que cela fût » ainſi.

» Je ſais, madame, qu'il y a trop » de vanité à l'exiger..... Mais ſi vous » me tenez toujours dans la perpléxité » où je languis, je ſerai comme André » de France, qui mourut pour ſa mie : » elle s'en repentit, mais trop tard. » J'éprouverai le même ſort, madame, » ſi vous n'avez pitié de moi; & ſi vous » ne me ſoulagez au plus vîte, vous me » trouverez mort.

» C'eſt une vérité inconteſtable, nous

» la trouvons dans l'écriture, qu'*une dame*
» *qui tue ſon ami à ſon eſcient ; ne verra*
» *jamais Dieu.* «

C'eſt ainſi qu'on abuſoit de tout.

Fin du troiſième & dernier Volume.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES
PRINCIPAUX TROUBADOURS.



A

B

C

H

J

L

M

R

S

T

V

Fin de la Table alphabétique des Troubadours.

ERRATA du premier Volume.

Disc. prélimin. p. xxxvij *lig.* 15. sécondèrent; *lisez* fécondèrent
p. 36 *lig.* 18 eut, *lis.* ait
p. 171 *lig.* 2. paroissoit, *lis.* paroissent
p. 346 *lig.* 12 les, *lis.* le.

ERRATA du second Volume.

p. 41 *lig.* 9 voulut, *lis.* voulu
p. 323 *lig.* 3 quelque roman, *lis.* un roman connu
p. 350 *lig.* 3 de supprime, *lis.* de ce que je supprime
p. 383 *lig.* 7 ce, *lis.* &
p. 427 *lig.* 1 bourg du Périgord, *ajoutez* aujourd'hui ville épiscopale
p. 485 *lig.* 2 *behones*, lis. *behours.*

ERRATA du troisième Volume.

p. 101 *lig.* 7 pour, *lis.* par
p. 141 *lig.* 18 excessivement bien, *effacez* bien
p. 205 *lig.* 21 esprit, *lis.* mon esprit
p. 342 *lig.* 8 importans, *lis.* importuns
p. 431 *lig.* 9 facile, *lis.* futile.

FIN.

